

Discours théologiques
SAINT GRÉGOIRE LE THÉOLOGIEEN

Premier Discours théologique ¹

DISCUSSION PRÉLIMINAIRE CONTRE LES DISCIPLES D'EUNOME

1. Je m'adresse ici à ceux qui sont si habiles à parler. Et, pour commencer, je citerai ce mot de l'Écriture : «Me voici contre toi, insolente» (Jer 50,31), – au point de vue de votre enseignement, de votre manière d'écouter, de vos réflexions. Il y a en effet des hommes, oui, il y en a qui, à nos paroles, sentent des démangeaisons aux oreilles, à la langue et même, je le vois, aux mains; ils n'aiment que les paroles profanes et vides, les discussions qui proviennent d'une fausse science et les «disputes de mots» (I Tim 6,4) qui ne mènent à rien d'utile. C'est par ces termes que l'apôtre Paul désigne tout ce qu'il y a dans les paroles de superflu et d'indiscret, lui le héraut et le défenseur de la parole concise, lui le disciple et le maître de simples pêcheurs. Les hommes dont je parle, qui ont une langue agile et habile à choisir des paroles recherchées et agréables, que ne s'occupent-ils plutôt de l'action ! Au bout de quelque temps peut-être seraient-ils moins des sophistes, des gens bizarres et extravagants qui font des pirouettes sur les mots, pour employer une expression grotesque dans un sujet grotesque.

2. Ils ont banni de leur conduite toute piété et n'ont en vue qu'une seule chose : les difficultés qu'ils pourront soulever ou résoudre, comme ces gens qui, sur les théâtres, se livrent à des combats devant le public, non point pour vaincre selon les règles de la lutte, mais pour en imposer aux ignorants et pour arracher les applaudissements. Il faut que toutes les places publiques résonnent du bourdonnement de leurs paroles, que tous les banquets soient rendus fatigants par un ennuyeux bavardage, que toutes les fêtes ne soient plus des fêtes, mais qu'elles soient pleines de tristesse, que dans toutes les afflictions on ait pour se consoler un malheur plus grand : celui de leurs discussions, que l'on voie le trouble dans tous les gynécées, habitués pourtant à la simplicité, que la pudeur se fane et disparaisse dans l'empressement pour la discussion. Puisque telle est la situation, puisque le mal est absolument intolérable et que notre grand mystère risque de se réduire à une misérable dextérité de langage, – allons ! que les espions qui sont ici nous supportent, nous dont le cœur paternel est ému et dont les sens sont troublés, selon l'expression du divin Jérémie. Qu'ils reçoivent sans protester ce que nous allons dire; qu'ils retiennent quelque temps leur langue, s'ils le peuvent, et qu'ils nous prêtent l'oreille. D'ailleurs, vous n'avez aucun dommage à craindre. En effet, ou bien notre parole frappera vos oreilles et produira quelque fruit pour votre bien (car le semeur sème la parole dans toute intelligence, mais c'est seulement l'intelligence belle et féconde, qui porte des fruits), ou au contraire vous vous en irez en rejetant dédaigneusement notre parole, en trouvant plus ample sujet de nous contredire et de nous insulter, et cela augmentera votre régal. Ne vous étonnez pas s'il m'arrive de dire quelques paroles qui vous déconcertent et qui soient contraires à vos usages, vous qui vous faites forts de tout savoir et de tout enseigner, avec tant de bravoure et de générosité, – je ne dis pas : avec tant d'ignorance et d'arrogance, pour ne pas vous peiner.

3. Ce n'est pas à tout le monde, sachez-le, ce n'est pas à tout le monde qu'il appartient de discuter sur Dieu; ce n'est pas quelque chose qui s'achète à bas prix et qui est le fait de ceux qui se trament à terre devant certaines personnes, et dans une certaine mesure. – Ce n'est point à tout le monde qu'il appartient de discuter sur Dieu, mais à ceux qui sont déjà éprouvés, qui sont avancés dans la contemplation et qui, avant tout, ont purifié leur âme et leur corps, ou tout au moins travaillent à les purifier. En effet, toucher la pureté sans être pur, c'est peut-être aussi imprudent que de regarder un rayon de soleil avec des yeux malades. A quel moment peut-on discuter ? Lorsque la boue et le trouble du monde extérieur nous laissent du répit, lorsque la partie qui doit commander en nous n'est pas mêlée aux images pleines de soucis et fuyantes; car ce serait comme si nous mélangions une belle écriture à des griffonnages ou des parfums à de la boue. Il faut en effet avoir vraiment du loisir, et ainsi connaître Dieu, et, lorsqu'on aura fixé le temps pour cela, apprécier l'exactitude de la doctrine de Dieu. Devant qui peut-on discuter ? Devant ceux qui traitent ces choses sérieusement et non pas comme une affaire quelconque; il ne

¹ Migne PG tome 36

faut pas en discuter devant ceux qui ne voient là qu'un bavardage agréable après les courses, les spectacles, les chansons, les festins, les débauches, et qui considèrent comme un élément de leurs plaisirs les propos futiles tenus sur ces questions et l'habileté des objections. Sur quoi faut-il discuter, et dans quelle mesure ? Sur les questions qui sont à notre portée et en tenant compte des habitudes d'esprit et de la capacité de l'auditoire; sinon, de même que les sons trop aigus ou les aliments trop lourds fatiguent les oreilles ou le corps, – ou, si vous préférez, de même que les fardeaux trop pesants font mal à ceux qui les portent et que les pluies trop abondantes sont nuisibles à la terre, de même les auditeurs, accablés et surchargés par des paroles en quelque sorte trop lourdes, perdront même les forces qu'ils avaient auparavant.

4. Je ne dis point, évidemment, qu'il ne faut jamais penser à Dieu : j'y insiste, car ceux qui sont toujours enclins à s'irriter promptement pourraient s'en prendre encore à nous ! Il faut rappeler à son esprit la pensée de Dieu plus souvent que l'on ne respire; il faut, si l'on peut dire, ne faire que cela. Oui, je suis de ceux qui approuvent la recommandation qui nous est faite de nous exercer à penser à Dieu *jour et nuit* (Ps 1,2), de le célébrer *le soir, le matin et à midi* (Ps 54,18), de *bénir le Seigneur en tout temps* (Ps 33,2), ou encore, s'il faut reprendre la parole de Moïse, de travailler à nous purifier par ce souvenir en nous couchant, en nous levant, en voyageant (cf. Dt 6,7), dans toutes nos actions. Ainsi, je ne défends pas de penser continuellement à Dieu, mais de discuter sur Dieu; je ne défends même pas de discuter sur Dieu, comme si c'était là un acte d'impiété, mais de le faire hors de propos; je ne défends pas d'enseigner, mais de dépasser la mesure. Le miel, tout miel qu'il soit, ne provoque-t-il pas des vomissements si on l'absorbe en trop grande quantité ? N'y a-t-il pas un temps pour toute chose (cf. Ec 3,1), comme je le crois avec Salomon ? Les belles choses ne cessent-elles pas d'être belles quand elles ne viennent pas à point : par exemple, une fleur est, en hiver, tout à fait insolite, de même une parure d'homme pour des femmes ou une parure de femme pour des hommes, de même la géométrie quand on est dans l'affliction et les larmes dans un festin. Et nous dédaignerons d'attendre le moment favorable uniquement quand il faut le plus tenir compte de l'opportunité ?

5. Non, mes amis et mes frères; car je vous appelle encore *frères* bien que vous n'ayez pas des sentiments fraternels; non, ne pensons pas ainsi ! N'imitons pas les chevaux fougueux et rétifs en rejetant notre cavalier, qui est la réflexion, en repoussant la prudence, qui nous sert heureusement de frein, en courant loin de la borne. Mais discutons en restant dans nos limites; ne nous précipitons pas en Egypte, ne nous laissons pas entraîner en Assyrie, ne chantons pas le cantique du Seigneur sur une terre étrangère, je veux dire devant n'importe quels auditeurs, étrangers ou de chez nous, amis ou ennemis, réfléchis ou irréfléchis, qui observent nos œuvres avec le plus grand soin, qui voudraient voir nos maux se transformer d'étincelle en flamme; cette flamme, ils l'allument en cachette, ils l'attisent, l'élèvent de leur souffle jusqu'au ciel et la font monter plus haut que la flamme de Babylone, – laquelle brûlait tout ce qui l'entourait. Ne trouvant pas la force dans leurs dogmes, ils la cherchent dans nos points faibles : voilà pourquoi, comme les mouches sur les plaies, ils s'attachent à ce qu'il faut appeler nos malheurs ou nos fautes.

Nous, du moins, cessons de nous méconnaître et ne dédaignons pas la réserve en ce domaine. S'il n'est pas possible de mettre fin à nos dissentiments, accordons-nous au moins pour parler d'une manière mystique des choses mystiques et d'une manière sainte des choses saintes, pour ne pas jeter à des oreilles profanes ce qu'on ne doit pas livrer au public, et pour éviter que les adorateurs des divinités, les serviteurs des fables et des pratiques honteuses paraissent plus respectueux que nous, car ils donneraient leur sang plutôt que de livrer quelques mots à des non-initiés. Sachons que s'il y a une réserve à garder dans le vêtement, la conduite, le rire, la démarche, il y en a une aussi à garder dans la parole et dans le silence, car nous vénérons la Parole entre les autres noms et les autres puissances de Dieu. Que notre amour de la discussion reste donc en de justes limites.

6. Pourquoi un auditeur malveillant entendra-t-il parler de la génération ou de la création de Dieu, de Dieu tiré du néant, de séparation, de division et d'analyse ? Pourquoi établissons-nous comme juges nos accusateurs ? Pourquoi mettons-nous l'épée dans la main de nos adversaires ? A ton avis, de quelle façon et dans quel esprit accueillera-t-il des propos sur la Divinité, celui qui approuve que l'on commette l'adultère et que l'on corrompe les enfants, celui qui adore les vices, celui dont la pensée ne peut s'élever au-dessus du corps, celui qui hier et avant-hier s'est donné des dieux célèbres par leurs turpitudes ? Ne les accueillera-t-il pas d'une façon toute matérielle,

honteuse, stupide, suivant son habitude ? Ne fera-t-il pas servir ta théologie à la défense de ses dieux et de ses passions à lui ? Si en effet nous discréditons nous-mêmes les mots que nous employons, nous aurons bien de la peine à persuader aux païens de devenir philosophes avec nous ! Et si d'eux-mêmes ils savent inventer le mal, quand éviteront-ils celui que nous leur présentons ?

Voilà le résultat de la guerre que nous nous sommes faite les uns aux autres; voilà ce que nous ont valu ces gens qui défendent le Verbe plus que le Verbe ne le veut; ils sont comme des fous qui mettent le feu à leurs maisons, déchirent leurs enfants ou chassent leurs parents, les prenant pour des étrangers.

7. Après avoir éloigné ceux qui sont étrangers à notre foi, après avoir envoyé dans le troupeau des pourceaux la nombreuse légion qui se jette à la mer, portons en second lieu notre regard sur nous-mêmes, et perfectionnons en nous le théologien, comme on donne la beauté à une statue en la polissant. Réfléchissons d'abord sur les points suivants : que signifient une pareille émulation pour discuter, une pareille démanigaison de parler ? Qu'est-ce que cette maladie, cette fringale d'un nouveau genre ? Pourquoi, si nous avons attaché les mains, avons-nous armé les langues ? Au lieu de louer ceux qui pratiquent l'hospitalité; au lieu d'admirer ceux qui observent l'amour fraternel ou l'amour conjugal, ceux qui gardent la virginité, ceux qui nourrissent les pauvres, ceux qui chantent des psaumes, ceux qui passent des nuits entières debout, ceux qui versent des larmes; au lieu de réduire notre corps par le jeûne; au lieu de nous élever vers Dieu par la prière; au lieu de soumettre la partie inférieure de notre être à la partie supérieure, je veux dire la poussière à l'esprit, comme doivent le faire ceux qui jugent équitablement le composé que nous sommes; au lieu de faire de la vie une méditation de la mort; au lieu de maîtriser nos passions en nous souvenant de la noblesse que nous tenons d'en-haut; au lieu de réfréner la colère, quand elle s'enfle et s'exaspère, et de contenir le désir de nous élever qui nous jette à bas, la tristesse inconsidérée, le plaisir grossier, le rire impudique, les regards désordonnés, l'avidité de tout entendre, le bavardage, les pensées absurdes, et tout ce que l'Esprit mauvais prend en nous pour s'en servir contre nous, – lui qui essaye de faire entrer la mort par nos fenêtres comme dit l'Écriture, c'est-à-dire par nos liens; au lieu donc d'agir de la sorte, nous faisons tout le contraire : nous assurons la liberté aux passions des autres, comme les rois accordent des congés après la victoire; il suffit qu'on se mette de notre parti et qu'on attaque Dieu avec plus d'audace ou plus d'impunité; nous payons le mal d'une récompense mauvaise : en échange de l'impunité, nous permettons de tout dire.

8. Et maintenant, toi qui es raisonneur et bavard, je vais t'interroger quelque peu; *réponds*, comme dit à Job celui qui rend ses oracles au milieu de la tempête et des nuages. (Job 38,3) Y a-t-il plusieurs demeures auprès de Dieu, comme tu le sais, ou une seule ? – Plusieurs, concéderas-tu évidemment, et non une seule. – Toutes doivent-elles être occupées, ou seulement quelques-unes, si bien qu'il y en aurait qui seraient vides et préparées inutilement ? – Toutes doivent être occupées, car Dieu ne fait rien en vain. – Pourrais-tu me dire quelle idée tu te fais de cette *demeure* : la considères-tu comme le repos et la gloire réservés là-haut aux bienheureux, ou autrement ? – Je ne la considère pas autrement. – Puisque nous voilà d'accord sur ce point, continuons notre recherche. Ce qui nous fait recevoir dans ces demeures, est-ce quelque chose, comme je le crois, ou n'est-ce rien ? – C'est quelque chose, certainement ! – Qu'est-ce donc ? – C'est qu'il y a différents genres de vie que l'on peut choisir et qui, en accord avec la foi, mènent soit à une demeure, soit à une autre, c'est ce que nous appelons des *voies*. – Doit-on passer par toutes ces voies ou par quelques-unes ? – Si le même homme le pouvait, il serait bon qu'il passât par toutes les voies; sinon, par le plus grand nombre possible, ou tout au moins par quelques-unes; et même ce serait beaucoup, je crois, d'en suivre une seule parfaitement. – Bien jugé. Mais quand tu entends dire qu'il n'y a qu'une seule voie et qu'elle est étroite, que signifient ces mots, à ton avis ? – Il n'y a qu'une voie, du point de vue de la vertu; elle est unique, même si elle se divise en plusieurs branches; elle est étroite à cause des sueurs qu'elle fait répandre et parce que peu de gens la suivent, si on les compare avec la foule de ceux qui suivent la voie opposée, celle du mal. – C'est aussi mon avis. Alors, mon ami, s'il en va de la sorte, pourquoi condamnez-vous notre doctrine, comme étant trop pauvre, et pourquoi laissez-vous de côté toutes les autres voies pour vous porter et vous jeter sur une seule, que vous croyez celle de la discussion et de la spéculation, et que j'appelle, moi, celle du bavardage et du charlatanisme ? Écoutez les réprimandes de Paul qui, après avoir énuméré les différents dons spirituels, fait d'amers

reproches sur ce sujet : *Tout le monde est-il apôtre, s'écrie-t-il, tout le monde est-il prophète ?* et la suite. (I Cor 12,29)

9. Mais, soit. Tu es un être supérieur, tu es plus que supérieur, tu es au-dessus des nuages, si tu le veux, tu contemples les réalités invisibles, *tu entends des paroles ineffables* (II Cor 12,4); tu es enlevé dans les airs après Elie, tu as l'honneur de voir Dieu après Moïse, tu es ravi au ciel après Paul; mais comment peux-tu, en un jour, former les autres à la sainteté, choisir des théologiens, leur insuffler, pour ainsi dire, ta science et faire siéger tant d'assemblées de savants improvisés ? Pourquoi captives-tu les simples dans tes toiles d'araignées, comme si tu faisais preuve ainsi d'habileté et de noblesse ? Pourquoi excites-tu les guêpes contre notre foi ? Pourquoi nous opposes-tu à la hâte une nuée de raisonneurs, qui rappellent les géants des fables de jadis ? Pourquoi as-tu rassemblé tous les hommes légers et lâches que tu as pu trouver, comme un tas d'immondices dans un même égout ? Pourquoi les as-tu rendus encore plus efféminés par tes flatteries et as-tu fondé une officine d'un nouveau genre, où tu tires habilement profit de leur folie ? Tu me contredis encore ? Il n'y a donc que la contradiction qui compte pour toi ? Il faut maîtriser ta langue ! Ne peux-tu donc retenir les paroles que tu es prêt à enfanter ? Tu as bien d'autres sujets de discussions où tu pourras t'illustrer; fais dériver ta maladie de ce côté si tu veux faire quelque chose d'utile.

10. Attaque-moi plutôt le silence prescrit par Pythagore, les fèves orphiques et cette nouvelle arrogance qu'ils mettent dans la formule : *Le maître l'a dit*. Attaque les idées de Platon, les passages et les voyages de nos âmes dans différents corps, la réminiscence et les vilaines amours que les beaux corps font naître dans les âmes. Attaque chez Epicure l'athéisme, les atomes et le plaisir indigne d'un philosophe; chez Aristote, la Providence si mesquine, la subtilité, l'affirmation que l'âme est mortelle et les dogmes qui sont à la portée des humains; chez les philosophes du Portique, la gravité hautaine; chez les cyniques, l'avidité et le vagabondage. Attaque le vide et le plein, et tous les radotages qu'ils débitent sur les sacrifices, les idoles, les génies bienfaisants et malfaisants, la divination, l'évocation des dieux et des morts, la puissance des astres. Si tu refuses de t'occuper de ces questions parce qu'elles ont peu d'importance ou qu'on en a souvent parlé; si tu te retournes vers toi-même et cherches à t'illustrer de ce côté, là encore, je te montrerai de larges voies. Etudie donc le monde ou les mondes, la matière, l'âme, les êtres raisonnables bons et mauvais, la résurrection, le jugement, la rétribution, les souffrances du Christ. Dans ce domaine, si tu réussis, ce sera une œuvre utile; et si tu échoues, cela ne présente pas de dangers. D'ailleurs, notre but est d'atteindre Dieu, maintenant d'une manière partielle, mais un peu plus tard peut-être d'une manière plus complète, dans le Christ Jésus lui-même, notre Seigneur à qui est la gloire pour les siècles. Amen.

Deuxième Discours théologique²

SUR LA THÉOLOGIE

1. Dans notre précédent discours nous avons dégagé ce que doit être le théologien; nous vous avons exposé quelles qualités il doit avoir, et devant quel auditoire, à quel moment, dans quelle mesure il doit discuter; il doit, avons-nous dit, être aussi pur que possible, afin de saisir la lumière en étant lui-même lumière; il doit s'adresser à des auditeurs attentifs, pour que la parole ne soit pas stérile en tombant sur un terrain stérile; il doit posséder le calme dans son âme, se tenir loin du tourbillon du monde extérieur, sinon il perdrait le souffle, comme il arrive à ceux qui sont atteints de la rage; enfin, il doit tenir compte de la capacité de son intelligence et de celle de ses auditeurs.

Ainsi donc, puisque nous avons *défriché les champs divins*, en nous-mêmes, de façon à *ne pas semer sur les épines*, puisque nous avons *aplani la surface du sol* en nous formant et en formant les autres selon l'Écriture, arrivons maintenant à la théologie. Nous évoquons en tête de ce discours le Père, le Fils et l'Esprit saint, dont nous allons parler : que le premier nous soit favorable, que le second nous assiste, que le troisième nous inspire; ou plutôt, que d'une seule Divinité vienne une seule illumination, multiple en son unité, et une en sa multiplicité, – chose étonnante !

2. Je gravis la montagne avec empressement ou, plus précisément, avec un empressement mêlé de crainte. Le premier sentiment vient de mon espérance, l'autre, de ma faiblesse. Je vais entrer dans la nuée et m'entretenir avec Dieu, car Dieu l'ordonne; s'il y a un Aaron, qu'il monte avec moi et qu'il se tienne à peu de distance, acceptant, s'il le faut, de rester en dehors de la nuée. S'il y a un Nadab ou un Abiud, ou un des vieillards, qu'il monte, mais qu'il se tienne loin, suivant qu'il est plus ou moins pur. S'il y a quelqu'un de la foule, indigne d'atteindre une telle hauteur et une telle contemplation, et si cet homme est absolument impur, qu'il n'avance pas, car c'est périlleux; s'il est pur momentanément, qu'il reste en bas, qu'il se contente d'écouter la voix, le son de la trompette, les paroles de piété, sans plus; qu'il regarde la montagne fumante et brillante d'éclairs, objet de crainte et d'admiration pour ceux qui ne peuvent monter. S'il y a enfin quelque bête méchante, cruelle, qui n'admette ni la contemplation ni la théologie, qu'elle n'aille pas se tapir sournoisement dans les forêts, prête à bondir sur quelque dogme ou sur quelque parole pour s'en emparer et déchirer la saine doctrine par ses calomnies; qu'elle reste à distance, elle aussi, et qu'elle s'éloigne de la montagne. Sinon elle sera lapidée, brisée et on la fera périr *misérablement, cette misérable*, (Mt 21,41) car les paroles vraies et solides sont comme des pierres pour ceux qui ressemblent aux bêtes. Qu'il meure, le léopard avec sa peau tachetée; qu'il meure, le lion avide et rugissant, qui cherche ce qu'il pourra dévorer dans nos âmes et nos paroles; qu'il meure, le porc qui foule aux pieds les pierres précieuses de la vérité, à l'éclat magnifique; qu'il meure, le loup d'Arabie, qui vient d'un autre pays et que les sophismes ont rendu plus subtil que ceux d'ici; qu'il meure, le renard rusé et perfide, qui prend tantôt une forme, tantôt une autre, suivant les occasions et les nécessités, qui se nourrit de cadavres et de corps en décomposition ou qui dévaste les petites vignes, car les grandes lui échappent; qu'ils meurent, les autres animaux mangeurs de chair crue, rejetés par la Loi qui les déclare impurs, et qui interdit qu'on se nourrisse de leur chair ou qu'on se serve d'eux. Car notre doctrine, bien éloignée de la leur, veut être gravée sur de solides tables de pierre; elles seront gravées de chaque côté, puisque dans la Loi une partie est visible et l'autre cachée. Un côté des tables est destiné à la multitude qui reste en bas de la montagne, l'autre est destiné au petit nombre de ceux qui montent jusqu'en haut.

3. Que m'est-il arrivé, dites-moi, mes amis, vous qui êtes initiés et, comme moi, épris de la vérité ? J'ai couru, pensant atteindre Dieu, j'ai gravi la montagne, j'ai pénétré dans la nuée en rentrant en moi-même, en me séparant de la matière et des choses matérielles, en me recueillant, autant que faire se peut; et lorsque j'ai regardé, c'est à peine si j'ai aperçu un reflet de Dieu – et encore, j'étais recouvert par le rocher, c'est-à-dire par le Verbe qui s'est incarné à cause de nous. En me penchant un peu pour regarder, j'ai vu non pas la Nature première et sans mélange qui

² MIGNE, PG t. 36 col. 25-72

n'est connue que d'elle-même, – je veux dire de la Trinité, – ni ce qui reste derrière le premier voile et qui est recouvert par les ailes des chérubins; j'ai vu seulement ce qui est à l'extrémité et qui se manifeste à nous en premier lieu. C'est, pour autant que je le sache, la grandeur de Dieu se révélant dans les créatures qu'il produit et qu'il gouverne, ou, comme l'appelle le divin David, la *magnificence* de Dieu (Ps 8,2). Voilà ce qui nous permet de voir un reflet de Dieu et de le reconnaître après son passage, comme les ombres qui se projettent sur l'eau et les images qui représentent le soleil permettent aux yeux malades de reconnaître cet astre, puisqu'il n'est pas possible de le regarder sans que la pureté de sa lumière éblouisse nos sens. C'est donc de cette manière que tu traiteras des questions divines, même si tu es un nouveau Moïse et *un Dieu pour le Pharaon* (Ex 7,1), même si tu as été ravi, comme Paul, jusqu'au troisième ciel et si tu as entendu des paroles ineffables, même si tu es plus élevé encore, et si tu mérites une place et un rang d'ange ou d'archange. Tout être, qu'il soit céleste, qu'il soit supra-céleste, qu'il soit d'une nature bien plus élevée que la nôtre et plus proche de Dieu, se trouve encore plus éloigné de la parfaite compréhension de Dieu qu'il n'est au-dessus de notre nature composée, basse et inclinée vers la terre.

4. Partons donc d'une autre idée : il est difficile de comprendre Dieu et il est impossible d'exprimer; ce qu'il est, comme l'a enseigné chez les Grecs un philosophe qui a parlé de Dieu. Cette affirmation ne manquait pas d'habileté, ce me semble, car ce philosophe se donnait l'air d'avoir compris quelque chose qu'il est difficile d'exprimer et il évitait le reproche de ne pas s'expliquer, puisque c'était inexprimable. Quant à moi, je crois qu'il n'est pas possible d'exprimer ce qu'est Dieu et qu'il est encore moins possible de le comprendre, car lorsqu'on a compris quelque chose on peut bien, je le suppose, l'exprimer en paroles, sinon d'une manière satisfaisante, au moins d'une manière obscure, quand on s'adresse à des gens qui ne sont ni sourds, ni faibles d'esprit.

D'ailleurs, ceux qui n'ont ni le pouvoir ni les moyens de saisir par la pensée une si haute réalité, ce sont non seulement ceux qui restent inertes et qui penchent vers la terre, mais même ceux qui sont très élevés et qui sont des amis de Dieu. Il en est de même pour tous les êtres mortels, devant lesquels les ténèbres et l'épaisseur de la chair se dressent comme obstacle à la connaissance de la vérité. En ce qui concerne les êtres d'un ordre plus élevé, les êtres spirituels, je ne sais rien : comme ils sont plus près de Dieu et brillent de toute la lumière, peut-être sont-ils éclairés, sinon complètement, au moins d'une façon plus complète plus marquée que nous – et cela, à des degrés divers, selon leur rang.

5. Mais laissons là ces questions. Quant à notre sujet, ce n'est pas tant la paix de Dieu qui surpasse toute intelligence et toute connaissance; ce n'est pas non plus tout ce qui est promis et réservé aux justes : des choses que l'œil ne peut voir, que l'oreille ne peut entendre, que la pensée ne peut contempler, ou du moins très peu; ce n'est pas davantage la connaissance exacte de la création : car tu n'atteins, crois-le bien, que l'ombre des choses créées lorsque tu entends cette parole : *Je verrai les cieux, œuvres de tes doigts, la lune et les étoiles* (Ps 8,4) et l'intelligence puissante qui s'y exprime, c'est-à-dire que tu ne vois pas maintenant et qu'un jour tu verras. Non, bien plus que toutes ces réalités, ce qui est insaisissable et incompréhensible, c'est l'Être qui les domine et de qui elles tiennent leur existence. Je ne dis pas qu'on ne puisse pas comprendre qu'il existe, mais on ne peut pas comprendre ce qu'il est; car notre prédication n'est pas vide de sens, notre foi n'est pas vaine, et nous n'affirmons point que Dieu est inconnaissable. Ainsi, ne prends plus notre sincérité comme un prétexte à nous accuser faussement d'athéisme, et ne te dresse plus contre nous en disant que nous avouons notre ignorance ! C'est en effet chose bien différente de croire qu'un être existe et de savoir ce qu'il est.

6. Dieu existe donc; il est la cause de l'univers, une cause qui a son principe en elle-même; voilà ce que nous enseignent à la fois nos yeux et l'ordre de la nature. Nos yeux, en se portant sur les choses visibles, les voient parfaitement stables et en même temps mobiles et, si l'on peut dire, mues et emportées sans mouvement; d'autre part, l'ordre de la nature, qui apparaît à travers les choses, nous fait découvrir par la raison l'auteur de tout. Comment cet univers aurait-il commencé d'exister et subsisterait-il, si Dieu ne lui avait donné l'être et ne le soutenait ?

Si nous voyons une cithare richement ornée, bien accordée, de bonne fabrication, ou bien si nous entendons les sons qu'elle rend, nous penserons à celui qui l'a fabriquée et à celui qui la fait vibrer; notre pensée se hâtera de remonter vers eux, même si nos yeux ne les connaissent pas.

Ainsi, l'Etre qui a fait le monde, qui lui donne son mouvement et qui conserve ce qu'il a créé nous apparaît avec la même évidence, même si notre pensée ne parvient pas à le saisir. Il faut être déraisonnable au dernier point pour ne pas aller de soi-même jusqu'à ces conclusions, pour ne pas accepter ce que la nature nous démontre, et pour ne pas voir Dieu dans cet être dont notre esprit s'est formé l'image et dont la raison nous a donné une idée.

Si un homme a jamais compris Dieu, même partiellement, quelle preuve en donnera-t-il ? Mais qui donc est ainsi arrivé au dernier terme de la connaissance ? Qui a jamais obtenu une telle grâce ? Qui a si bien *ouvert la bouche*, de son *intelligence*, et si bien attiré l'Esprit» (Ps 118,131), pour que cet Esprit *qui scrute toute chose et qui connaît même les profondeurs de Dieu* (I Cor 2,10) lui permette de comprendre Dieu ? Un tel homme n'aurait pas besoin d'aller plus loin; il posséderait désormais l'objet suprême de nos désirs, celui vers lequel tendent toute la vie et toute la pensée de l'âme élevée.

7. Quelle idée te feras-tu de la Divinité, si tu as confiance dans toutes les ressources du raisonnement ? Si l'on examine de près cette discussion, où t'emportera-t-elle, toi le grand philosophe, le profond théologien, toi qui te glorifies à l'excès ? Dieu a-t-il un corps ? S'il en a un, comment est-il immense, infini, sans forme extérieure, impalpable et invisible ? Diras-tu que ces attributs conviennent à des corps ? Quelle audace ! Les corps n'ont pas cette nature. Diras-tu que Dieu, ayant un corps, ne possède pas ces attributs ? Quelle épaisseur d'esprit ! Tu ne veux pas que la Divinité ait quelque chose de plus que nous ! Et comment peut-on adorer Dieu s'il est limité ? comment ne sera-t-il pas composé d'éléments divers, pour se résoudre ensuite en ces éléments, ou même disparaître complètement ? Car la réunion d'éléments divers amène la lutte, la lutte amène la division, et celle-ci la disparition; or Dieu, Etre premier, ne peut absolument pas disparaître. Il ne faut donc ni division, pour qu'il n'y ait pas disparition; ni lutte, pour qu'il n'y ait pas division; ni réunion d'éléments divers, pour qu'il n'y ait pas lutte; il ne faut pas, par conséquent, attribuer à Dieu un corps, pour qu'il n'y ait pas en lui réunion d'éléments divers. Voilà comment je raisonne, en remontant des dernières idées aux premières.

8. De plus, si Dieu limite les autres êtres et s'il est limité par eux, comment sera sauvegardée cette vérité qu'il pénètre et remplit tout, suivant la parole de l'Écriture : *Est-ce que je ne remplis pas le ciel et la terre ?* dit le Seigneur (Jer 23,24), et : *L'esprit du Seigneur remplit la terre* (Sag 1,7) ? En effet, ou bien Dieu se meut dans un univers vide, et ainsi tout disparaît, et nous faisons injure à Dieu en lui prêtant un corps et en lui enlevant tout ce qu'il a créé; ou bien il est un corps parmi les autres, mais c'est impossible; ou bien il s'insinue dans les corps, se substitue à eux comme font les liquides en se mélangeant, et il divise certains corps, tandis que d'autres le divisent : c'est là un conte de vieille femme, plus absurde encore que les atomes d'Epicure; et voilà que la discussion sur le corps de Dieu s'écroule et qu'elle n'a plus elle-même ni corps, ni la moindre solidité.

Si nous disons que Dieu est immatériel, admettons-nous qu'il est le cinquième élément, suivant l'idée de certains, et qu'il est emporté dans le mouvement circulaire ? Je leur concède que Dieu est un corps immatériel, qu'il est le cinquième élément et même, s'ils le veulent, qu'il est un corps incorporel, selon la fantaisie et le caprice de leurs affirmations; pour le moment je ne veux pas discuter ce point. Mais quelle place donnera-t-on à Dieu parmi les êtres soumis au mouvement ? Je ne parle pas de l'outrage qu'on lui fait, si le Créateur se meut comme les créatures et si l'on va jusqu'à admettre que celui qui donne le mouvement est soumis à ce mouvement. Et puis quel être, à son tour, va mouvoir tout cela ? Et quel autre être y a-t-il pour entraîner tout l'ensemble ? Et d'où cet être tient-il lui-même son mouvement ? Et ainsi indéfiniment ! Enfin, comment Dieu n'est-il pas dans un lieu déterminé, s'il est soumis au mouvement ?

Dira-t-on par contre que Dieu n'est pas le cinquième élément, qu'il est un corps angélique ? Mais d'où tient-on que les anges ont un corps, et quel est ce corps ? Et comment Dieu sera-t-il supérieur aux anges, lui qui les emploie à son service ? Et si Dieu est au-dessus des êtres angéliques, c'est encore un nombre incalculable et déraisonnable de corps que l'on introduit abîme de sottises où l'on ne peut s'arrêter !

9. Dieu n'a donc pas de corps; jamais aucun des hommes inspirés de Dieu n'a dit qu'il en avait un ou n'a approuvé cela, et c'est une croyance inconnue dans notre berceau. Il ne reste donc qu'à admettre qu'il est incorporel. Mais ce terme ne fait pas encore comprendre et saisir la nature

divine, pas plus que les mots *inengendré, sans principe, immuable, incorruptible*, et tout ce que l'on dit à propos de Dieu ou autour de Dieu. En ce qui regarde sa nature et son mode d'existence, qu'est-ce que de dire qu'il n'a pas de principe, ne change pas, qu'il n'est pas enfermé dans des limites ? Comprendre totalement ce qu'il est, cela reste encore un objet d'étude et de recherche pour celui qui a véritablement l'esprit de Dieu et qui est plus parfait dans la contemplation. Il ne suffit pas de dire : *C'est un corps*, ou : *Il a été engendré* pour représenter et montrer l'être dont on parle; il faut aussi indiquer ce que recouvrent ces mots, si l'on veut donner une idée complète et suffisante de l'être auquel on pense, car il peut être homme, bœuf ou cheval, cet être corporel, engendré et périssable. De même, on ne s'arrêtera pas à dire ce qu'il n'est pas, quand on recherche indiscretement la nature de Celui qui est; en plus de ce qu'il n'est pas, il faut dire ce qu'il est; d'autant qu'il est plus facile à la pensée de saisir un objet que d'écartier méthodiquement tout le reste, afin de le comprendre en excluant ce qu'il n'est pas, et en établissant ensuite ce qu'il est. Dire ce qu'un être n'est pas et passer sous silence ce qu'il est, c'est à peu près comme si à la question : *Combien font deux fois cinq ?*, on répondait que cela ne fait ni deux, ni trois, ni quatre, ni cinq, ni vingt, ni trente, ni, en un mot, aucun nombre inférieur ou supérieur à dix, sans dire que cela fait dix, sans faire trouver à son interlocuteur la solution qu'il cherche. Oui, il est bien plus facile et bien plus rapide de montrer ce qu'un être n'est pas, en partant de ce qu'il est, que de faire voir ce qu'il est, après avoir exclu ce qu'il n'est pas. C'est une chose évidente pour tout le monde.

10. Puisque nous savons que Dieu n'a pas de corps, poursuivons un peu nos recherches. Dieu n'est-il nulle part, ou est-il quelque part ? S'il n'était nulle part, demandera peut-être un de nos questionneurs acharnés, comment existerait-il ! Car si ce qui n'est pas n'est nulle part, probablement ce qui n'est nulle part n'existe pas. Or Dieu est quelque part, puisqu'il existe. Alors, il est soit dans l'univers, soit au-dessus de l'univers. S'il est dans l'univers, il est ou bien localisé dans une partie, ou bien localisé dans le tout; s'il est localisé dans une partie, il est limité par cette partie moins grande (que le tout); s'il est localisé dans le tout, il est limité par quelque chose de plus grand (que dans l'hypothèse précédente), mais par quelque chose qui, tout en étant grand, est différent de lui; en d'autres termes : Dieu est comme le contenu par rapport au contenant. Si l'être universel doit être contenu dans l'univers, il ne doit être nulle part exempt de limite ! Voilà où l'on arrive, si Dieu est dans l'univers. De plus, où était Dieu quand l'univers n'existait pas ? Voilà une difficulté sérieuse ! S'il était au-dessus de l'univers, y avait-il quelque chose qui le séparât de cet univers ? Et où se trouvait ce qui était au-dessus de l'univers ? Et comment a-t-on pu distinguer ce qui est au-dessus et ce qui est au-dessous, puisqu'il n'y avait pas de limite qui permet d'établir la séparation ? N'est-on pas obligé de supposer un intermédiaire qui sépare l'univers et ce qui est au-dessus ? Mais cet intermédiaire, est-il autre chose qu'un lieu ? Or, cette notion, nous l'avons écartée.

Enfin, je ne signale pas encore que Dieu est nécessairement limité si notre pensée peut le saisir, car c'est une forme de limitation que de se laisser saisir ainsi.

11. Pourquoi ai-je donc fait ces considérations, trop subtiles peut-être pour les oreilles de la foule, mais conformes au genre de discussions qui triomphe actuellement ? On a dédaigné la franchise et la simplicité pour mettre à la mode un langage tortueux et énigmatique. Et de même qu'on reconnaît l'arbre à ses fruits, on reconnaît aussi, je crois, que les ténèbres sont les auteurs des dogmes qui s'expriment en un langage obscur. Je n'ai voulu ni me donner l'air de dire des choses extraordinaires, ni faire figure de savant éminent en créant des difficultés et en m'en rendant maître pour les résoudre – les résoudre, c'était le grand prodige accompli par Daniel; j'ai voulu seulement démontrer ce que j'avais l'intention d'exposer dès le début. Qu'est-ce à dire ? Ceci : que la pensée humaine ne peut saisir Dieu, ni se le représenter dans toute sa grandeur. Et ce n'est pas que Dieu soit envieux : car la nature divine est étrangère à l'envie, exempte de passions, seule bonne et souveraine; à plus forte raison n'est-elle pas envieuse à l'égard des créatures auxquelles elle attache le plus de prix; – en effet, quelle créature la Parole divine peut-elle préférer aux êtres doués de la parole ? D'ailleurs, le fait même que nous existons est le plus haut témoignage de la bonté divine. – Dieu ne veut pas non plus s'attirer ainsi des honneurs et une gloire qu'il possède en plénitude, ni être inaccessible pour avoir nos hommages et notre vénération. Car c'est une chose digne d'un sophiste et totalement étrangère, je ne dis pas à Dieu, mais même à un homme quelque peu honnête et conscient d'avoir quelques qualités, que de s'assurer le premier rang en écartant les autres.

12. Si c'est pour d'autres raisons que Dieu est inaccessible, ceux-là le sauront peut-être qui sont plus près de lui, qui observent et qui contemplent ses jugements insondables, – si toutefois il y a des hommes qui soient à ce degré de vertu et qui marchent, comme l'on dit, sur les bords de l'abîme. Quant à nous, voici notre opinion, autant que nos faibles moyens puissent mesurer ces réalités si difficiles à contempler. Dieu veut peut-être éviter que, l'atteignant sans difficulté, nous ne le perdions avec une très grande facilité. D'ordinaire on garde mieux une chose que l'on a eu de la peine à acquérir; mais si on l'a acquise facilement, on la rejette bien vite avec dédain, en se disant qu'on peut la reprendre; ainsi la difficulté même d'obtenir un bienfait devient un autre bienfait, aux yeux des hommes sensés. Dieu veut peut-être que nous n'ayons pas le même malheur que Lucifer, le déchu, qui, rempli de lumière, se dressa en face du Seigneur tout-puissant, et qui tomba à cause de son élévation même – ce qui était la plus lamentable des chutes. Il se peut encore que Dieu veuille accorder là-haut une récompense plus grande à l'énergie et à la vie limpide de ceux qui, ici-bas, se sont purifiés et attendent patiemment l'objet de leurs désirs. Voilà pourquoi entre Dieu et nous s'interpose l'obscurité de notre corps, comme autrefois la nuée entre les Hébreux et les Egyptiens. Et c'est peut-être là le sens du texte : *Il a fait des ténèbres sa retraite*, (Ps 17,12) ces ténèbres désignant notre corps, à travers l'épaisseur duquel peu d'hommes aperçoivent quelque chose. Mais laissons discuter cette question à ceux qui veulent s'en occuper, et laissons-les pousser leurs recherches. Quant à nous qui *sommes captifs sur la terre* (Lam 3,34), comme dit le divin Jérémie, et qui sommes entourés de l'épaisseur de la chair, voici ce que nous savons : de même que nous ne pouvons dépasser notre ombre, même en marchant très – car elle nous précède toujours à mesure que nous l'atteignons, – de même que nos yeux ne peuvent s'appliquer aux objets visibles sans l'intermédiaire de la lumière et de l'air, de même que les poissons ne peuvent nager hors de l'eau, – de même aussi ceux qui ont un corps ne peuvent s'unir sans éléments corporels aux objets que leur esprit connaît. Il s'insinuera toujours quelque chose de nous même, si notre esprit, dégagé le plus possible des choses visibles et recueilli en lui-même, essaie d'atteindre les objets qui lui sont apparentés et qui sont invisibles. Voici ce qui va te le faire comprendre.

13. Les mots : *souffle, feu, lumière, charité et sagesse, justice, esprit, parole* et d'autres semblables, ne sont-ils pas les noms du Premier des êtres ? Mais, peux-tu imaginer un souffle qui n'a pas de mouvement et qui ne se répand pas ? Un feu, qui est indépendant de la matière, qui ne s'élève pas, qui n'a pas de couleur et de forme particulières ? Une lumière, qui n'est l'as mêlée à l'air, et qui est séparée de ce qui l'engendre, pour ainsi dire, et lui donne son éclat ? Et l'esprit ? N'est-il pas une chose dans une autre, une chose dont les mouvements sont nos pensées, lesquelles restent en repos ou s'extériorisent ? Peux-tu imaginer une parole autre que celle que nous gardons en nous, ou que nous répandons – je n'ose pas dire : que nous dissipons ? Et s'il est question de la sagesse, est-ce autre chose qu'une qualité habituelle, qui a trait à la contemplation des choses divines ou humaines ? Quant à la justice et à la charité, ne sont-elles pas des dispositions louables ? Ne s'opposent-elles pas, l'une à l'injustice, l'autre à la haine, augmentant ou diminuant, se présentant ou disparaissant, bref, nous affectant et nous transformant comme les couleurs le font pour les corps ? Faut-il au contraire laisser de côté ces notions, pour voir la Divinité en elle-même, autant que possible, en nous faisant d'elle une image partielle d'après nos conjectures ? Mais par quel moyen, si nous partons de là, et si Dieu n'est pas cela ? Et comment peut-il être tout cela, et l'être d'une façon parfaite, celui qui est un par nature, qui n'est pas formé d'éléments divers, et ne peut être assimilé à rien ? Ainsi notre esprit s'épuise à sortir du domaine corporel pour se mettre en contact direct avec les réalités incorporelles; il s'épuise, tant qu'il veut regarder avec sa faiblesse ce qu'il ne peut atteindre. C'est qu'en effet le désir de tout être raisonnable se porte vers Dieu et la cause première; mais il lui est impossible d'y arriver pour les raisons que j'ai indiquées. Alors, épuisé par ce désir, en proie, pour ainsi dire, à des convulsions, et incapable de supporter son mal, il fait la seconde navigation. Ou bien il regarde vers les choses visibles et fait de l'une d'elles son Dieu; et c'est une aberration, car qu'y a-t-il dans ces êtres visibles de plus élevé, de plus semblable à Dieu que celui qui les voit, et l'homme peut-il adorer les choses, et celles-ci recevoir des adorations ? Ou bien, grâce à la beauté et au bon ordre du monde visible, l'homme apprend à connaître Dieu, il se sert de ses yeux pour s'acheminer vers les réalités que l'œil n'atteint pas et il prend soin que la magnificence des choses visibles ne lui dérobe pas Dieu.

14. Aussi a-t-on vu des hommes adorer le soleil, d'autres la lune, d'autres la multitude des astres, d'autres le ciel lui-même avec tous ces astres, auxquels on attribua le pouvoir de gouverner le monde, selon la nature et la force de leur mouvement. D'autres ont adoré les éléments, la terre,

l'eau, l'air, le feu, à cause de leur utilité, car sans eux l'homme ne peut vivre. D'autres ont adoré des objets visibles quelconques, faisant des dieux de ce qu'ils voyaient de plus beau. Certains ont même adoré des portraits et des statues; c'était d'abord les images de leurs parents : ils avaient eux-mêmes un chagrin très vif, ils étaient trop dominés par la matière et ils honoraient les défunts par ces souvenirs; puis leur culte s'est adressé à des étrangers, qui vivaient longtemps avant eux et bien loin de chez eux : ils agissaient alors par ignorance de la Nature première et par acceptation d'un culte traditionnel qu'ils jugeaient légitime et nécessaire; affermie par le temps, cette coutume a été regardée comme une loi. Enfin il y a, je crois, des hommes qui, vénérant un puissant personnage, exaltant sa force et admirant sa beauté, ont fini par faire un dieu de celui qu'ils honoraient, en cherchant dans la fable une aide à leur supercherie.

15. Les hommes les plus vicieux ont considéré leurs passions comme des dieux, ou, du moins, ont rendu des honneurs divins à la colère, au meurtre, à la débauche, à l'ivresse et à je ne sais quelles choses du même genre; ainsi ont-ils trouvé une mauvaise, une injuste excuse à leurs fautes. Ils ont laissé quelques-uns de ces êtres sur la terre, ils en ont enfoui d'autres sous terre, – cela seul était intelligent, – et ils ont élevé les autres au ciel. Ridicule partage ! Ils ont ensuite donné à chacun de ces êtres inventés un nom de dieu ou de génie, suivant la libre fantaisie de leur erreur; ils leur ont élevé des statues dont la richesse était un appât; ils ont pensé les honorer en répandant le sang et en faisant brûler la graisse, – certains même en se livrant aux pratiques les plus honteuses, délire et sacrifices humains. C'était bien un tel cuite qui convenait à de tels dieux ! Ils se sont même déshonorés en adorant des oiseaux, des quadrupèdes, des reptiles et, parmi ces animaux, les plus abjects et les plus grotesques; d'eux-mêmes, ils leur ont attribué la gloire qui convient à Dieu. Ainsi il est difficile de savoir quels sont ceux qui méritent le plus de mépris, les adorateurs ou les animaux qu'ils adorent; peut-être est-ce surtout les premiers, car, doués d'une nature raisonnable et favorisés par la grâce de Dieu, ils ont préféré le bien inférieur au Bien suprême. Et c'était là une ruse du Malin qui s'est servi du bien en vue du mal, comme il le fait ordinairement dans son action malfaisante : rencontrant chez les hommes un désir qui errait à la recherche de Dieu, il a voulu assurer sa domination et frustrer leur tendance; il les a pris par la main, comme un aveugle qui cherche sa route, et il les a précipités, les uns ici, les autres là, les dispersant dans un même abîme de mort et de perdition.

16. Voilà donc leur sort. Nous, au contraire, cherchant Dieu et n'acceptant pas cette absence de chef et de pilote, nous nous en sommes remis à notre raison; celle-ci, examinant le monde visible et observant les choses qui existent depuis l'origine, ne s'est pas arrêtée là, car il n'était pas raisonnable d'attribuer la puissance suprême à des êtres qui sont nos égaux, comme étant du domaine sensible; mais, par l'intermédiaire de ces êtres, la raison nous conduit vers celui qui les domine et qui leur donne l'existence. Qui donc a mis en ordre les choses célestes et terrestres, tout ce qui est dans les airs et tout ce qui est dans les eaux ? Ou plutôt, avant tout cela, qui donc a établi le ciel, la terre, l'air et l'eau ? Qui donc les a mêlés et séparés ? Quelles sont ces relations qui les unissent, cette cohésion, cette harmonie ? J'approuve, bien qu'il ne soit pas des nôtres, celui qui a dit : *Quel est l'être qui donne au monde son mouvement et qui le dirige d'un élan perpétuel et irrésistible ?* Cet être n'est-il pas l'artisan du monde, qui a mis en toutes choses l'idée qui meut l'univers et l'orienté dans sa marche ?

Mais cet artisan, quel est-il ? N'est-ce pas celui qui a fait toutes choses et les a amenées à l'existence ? Ce n'est évidemment pas au hasard qu'il faut attribuer pareille puissance. En effet, admettons que l'existence du monde soit due au hasard : qui s'est chargé de le mettre en ordre ? Admettons encore, si l'on veut, que ce soit le hasard : qui donc conserve le monde, le garde suivant cette raison qui a présidé à sa création ? Est-ce le hasard, ou autre chose ? C'est évidemment autre chose que le hasard. Qu'est-ce alors, sinon Dieu ? Ainsi, d'une part, la raison qui vient de Dieu et qui est naturelle à tous, et, d'autre part, la loi première qui se trouve en nous et en tous les hommes nous ont élevés à Dieu en partant du monde sensible. Et c'est là un nouveau point de départ pour nos réflexions.

17. Ce qu'est Dieu dans sa nature et dans son être, nul ne l'a jamais découvert, nul ne peut le découvrir. Quant à savoir si un jour on le découvrira, que ceux qui le veulent cherchent et étudient à ce sujet. A mon avis, on y parviendra lorsque cette chose semblable à Dieu et divine, je veux dire notre esprit et notre raison, sera unie à l'Être auquel elle est apparentée, lorsque l'image sera remontée à son Modèle, vers lequel dès maintenant elle tend. Ce qui me paraît être le tout de notre philosophie, c'est *qu'un jour nous connaîtrons comme nous sommes connus* (I Cor 13,12).

Pour le moment, tout ce qui nous parvient, c'est un pâle reflet, quelque chose comme un petit rayon d'une grande lumière. Ainsi donc, si quelque homme a connu Dieu, ou est attesté l'avoir connu, il l'a connu seulement de manière à paraître mieux illuminé que tel autre, qui n'avait pas une aussi grande lumière. Du fait que sa connaissance surpassait celle des autres, elle a été regardée comme parfaite, non pas absolument, mais relativement aux possibilités des autres.

18. Voilà pourquoi Enos eut l'espoir d'invoquer le Seigneur; son espoir se réalisa, et ce fut non pas en une connaissance, mais en une invocation. Hénoch fut enlevé de ce monde, mais on ne sait jusqu'à maintenant s'il a compris la nature de Dieu ou s'il la comprendra. Quant à Noé, son mérite fut de plaire à Dieu, lui qui eut mission de sauver des eaux le monde entier, ou plutôt les germes du monde, sur une petite arche qui échappa au déluge. Abraham, le grand patriarche, fut justifié par sa foi et offrit un sacrifice insolite, figure du grand sacrifice; il vit Dieu, non comme Dieu, mais comme un homme à qui il offrit de la nourriture et il fut loué pour avoir rendu hommage selon la connaissance qu'il eut. Jacob vit en songe une échelle élevée que gravissaient des anges; il verse de l'huile sur une pierre (geste mystérieux, figurant peut-être la Pierre angulaire, ointe pour notre salut); il appelle l'endroit *maison de Dieu*, en l'honneur de celui qu'il a vu; il lutte contre Dieu, le prenant pour un homme (que signifie cette lutte de Dieu avec l'homme ? N'est-ce pas une comparaison entre Dieu et la vertu humaine !); il porte sur son corps les marques de la lutte, qui montrent la défaite de la nature créée; il reçoit en récompense de sa piété, le noble et glorieux nom d'Israël, en échange de celui de Jacob. Mais ni lui, ni, après lui, aucun des membres des douze tribus, dont il fut le père, ne se sont vantés jusqu'à ce jour d'avoir pénétré la nature de Dieu ou d'en avoir eu une vue entière.

19. Quant à Elie, – tu le sais par l'histoire sainte, – ce ne fut pas le vent violent, ni le feu, ni le tremblement de terre, mais un souffle d'air léger qui lui donna une idée de la présence de Dieu, et non pas de sa nature. Et cet Elie, qui était-il ? Celui qu'un char de feu élève au ciel, montrant la sainteté surhumaine de ce prophète.

Comment ne pas admirer le juge Manué et, plus près de nous, l'apôtre Pierre ? Le premier, ne pouvant supporter la vue de Dieu qui lui était apparu, s'écriait : *Femme, nous sommes perdus, nous avons vu Dieu !* il pensait que des hommes ne peuvent voir une apparition divine, – et encore moins pénétrer la nature divine. Et Pierre, voyant le Christ, ne le laissait pas approcher de sa barque et le pria de s'éloigner; pourtant Pierre était plus ardent que les autres à reconnaître le Christ, ce qui lui valut d'être déclaré bienheureux et de se voir confier les plus grandes choses.

Que dire d'Isaïe, d'Ezéchiel qui a vu ce qu'il y a de plus grand, et des autres prophètes ? Isaïe (cf. Is 6,1) vit le Dieu des armées assis sur un trône de gloire, entouré des séraphins à six ailes, qui le louaient et le cachaient; il fut lui-même purifié avec un charbon ardent et préparé à son rôle de prophète. Ezéchiel (cf. Ez 1,4) décrit les chérubins qui portent Dieu, puis le trône qui est au-dessus d'eux, et le firmament qui surmonte ce trône, enfin l'être qui apparaît dans ce firmament; il indique aussi certains sons, certains mouvements, certaines actions qu'il perçoit. Est-ce là une apparition qui eut lieu en plein jour et que seuls les saints peuvent contempler ? Est-ce une vision nocturne, mais non fallacieuse ? Est-ce une impression produite sur l'esprit du prophète, et qui le mit en contact avec les choses futures comme si elles étaient présentes ? Est-ce un autre genre mystérieux de prophétie ? Je ne puis le dire; c'est le secret du Dieu des prophètes et de ceux qui subissent une telle action. Cependant, ni les prophètes que j'ai nommés, ni aucun de ceux qui leur ressemblent *ne se sont tenus dans la substance*, dans l'essence du Seigneur, selon le mot de l'Écriture (Jer 23,18); ils n'ont pas vu la nature de Dieu et ne l'ont pas expliquée aux autres.

20. Quant à Paul, s'il avait pu révéler ce que lui apprirent le troisième ciel, et le voyage, l'ascension ou l'enlèvement qui l'y conduisirent, peut-être connaîtrions-nous Dieu un peu mieux – si toutefois ce fut là la cause mystérieuse de cet enlèvement au ciel. Mais puisque ces choses ne pouvaient se dire, honorons-les dans le silence. Écoutons seulement Paul nous dire lui-même : *Nous ne connaissons qu'en partie, nous ne prophétisons qu'en partie.* (I Cor 13,9) Voilà ce qu'il avoue, lui dont la science n'était point celle d'un profane, lui qui menaçait de prouver que le Christ parlait par sa bouche, lui le grand défenseur et le grand docteur de la vérité. Aussi établit-il que toute la science d'ici-bas n'est rien de plus qu'un miroir et une énigme (Ibid. 12), car elle se borne

à de faibles images de la vérité. Et s'il semble à certains que j'ai bien peu de curiosité et d'empressement à fouiller ces questions, je répondrai qu'il s'agit là peut-être de ce que le Verbe lui-même insinuait en parlant des choses *qui ne peuvent être portées maintenant* (Jn 16,12), et qui, un jour, pourront l'être et seront révélées, tandis que Jean, Précurseur du Verbe, voix puissante de la Vérité, déclarait que *le monde même ne saurait les contenir* (Jn 21,25).

21. Ainsi toute vérité et toute discussion sont difficiles à conjecturer et à connaître, Nous nous attaquons, pour ainsi dire, à un grand travail avec un petit instrument : nous faisons la chasse à la connaissance de la réalité avec notre science humaine; nous abordons les réalités intelligibles avec nos sens, ou plutôt sans nous passer d'eux, et ils nous emportent et nous égarent. Nous ne pouvons atteindre les choses dans toute leur nudité avec notre esprit mis à nu, pour approcher un peu plus de la vérité, et modeler ainsi notre esprit sur les choses dont il prend possession. Or la discussion sur Dieu, plus elle est d'un ordre parfait, plus aussi elle est difficile, plus elle soulève d'objections, et plus laborieuses sont les réponses. Tout obstacle, si petit soit-il, arrête le cours de la discussion, l'entrave et coupe son élan; il en est comme pour les chevaux lancés, quand, en tirant brusquement sur les rênes, on les fait pivoter par cette secousse imprévue. Ainsi Salomon, dont la science fut surabondante, lui qui dépassa *tous ceux qui le précédèrent et tous ses contemporains* (I R 3,12), lui qui reçut en don de Dieu la largeur de l'esprit, lui en qui fut versée la contemplation, plus abondante que le sable, – cependant, plus il avance dans ces profondeurs, plus il est saisi du vertige, et le terme qu'il se fixe c'est de découvrir à quel point la sagesse lui a échappé. Quant à Paul, il s'efforce d'atteindre, je ne dis point la nature de Dieu, car il savait que c'est absolument impossible, mais seulement les jugements de Dieu. Comme il ne trouve pas d'issue ni de point d'appui dans son ascension, et comme la curiosité de sa pensée n'aboutit pas à un terme distinct, car il entrevoit toujours quelque chose qui lui échappe, alors, ô merveille ! – ceci dit pour éprouver, moi aussi, les mêmes sentiments, – alors il enveloppe son discours d'un sentiment de stupeur, il appelle de telles réalités *richesse et profondeur de Dieu*; il avoue que *les jugements de Dieu sont incompréhensibles* (Rom 11,33) en reprenant presque les paroles de David : ce dernier nomme parfois les jugements de Dieu *un vaste abîme* (Ps 35,7), dont il n'est pas possible de saisir le fond par une mesure ou avec les sens; et parfois il dit que *cette science est trop merveilleuse pour lui* et pour ses capacités, qu'*elle est trop forte* pour sa puissance et son atteinte (Ps 138,6).

22. C'est pourquoi, dit-il, je laisse de côté toute autre question pour tourner mon regard vers moi-même, vers la nature humaine dans son ensemble et dans l'arrangement de ses parties. Quelle est donc sa complexité ? Quel est le mouvement qui l'anime ? Comment ce qui est immortel a-t-il été uni à ce qui est mortel ? Comment suis-je attiré en bas et porté en haut ? Comment l'âme est-elle enfermée en des limites ? Comment donne-t-elle la vie et participe-t-elle aux passions ? Comment l'esprit est-il à la fois borné et sans limites, comment, sans sortir de nous, parcourt-il l'univers dans un élan et une course rapides ? Comment peut-il être perçu et se communiquer grâce à la parole, cheminer dans l'air et pénétrer au milieu des choses ? Comment peut-il être en communication avec les sens et se recueillir en s'écartant des sens ? Et avant toutes ces questions : comment la nature a-t-elle commencé à nous façonner et à nous constituer dans son atelier ? Comment nous a-t-elle donné à la fin une forme définitive ? Comment avons-nous le désir de la nourriture et comment se répartit-elle dans le corps ? Qui donc nous a conduits naturellement aux premières sources et au point de départ de la vie ? Comment le corps se nourrit-il d'aliments et l'âme de pensée ? Quelle est cette attirance naturelle, cette tendance réciproque des parents et des enfants, qui les tient unis par l'affection ? Comment nos idées sont-elles stables, et se distinguent-elles par des caractéristiques si nombreuses que nous ne pouvons en saisir toutes les particularités ? Comment le même être vivant est-il mortel et immortel : mortel, puisqu'il périt, immortel, puisqu'il se reproduit ? En effet, un individu disparaît, un autre apparaît à son tour; c'est comme le cours ininterrompu d'un fleuve qui ne s'arrête jamais. On pourrait aussi philosopher longuement à propos de nos membres et de nos organes, et de leur harmonieuse disposition : en vue, tout à la fois de l'utilité et de la beauté, ils sont groupés ou séparés, nobles ou moins nobles, unis ou divisés, contenant ou contenus, suivant les lois et les raisons de la nature; de même, à propos de la voix et de l'oreille : comment l'une passe par les organes de la phonation, comment l'autre la reçoit, comment elles opèrent leur jonction grâce à la secousse et à l'impression produites dans l'air intermédiaire; de même encore à propos de l'œil, qui communique d'une manière inexplicable avec les choses visibles, par la seule volonté, se mouvant comme elle, et agissant comme l'esprit : car c'est avec une égale rapidité que l'esprit

prend contact avec l'intelligible et l'œil avec le visible. De même pourrait-on philosopher à propos des autres sens, qui accueillent, en quelque sorte, les choses extérieures, sans qu'intervienne la raison. Enfin que ne pourrait-on dire sur le repos pendant le sommeil, la fiction dans le rêve, la mémoire et la réminiscence, la réflexion et la colère, le désir, et, en un mot, sur tout ce qui concourt à l'économie de ce monde en miniature qu'est l'homme !

23. Faut-il t'énumérer quelles différences il y a entre les animaux et nous, et quelles différences ils ont entre eux, quelle est leur nature, comment ils naissent, comment ils élèvent leurs petits, quels pays ils habitent, quelles sont leurs mœurs et, si je puis dire, quelle est la manière dont ils se gouvernent ? Comment se fait-il que les uns sont en société, et les autres solitaires; que les uns sont herbivores, et les autres carnivores; que les uns sont féroces, et les autres pacifiques; que les uns sont amis et commensaux de l'homme, et les autres sauvages et attachés à leur liberté; que les uns sont bien près, pour ainsi dire, d'avoir l'intelligence et de pouvoir s'instruire, et les autres totalement dépourvus d'intelligence et d'aptitude à s'instruire; que les uns ont de nombreux sens, et les autres peu; que les uns sont immobiles, et les autres capables de se mouvoir; que les uns sont très vifs, et les autres très lourds; que les uns sont d'une taille et d'une beauté remarquables ou doués seulement de l'une de ces deux qualités, et les autres courts ou difformes ou même les deux à la fois; que les uns sont forts, et les autres faibles; que les uns sont prompts à la défense, et les autres sournois et rusés; que les uns sont prudents, et les autres imprudents; que les uns sont laborieux et économes, et les autres paresseux et imprévoyants au dernier degré ? Et avant cela, comment se fait-il que les uns rampent, et que les autres marchent; que les uns séjournent dans un seul élément, et que les autres sont amphibies; que les uns ont le souci de l'élégance, et, que les autres ignorent la coquetterie; que les uns vivent par couple, et que les autres restent isolés; que les uns sont tempérants, et que les autres sont sans retenue; que les uns sont très féconds, et que les autres le sont peu; que les uns ont une vie longue, et que les autres ont une vie brève ? La parole nous manquerait, si je parcourais tout en détail.

24. Examine aussi les poissons qui glissent dans les eaux, qui volent, pourrait-on dire, à travers l'élément liquide, qui y puisent l'air dont ils ont besoin, alors que dans notre atmosphère ils risquent de périr, comme nous dans l'eau. Considère quelles sont leurs habitudes, leurs sensations, leurs accouplements, leur naissance, leur grandeur et leur beauté; leur stabilité ou leurs voyages; leurs approches et leurs fuites; les particularités qui les rapprochent des animaux terrestres, qui y associent même certains d'entre eux, et les particularités qui les en distinguent, tant pour l'aspect extérieur que pour le nom.

Examine encore la foule des oiseaux et la variété de leurs formes et de leurs couleurs. Les uns sont muets, les autres chantent : comment expliquer leur chant et de qui leur vient-il ?

Qui donc a placé sur la poitrine des cigales comme le chevalet d'une cithare ! Qui donc les fait chanter et babiller sur les branches, quand le soleil de midi les excite à faire entendre leur musique et à remplir les bois de leurs cris qui accompagnent le voyageur ?

Qui donc aide le cygne à composer sa chanson, lorsqu'il étend ses ailes aux souffles de la brise et fait de son sifflement un chant ? Et je ne parle pas des oiseaux auxquels on apprend artificiellement à parler, ni de tout ce que l'ingéniosité peut inventer de factice.

Le paon, ce fier oiseau originaire de Médie, d'où tient-il son amour de l'élégance et sa coquetterie ? Il a conscience de sa propre beauté, et lorsqu'il voit quelqu'un s'approcher de lui, ou encore, dit-on, lorsqu'il veut plaire à ses femelles, il dresse, la tête, étale tout autour de lui son plumage qui a l'éclat de l'or et le brillant des astres, il donne sa beauté en spectacle à ses admirateurs, et s'avance majestueusement.

Enfin la divine Ecriture elle-même admire l'habileté des femmes à tisser les étoffes, quand elle nous dit : *Qui a donné aux femmes l'habileté à tisser ou la science de la broderie ?* (Job 38,36) Ces qualités sont celles d'un être raisonnable, doué d'une grande sagesse, et capable de s'élever jusqu'aux réalités célestes.

25. Admire donc aussi l'intelligence naturelle des bêtes et donne-m'en l'explication, si tu le peux. Comment les oiseaux se font-ils des nids dans les rochers, sur les arbres et sous les toits, comment les arrangent-ils pour être en sécurité, et avoir, en même temps, une demeure qui soit

belle et commode pour nourrir leurs petits ? D'où vient aux abeilles et aux araignées leur amour du travail et leur ingéniosité ? Les abeilles construisent des rayons qu'elles maintiennent par des alvéoles hexagonales placées les unes contre les autres; elles assurent leur demeure grâce à la cloison intermédiaire et à une alternance des angles et des lignes droites; pourtant, les ruches sont très obscures, et les ouvrages que l'on y fait sont invisibles. Les araignées, tendant en tous sens des fils si minces, presque imperceptibles, tissent des toiles aux nombreux replis, et cela sans aucune matière visible; ces toiles, tout en étant une habitation riche, sont aussi des pièges pour ceux qui sont plus faibles et qui fournissent aux araignées leur nourriture. Qui donc pourrait imiter tout cela ? Est-ce un Euclide, en dissertant sur ses lignes imaginaires et en peinant sur ses démonstrations ? Est-ce un Palamède, avec sa science de faire manœuvrer et de ranger les armées, – science qu'il apprit, dit-on, des grues manœuvrant en bon ordre et volant de diverses façons ? Est-ce les Phidias, les Zeuxis et les Polygnote, ou les Parrhasios et les Aglaophon, qui savaient, avec un art merveilleux, peindre ou sculpter les belles choses ? Est-ce les danses harmonieuses de Cnossos, dues à Dédale, et réalisées pour une jeune fille, avec tant de beauté ? Est-ce encore le labyrinthe de Crète, à l'issue difficile et aux laborieux détours, – comme dit la langue des poètes, et revenant maintes fois sur lui-même, grâce à l'ingéniosité de l'art ? Et je ne dis rien des greniers des fourmis, avec leurs gardiens, et des vivres qu'elles mettent de côté en quantité déterminée suivant le moment, et de tout ce qui concerne leurs allées et venues, leurs chefs et l'ordre qu'elles observent dans leurs travaux, ainsi que nous l'apprennent les récits qu'on en a faits.

26. Si tu peux arriver à expliquer cela et à comprendre la sagesse qui s'y manifeste, considère alors les différentes espèces de plantes. sans oublier l'élégance de leurs feuilles, qui sont à la fois si agréables à voir et si utiles aux fruits. Considère aussi la variété et l'abondance des fruits, et surtout toute la beauté de ceux qui sont les plus nécessaires. Considère encore les vertus et propriétés des racines, des sucs, des fleurs et des odeurs, – toutes choses non seulement agréables, mais encore salutaires pour la santé. Regarde les couleurs, avec leur grâce et leurs qualités, puis la richesse et l'éclat des pierres précieuses. Car sous tes yeux, comme dans un festin offert aux hommes, la nature a exposé tout ce qui nous est nécessaire et tout ce qui sert à notre plaisir. Ainsi, à défaut d'autre moyen, tu reconnaîtras du moins Dieu à ses bienfaits, et l'indigence où tu es te rendra désormais plus avisé.

Considère maintenant la largeur et la longueur de la terre, mère commune de tous les hommes, puis les profondeurs des mers, unies entre elles et à la terre, et la beauté des bois, et les fleuves et les sources. Celles-ci, abondantes et intarissables, ne donnent pas seulement des eaux fraîches et potables à la surface du sol, mais il en est aussi qui coulent sous terre, qui pénètrent dans des crevasses, puis, violemment chassées par un souffle qui les expulse, elles s'échauffent dans la vivacité de cette lutte et de cette résistance, et jaillissent peu à peu, partout où elles le peuvent. Elles nous permettent ainsi, dans beaucoup d'endroits, de prendre des bains chauds, sans exclure la possibilité contraire; remède gratuit et spontané. Dis-moi comment ces phénomènes s'accomplissent et quelle en est la cause. Quel est donc cet ouvrage immense, ce tissu sans ouvrier ? On peut également admirer ces choses soit dans les rapports qu'elles ont entre elles, soit en les contemplant isolément.

Comment la terre se tient-elle fixe et solide ? Sur quoi est-elle portée ? Sur quoi s'appuie-t-elle ? Et cet appui, à son tour, sur quoi repose-t-il ? Car notre raison ne trouve rien où appuyer, sinon la volonté divine. Comment la terre s'élève-t-elle parfois en de hautes montagnes, s'abaisse-t-elle ailleurs en des plaines, et cela avec variété, avec diversité, changeant insensiblement d'aspect, tantôt plus fertile pour notre service, tantôt plus agréable par sa diversité ? Une partie est partagée en habitations, une autre est inhabitée : c'est celle qui est isolée par les cimes des montagnes; séparée du reste, elle confine à d'autres régions. N'est-ce pas là une preuve évidente de la grandeur de l'œuvre de Dieu ?

27. Quant à la mer, si je n'avais sa grandeur à admirer, j'aurais admiré sa docilité : comment, tout en étant libre, elle reste dans ses propres limites; et si je n'admirais sa docilité, j'admirerais sa grandeur. Mais puisqu'elle a les deux, je vais louer cette double puissance. Qui a réuni ses eaux ? Qui les a enchaînées ? Comment se soulève-t-elle, puis s'arrête-t-elle, respectant, pour ainsi dire, la terre voisine ? Comment reçoit-elle tous les fleuves sans changer elle-même, à cause de sa masse surabondante, ou pour une raison que j'ignore ? Comment le sable sert-il de limite à un pareil élément ? Ont-ils quelque chose à répondre ceux qui étudient la nature, qui sont savants en

choses vaines, et qui, en toute vérité, veulent mesurer la mer avec un cyathe, en mesurant avec leur intelligence cette immensité ? Faut-il expliquer tout cela brièvement d'après l'Écriture, d'une manière plus digne de foi et plus exacte que les longs discours ? *Dieu a tracé ses ordres sur la face des eaux* (Job 26,10). Voilà ce qui enchaîne l'élément liquide. Et comment la mer porte-t-elle dans un petit bateau de bois poussé par le vent, un matelot fait pour vivre sur la terre ferme ? Ne t'étonnes-tu pas à cette vue ? Ton esprit n'en est-il pas transporté ? Ainsi la terre et la mer sont unies par les services qu'elles rendent, par les échanges, et l'on voit ces deux éléments, d'une nature si différente, se rapprocher dans l'intérêt de l'homme. Et les sources, où ont-elles leur première origine ? Homme, cherche-le, si tu peux explorer ce domaine et si tu peux y découvrir quelque chose. Qui donc a divisé plaines et montagnes par des fleuves, et donne à ceux-ci de couler sans entrave ? Comment, de deux choses opposées, résulte-t-il cette merveille : que la mer ne déborde pas et que les fleuves ne s'arrêtent point ? Quelle est cette nourriture que renferme l'eau, et quelles sont ses différentes qualités, puisque certaines plantes reçoivent l'eau sur elles, et que les autres s'abreuvent par leurs racines ? C'est pour moi un délice, ce discours où j'explique les délices de Dieu.

28. Et maintenant, laisse la terre et les choses terrestres, élève-toi dans les airs sur les ailes de la pensée, pour que ce discours progresse logiquement; je vais te conduire jusqu'aux choses célestes, jusqu'au ciel même, et au-dessus. A vrai dire, ce n'est pas sans hésitation que j'aborde cet exposé; je vais néanmoins le faire dans la mesure du possible.

Qui donc a répandu l'air, richesse si abondante qui n'est pas mesurée d'après la dignité ou la situation, l'air qui n'est borné par aucune limite, qui ne se partage pas suivant l'âge, mais qui, semblable à la manne, est reçu en suffisance et a le privilège d'une égale répartition ? Il est le véhicule des oiseaux, le séjour des vents, la règle des saisons, la vie des êtres animés, ou plutôt c'est lui qui maintient l'âme unie au corps; c'est en lui que sont les corps, c'est avec lui que nous parlons, c'est en lui que se trouvent la lumière et les objets qu'elle éclaire, c'est par lui que se transmet l'apparence extérieure des choses. Considère encore ce que je vais te dire, sans que je veuille reconnaître à l'air toute la puissance qu'on lui attribue. Dans quelles réserves se trouvent les vents ? Dans quels dépôts se trouve la neige ? *Quel est celui qui met au monde les gouttes de la rosée* (Job 38,28), comme dit l'Écriture. *Qui donc fait naître la glace ?* (Ibid. 29) Quel est celui qui emprisonne l'eau dans les nuages, qui retient dans les airs une partie de cette eau et qui, par sa parole, – ô merveille ! l'empêche de s'écouler ? L'autre partie, il la verse à la surface de toute la terre, il la répand au moment voulu et d'une manière égale, il ne laisse pas l'élément liquide couler tout entier, libre et irrésistible, car il lui suffit d'avoir purifié le monde au temps de Noé et il n'oublie pas sa promesse, lui, l'ennemi du mensonge; mais il ne retient pas non plus l'eau de façon absolue, et nous n'avons pas besoin, à notre tour, d'un Elie qui mette fin à la sécheresse (cf. I R 18,44). *S'il ferme le ciel, dit l'Écriture, qui l'ouvrira ? Et s'il en ouvre les cataractes, qui les fermera ?* Qui pourra supporter les excès dans un sens ou dans l'autre, si celui qui fait pleuvoir cesse de régler toutes choses à la fois, avec ses mesures et ses balances ? Comment m'expliqueras-tu les éclairs et le tonnerre, toi qui ne tonnes que de la terre et qui n'es pas même éclairé par une faible lueur de la vérité ? Donnes-tu pour cause à ces phénomènes les vapeurs qui s'élèvent de la terre et forment les nuages, ou bien l'air qui se condense, ou encore les nuages les plus légers qui sont comprimés et qui s'entrechoquent, cette compression étant la cause des éclairs et ce choc, la cause du tonnerre ? Est-ce, au contraire, de l'air qui se trouve resserré et qui, n'ayant point d'issue, produit des éclairs sous l'effet de la compression, et du tonnerre sous l'effet des chocs ?

Si ta pensée a pénétré les mystères de l'air et de tout ce qui s'y rapporte, viens avec moi atteindre le ciel et les choses célestes. Prenons pour guide la foi plutôt que la raison, si vraiment tu as constaté ta faiblesse à propos des choses qui te sont les plus proches, et si tu as compris ce que vaut la raison, en reconnaissant que certaines choses la dépassent. Alors tu ne seras plus un être uniquement terrestre, attaché à la terre et ignorant même son ignorance.

29. Quel est celui qui a formé le ciel et mis les astres à leur place ? Ou plutôt, avant ces questions, qu'est-ce que le ciel ? Qu'est-ce que les astres ? Peux-tu le dire, toi, l'homme des hautes régions, qui ne connais pas même ce qui se trouve à tes pieds, et qui n'es pas capable de mesurer ce que tu es ? Tu t'agites dans des recherches qui dépassent ta nature, et tu restes bouche bée devant ce que tu ne peux mesurer. Admettons que tu connaisses les mouvements

des astres et leurs révolutions, le temps où ils se rapprochent et celui où ils s'éloignent, le moment où se lèvent le soleil et les astres, ainsi que quelques parties du ciel, quelques détails sans importance, bref, tout ce qui constitue cette science admirable dont tu es fier, – cela ne te fait pas encore comprendre la réalité. Non, on a observé certains mouvements, on a confirmé cette observation par une plus longue étude, on a groupé les remarques que plusieurs avaient faites, puis on a imaginé une explication et c'est cela qu'on a appelé la science. Ainsi par exemple, les phases de la lune sont connues de la plupart des gens, qui tirent leur science de ce qu'ils voient; mais toi, si tu es parfaitement au courant de ces questions, et si tu veux qu'on ait de bonnes raisons de t'admirer, indique-nous la cause de cet ordre et de ce mouvement. D'où vient que le soleil brille sur toute la terre, qu'il occupe, aux yeux de tous, comme la place du coryphée dans un chœur, en éclipsant les astres bien plus qu'ils ne s'éclipsent les uns les autres ? La raison en est que, si les autres astres brillent de leur côté, ces lui qui a de plus d'éclat, et il ne laisse pas voir qu'ils se lèvent en même temps que lui. Il est beau comme un fiancé, il s'élance comme un géant et il est grand; je ne puis le louer autrement ! Il a une telle puissance qu'il répand sa chaleur d'une extrémité du monde à l'autre et la fait sentir à tous les êtres; il verse la lumière à tous les yeux et la chaleur à tous les corps; il chauffe sans brûler, car il a une température douce et modérée et une course régulière; il est, peut-on dire, présent partout et enveloppe également toutes choses.

30. A ton avis, quelle est la valeur de cette pensée, si tu l'as remarquée : «*Le soleil est dans le monde sensible ce qu'est Dieu dans le monde spirituel ? C'est l'opinion de quelqu'un qui n'est pas des nôtres. En effet, l'un illumine les yeux, comme l'autre illumine les intelligences; l'un est aussi le plus beau des êtres que nous voyons, comme l'autre est le plus beau des êtres que nous connaissons. Mais qui a donné au soleil son mouvement initial ? Qui donc continue à le mouvoir et à le faire tourner, alors que, par lui-même, il serait stable et immobile ? Il est vraiment infatigable, il donne la vie, il est le père des vivants, il mérite toutes les louanges que lui décernent les poètes, jamais il n'interrompt son mouvement ni ses bienfaits. Comment produit-il le jour quand il est au-dessus de la terre, et la nuit quand il est au-dessous ? Je ne sais comment m'exprimer quand je considère le soleil. Comment s'allongent et diminuent les jours et les nuits ? C'est l'égalité dans l'inégalité, pour me servir d'une expression un peu extraordinaire. Comment le soleil est-il auteur et mesure des saisons ? Elles arrivent et elles s'en vont suivant un ordre parfait. Elles s'unissent et elles se séparent comme les membres d'un chœur : le premier mouvement traduit comme une sympathie; le second se fait par souci de la régularité. Elles se mêlent peu à peu et se transforment insensiblement, comme font les jours et les nuits; sans heurter nos habitudes.*

Laissons maintenant le soleil. Connais-tu ce qu'est la lune, quelles sont ses phases, quelle quantité de lumière elle rayonne, quelles courses elle accomplit, comment le soleil commande au jour, tandis que la lune préside à la nuit, comment la lune met en liberté les bêtes sauvages, alors que le soleil fait lever l'homme pour son travail, puis s'élève ou s'abaisse pour notre plus grande utilité ? As-tu compris quel lien réunit les Pléiades ou quelle barrière entoure Orion, comme le dit celui *qui compte la multitude des astres et qui les appelle tous par leur nom ?* (Ps 146,4) As-tu compris quelle est la gloire différente de chaque astre et quel est l'ordre de son mouvement ? Alors, je pourrai avoir confiance en toi quand tu décides notre sort d'après les astres, armant ainsi la créature contre le Créateur.

31. Que dis-tu maintenant ? Allons-nous arrêter ce discours sans dépasser la matière et les choses visibles ? Puisque nous savons que le tabernacle de Moïse est l'image de l'univers, cet ensemble d'êtres visibles et invisibles, allons-nous écarter le premier voile et, dépassant le domaine sensible, allons-nous jeter un regard dans la partie du Temple appelée *le Saint*, c'est-à-dire dans le monde spirituel et céleste ? Il nous est impossible, même là, de voir sans le concours du corps, et pourtant c'est un monde incorporel, qui s'appelle *feu, vent*, ou qui est l'un et l'autre. Il est dit, en effet que Dieu *fait des vents ses messagers, et des flammes du feu ses serviteurs* (Ps 103,4); à moins que *faire* ne signifie qu'il les conserve dans l'être par son intelligence, à l'image de laquelle ils ont été créés. D'autre part, ces êtres célestes reçoivent les noms de *vent* et de *feu*, parce qu'ils sont d'une nature spirituelle et parce qu'ils ont le pouvoir de purifier, – car ces mêmes titres se donnent aussi, je le sais, à l'Être premier. Bref, admettons qu'ils sont des êtres incorporels, ou quelque chose de très voisin. Le vertige nous prend, tu le vois, quand nous abordons ce sujet; nous ne pouvons avancer; nous savons seulement qu'il existe des anges, des

Discours théologiques

archanges, des trônes, des puissances, des principautés, des dominations, des splendeurs, des hauteurs, des puissances intelligentes ou des esprits, des natures pures et sans mélange, qui ne peuvent faire le mal ou qui s'y laissent difficilement entraîner, et qui évoluent sans cesse en chœur autour de la Cause première. Comment louer ces anges qui brillent là-haut de la splendeur la plus pure ou qui ont plus ou moins d'éclat, suivant leur nature ou leur rang ? Ils sont si bien formés, si bien modelés par la Beauté qu'ils deviennent eux-mêmes des lumières; ils sont ainsi capables d'illuminer les autres en rayonnant sur eux la lumière divine qu'ils leur communiquent. Exécuteurs des ordres divins, ils sont puissants et par eux-mêmes et par la force que Dieu leur donne; ils parcourent l'univers et se rendent promptement auprès de tout homme, n'importe où, car ils s'empressent d'obéir et sont d'une nature agile. Certains ont à veiller sur une partie de la terre; d'autres, sur une autre partie de l'univers, comme le sait bien celui qui a fixé et délimité leurs attributions; ils orientent toutes les choses vers un seul but : leur union avec le Créateur. Ils chantent la magnificence divine, ils contemplent éternellement la gloire éternelle de Dieu: ils ne le font pas pour l'augmenter (car on ne peut rien ajouter à celui qui est la plénitude et qui accorde aux autres tous les biens), mais étant premiers après Dieu, ils font tout cela pour ne pas cesser de recevoir ses bienfaits.

Si j'ai parlé avec des accents dignes de mon sujet, j'en remercie la Trinité et la Divinité unique en trois personnes. Si j'ai été inférieur à ce que l'on attendait, j'ai quand même atteint le but de ce discours, car je m'efforçais avant tout de vous montrer que notre esprit n'est capable de comprendre ni la nature des choses secondes, ni, à plus forte raison, celle de l'Être premier et unique, – pour ne pas dire l'Être qui est au sommet de tout.

Troisième Discours théologique ³

SUR LE FILS

1. Je vous ai présenté les observations que l'on peut faire à ceux qui discutent avec trop de facilité et avec une précipitation dangereuse dans tous les sujets, et surtout quand il s'agit de Dieu. Mais, faire des reproches n'est pas le principal : c'est très facile et à la portée du premier venu; tandis qu'opposer à l'erreur son propre sentiment, c'est faire preuve de piété et d'intelligence. Aussi, confiants dans le saint Esprit qu'ils méprisent, mais que nous adorons, mettons au grand jour ce rejeton bien né et vigoureux que sont nos croyances sur la Divinité. Ce n'est pas qu'ailleurs nous ayons gardé le silence : au contraire, c'est là seulement que nous avons de l'ardeur et de la générosité; mais aujourd'hui nous proclamons plus librement la vérité, car nous ne voulons pas *qu'en nous dérobant* nous soyons condamnés à *ne pas plaire à Dieu* (Heb 10,38) comme dit l'Écriture.

Or, tout exposé comporte deux parties : une où l'on établit ses idées, une autre où l'on réfute les adversaires. Nous allons d'abord exposer notre doctrine, puis nous nous efforcerons de répondre aux objections. Ces deux parties seront brèves, autant que faire se peut, car il faut que l'on puisse voir d'ensemble ce qui sera dit, comme dans le traité élémentaire que d'autres ont composé pour tromper les simples ou les sots, et il ne faut pas que des longueurs fassent que les idées, une fois saisies, se perdent, comme l'eau qui n'est pas resserrée dans un canal et qui se répand librement à travers la plaine.

2. Il y a eu autrefois trois opinions sur Dieu : pas de maître, plusieurs maîtres, un seul maître. Les enfants des Grecs se sont amusés des deux premières : qu'ils continuent ! En effet, s'il n'y a pas de maître, c'est le désordre; s'il y en a plusieurs c'est la discorde et, tout aussi bien, l'anarchie et le désordre. Dans les deux cas, on arrive au même point : le désordre, puis la ruine, car le désordre c'est la préparation de la ruine. Nous, au contraire, nous honorons un seul maître; et cette unité n'est pas celle qu'implique une personne unique, car une même personne peut se diviser contre elle-même et devenir multiple, mais c'est celle que constituent la commune dignité de nature, l'accord de volonté, l'identité de mouvement et le retour à l'unité de ce qui vient de l'unité, – toutes choses qui sont impossibles dans la nature créée, – en sorte que s'il y a différence numérique, il n'y a pas division de l'essence. C'est pourquoi, depuis toujours, l'unité devient dualité et s'achève en trinité. Nous avons ainsi le Père, le Fils et le saint Esprit; le premier engendre et produit, mais en étant exempt de modification, en dehors du temps et d'une manière incorporelle; quant aux autres, l'un est engendré et l'autre procède, ou je ne sais comment l'on peut appeler cela, en faisant complète abstraction du monde visible. Car nous n'aurons certes pas l'audace de parler d'une bonté qui déborde, comme un philosophe grec l'a osé, en disant : *Tel un cratère qui déborde* – c'est ainsi qu'il s'exprime quand il traite de la Cause première et de la Cause seconde. Nous n'admettrons jamais une génération forcée, une sorte de production naturelle et incoercible, qui ne saurait convenir à notre notion de la Divinité. Voilà pourquoi, restant dans nos limites, nous admettons : celui qui est inengendré, celui qui est engendré et celui qui procède du Père, comme le disent quelque part Dieu lui-même et le Verbe. (cf. Jn 15,26)

3. Mais en quel temps ces mystères ont-ils eu lieu ? – Ils sont au-dessus du temps, et s'il faut parler avec quelque audace : ils ont lieu depuis que le Père existe. – Et depuis quand le Père existe-t-il ? – Il n'y a point de moment où il n'existait pas; il en est donc de même pour le Fils et le saint Esprit. Continue tes questions, je continuerai mes réponses. – Quand le Fils a-t-il été engendré ? – Lorsque le Père a été inengendré. – Quand l'Esprit a-t-il procédé ? – Lorsque le Fils a non pas procédé, mais a été engendré en dehors du temps et d'une manière inexprimable, car même quand nous voulons expliquer ce qui est au-dessus du temps, nous ne pouvons nous défaire de l'image du temps. C'est que les mots : *quand, avant, après, à l'origine*, ne sont pas en dehors du temps, quelque violence que nous leur fassions; il nous faudrait prendre l'intervalle qui s'applique aux choses éternelles, c'est-à-dire l'éternité, et cette dernière n'est mesurée ou divisée ni par un mouvement, ni par la révolution du soleil, comme le temps.

³ MIGNE, *Patrologie grecque*, t. XXXVI, col. 73-104

Mais comment ne sont-ils pas sans principe comme le Père, ceux qui sont éternels comme lui ? Parce qu'ils viennent de lui sans venir après lui. En effet, si celui qui est sans principe est éternel, ceux qui sont aussi éternels ne sont pas, pour autant, sans principe, puisqu'ils se rapportent au Père, qui est leur principe. Du point de vue de leur cause, ils ne sont pas sans principe, mais la cause n'est évidemment pas antérieure à ceux dont elle est cause, pas plus que le soleil n'est antérieur à sa lumière. Toutefois, on peut les dire *sans principe*, si l'on considère le temps, – malgré tes efforts pour épouvanter les simples, – car ils ne sont pas soumis au temps, ceux qui ont créé le temps.

4. Mais comment la génération du Verbe n'est-elle pas une cause de modification ? – Parce qu'elle est incorporelle. La génération corporelle est cause de modification, mais non la génération incorporelle. A mon tour, je vais te demander : comment le Fils est-il Dieu, s'il est une créature ? Un être créé n'est pas Dieu; et il est inutile d'ajouter que, si l'on considère les choses d'une manière corporelle, il y aura là aussi des modifications, telles que temps, désir, formation, souci, espoir, peine, danger, échec, rétablissement, et bien d'autres accidents qui arrivent aux créatures, comme l'on sait. Je m'étonne que ton audace n'aille pas à imaginer des accouplements, des temps de gestation et des dangers d'avortement, puisque, d'après toi, le Père ne peut engendrer d'une autre manière ! Tu vas peut-être aussi énumérer différentes sortes de générations, celles des oiseaux, celles des animaux terrestres et celles des poissons, pour ranger la génération divine et ineffable dans une de ces catégories, à moins que ta nouvelle hypothèse ne supprime le Fils. Tu ne peux donc pas voir du même coup que, si la génération corporelle du Verbe est d'un ordre à part, – car tu connais sans doute dans ta secte la Vierge, Mère de Dieu, – sa génération spirituelle est, elle aussi, incomparable ? En d'autres termes, Dieu, dont l'être n'est pas le même que le nôtre, engendre aussi d'une autre façon.

5. Quel est donc ce Père qui n'a pas commencé d'être Père ? – C'est celui qui n'a pas non plus commencé d'exister. Celui qui a commencé d'exister, a commencé aussi d'être père; lui, il n'est pas devenu Père, puisqu'il n'a pas eu de commencement. Il est vraiment le Père, parce qu'il n'est pas le Fils, tout comme le Fils est vraiment Fils, parce qu'il n'est pas le Père. On n'en peut dire autant de nous, qui sommes à la fois pères et fils, sans être l'un plutôt que l'autre. De plus, nous naissons de deux êtres et non d'un seul, si bien que nous sommes divisés et que nous arrivons seulement peu à peu à être des hommes; nous n'y arrivons peut-être même pas et nous ne sommes pas tels que nous le désirons. Nous nous séparons de nos parents ou c'est eux qui se séparent de nous, et il ne reste plus entre parents et enfants que des relations sans réalité. – Mais, dit-on, les mots *il a engendré* et *il a été engendré* n'impliquent-ils pas un commencement pour cette génération ? – Que répondre, sinon qu'il était engendré dès l'origine; ainsi évitons-nous sans peine tes objections indiscrettes et si attachées au temps. Vas-tu nous opposer l'Écriture, sous prétexte que nous la dénaturons, elle et la vérité ? Mais tout le monde sait que, suivant l'usage fréquent de la divine Écriture, beaucoup d'événements qui se passent dans le temps sont rapportés à un temps différent. Cela est vrai non seulement d'événements passés ou présents, mais encore d'événements à venir. Par exemple : *Pourquoi les nations ont-elles frémi ?* (Ps 2,1). Elles n'avaient pas encore frémi. Ou encore : *On traversera le fleuve à pied* (Ps 65,6). Comprenez : on a traversé. Il serait trop long de compter les expressions semblables que les chercheurs ont remarquées.

6. Voilà pour cette objection. Mais quel est cet autre propos si provocant et effronté : *Si le Père a engendré le Fils*, disent-ils, *c'est volontairement ou c'est contre son gré*. Après quoi, ils nous tiennent, pensent-ils, et des deux côtés; mais leurs liens ne sont guère solides, ils ne valent même rien. *Si le Père a engendré contre son gré*, ajoutent-ils, *il a subi une contrainte* : mais qui a pu le contraindre ? Et si on l'a contraint, comment est-il Dieu ? S'il a, au contraire, engendré volontairement, le Fils est fils de la volonté; *alors, comment est-il le Fils du Père ?* Et voilà un nouvelle invention : la volonté, mère du Fils, au lieu du Père ! Il y a pourtant dans leurs dires une chose qui me plaît, c'est qu'ils écartent l'idée d'une modification en recourant à la volonté : car cette dernière n'est pas une modification. Voyons maintenant la solidité de leurs affirmations; le mieux, c'est d'engager d'abord la lutte en serrant l'adversaire lui-même de plus près. Toi qui affirmes à la légère tout ce que tu veux, est-ce volontairement ou contre son gré que ton père t'a engendré ? S'il t'a engendré contre son gré, il a subi une contrainte. Quelle indigne violence ! Et qui lui a fait subir cette contrainte ? Tu ne diras pas que c'est la nature, puisqu'elle accepte aussi la continence. Si, au contraire, ton père t'a engendré volontairement, ces quelques syllabes te

privent de père : te voilà fils de la volonté, et non de ton père ! J'en viens maintenant à Dieu et aux créatures, et je soumets à ta sagesse ta propre question : est-ce volontairement ou malgré lui que Dieu a créé le monde ? Si c'est malgré lui, nous retrouvons la contrainte qu'un autre lui a imposée. Si, au contraire, Dieu a créé volontairement, les créatures sont privées de leur Dieu, et toi le premier, toi l'auteur de ces raisonnements et de ces sophismes; car la volonté vient se mettre entre les créatures et le Créateur, pour les séparer. Mais, à moins d'être ivres, nous faisons, je crois, la différence entre l'être qui veut et la volonté, entre l'être qui engendre et la génération, entre l'être qui parle et la parole : dans le premier cas, c'est un être qui se meut, dans l'autre, c'est, pour ainsi dire, le mouvement lui-même. Ainsi donc, ce qui est voulu n'appartient pas à la volonté, cela n'en dépend nullement; – ce qui est engendré n'appartient pas à la génération; ce qu'on entend n'appartient pas à la faculté d'articuler les sons; mais tout cela appartient à l'être qui veut, qui engendre et qui parle. Quant à Dieu, il est au-dessus de toutes ces considérations, car en lui la génération est peut-être la volonté même d'engendrer; du moins, – si nous admettons sans réserve cette idée, au lieu de considérer la génération comme supérieure à la volonté, – n'y a-t-il aucun intermédiaire entre les deux.

7. Ton exemple m'inspire une hardiesse : veux-tu que je dise un enfantillage sur le Père ? Je dirai : le Père est-il Dieu volontairement ou bien contre son gré ? Tâche d'échapper à ta propre subtilité ! S'il est Dieu volontairement, quand a-t-il commencé à le vouloir ? Ce n'est pas avant d'exister, puisqu'il n'était pas. Y a-t-il eu en lui l'être qui voulait et ce qu'il voulait ? Mais alors, il est divisible et comment n'est-il pas, lui aussi, d'après toi, un produit de la volonté ? – Et si c'est contre son gré, qu'est-ce qui l'a contraint à être Dieu ? Et comment est-il Dieu, si on l'a contraint à être non pas autre chose, mais précisément à être Dieu ?

On me dit : *Comment le Fils a-t-il été engendré ?* Je réponds : *Comment est-il créé ?* si, d'après toi, il est créé. La difficulté est la même. Tu diras peut-être que c'est par la volonté et par la parole; mais tu n'expliques pas encore tout. Il reste à dire comment la volonté et la parole ont eu cette puissance d'action. Voilà un point qu'il faut encore expliquer. Chez l'homme, il n'en est pas ainsi.

8. Comment le Fils a-t-il été engendré ? Cette génération ne serait pas chose bien grande si tu la comprenais, toi qui ne sais rien, même sur la tienne, ou qui la connais si peu que tu n'oses en parler. Et tu crois savoir tout ce qui suit ? Quelle peine ne devrais-tu pas te donner avant de pouvoir expliquer comment l'être humain est conçu, formé, mis au monde; comment l'âme est unie au corps, l'esprit à l'âme, la raison à l'esprit; comment le corps se meut, grandit, assimile les aliments; comment sont possibles les sensations, la mémoire, le rappel des souvenirs, et les autres actes de tes facultés; comment certaines de ces facultés dépendent de l'âme et du corps, alors que d'autres s'exercent séparément et que d'autres se prêtent mutuellement leur concours. C'est qu'en effet, les puissances qui reçoivent leur achèvement plus tard ont leur principe dans la génération. Explique-nous tout cela, et même alors ne cherche pas à comprendre la génération de Dieu. C'est là une matière périlleuse; car si tu comprends comment tu as été engendré, cela ne te donne nullement l'intelligence de la génération de Dieu; et si tu ne comprends pas ta propre génération, comment connaîtras-tu celle de Dieu ? Si Dieu est plus difficile à pénétrer que l'homme, la génération d'en haut est d'autant plus insaisissable que la tienne. Et si ton impuissance à comprendre te fait dire que le Fils n'a pas été engendré, tu n'as plus qu'à supprimer nombre d'êtres que tu ne comprends pas, à commencer par Dieu lui-même; car tu ne peux dire ce qu'il est, malgré ton audace et ta présomption dans tes vaines recherches. Cesse donc de parler d'écoulements, de séparations, de divisions, cesse de te représenter la nature incorporelle comme un corps, et tu concevras peut-être quelque chose qui soit digne de génération de Dieu. Comment le Fils a-t-il été engendré ? Je te répète avec indignation: *Il faut honorer en silence la génération de Dieu.* C'est déjà beaucoup pour toi de savoir qu'il a été engendré ! Le comment, reconnaissons que les anges ne le comprennent pas, – ni toi, à plus forte raison. Tu veux que j'explique comment il a été engendré ? Il l'a été de la manière que connaissent le Père qui a engendré et le Fils qui a été engendré. Le reste est couvert d'un nuage et se dérobe à tes faibles regards.

9. Alors, le Père a engendré soit un être qui existait déjà, soit un être qui n'existait pas. – Radotages ! C'est à propos de toi ou de moi que l'on peut parler ainsi, car nous existions en partie, comme Lévi *dans les reins d'Abraham* (Heb 7,10), et nous ne sommes qu'en partie engendrés. Ainsi nous venons, peut-on dire, de l'être et du néant; par contre, la matière primitive

a été évidemment tirée du néant, bien que certains la croient éternelle. Mais en Dieu, la génération concourt avec l'essence, et depuis toujours. Alors, que feras-tu de cette insidieuse question ? Qu'y a-t-il donc de plus ancien que ce qui existe depuis toujours, afin que nous placions là le temps auquel le Fils a commencé d'exister ou n'existait pas : et, dans les deux cas, son éternité disparaîtra. Et si nous te demandions ensuite si le Père vient d'êtres déjà existants ou du néant, tu risquerais d'admettre qu'il y a deux Pères, l'un préexistant et l'autre existant, ou bien tu lui ferais subir le sort du Fils, tu le ferais venir du néant, par tes questions ridicules, vraies constructions de sable qui ne tiennent pas contre un souffle de vent.

Pour ma part, je n'accepte ni l'une ni l'autre des deux alternatives et je prétends que cette question est absurde, et que la réponse ne fait pas de difficulté. Si tu crois, d'après tes principes de raisonnement, que nécessairement l'une de deux propositions disjonctives est vraie, en n'importe quel sujet, accepte de ma part une petite question : Le temps est-il ou n'est-il pas dans le temps ? S'il est dans le temps, quel est ce temps ? Qu'est-il, à côté de l'autre ? Comment contient-il ? Inversement, si le temps n'est pas dans le temps, quelle est cette sagesse merveilleuse qui introduit un temps hors du temps ? Soit encore la formule : *Maintenant je mens*. Accorde-nous qu'elle est vraie ou bien qu'elle est fausse, car nous ne t'accorderons pas les deux à la fois. Eh bien, tu ne le peux pas : si tu mens, la phrase exprimera la vérité, et si tu dis la vérité, la phrase sera un mensonge; il n'y a pas de doute possible. Dès lors, rien d'étonnant que dans ton argument les deux alternatives soient fausses, tout comme les contraires se trouvent réunis dans les exemples en question, et ton argutie fait figure de sottise. Explique-moi cette autre énigme : étais-tu présent à toi-même au moment où tu étais engendré, es-tu présent à toi-même maintenant, ou bien ces deux suppositions sont-elles fausses ? Si tu étais présent à toi-même et si tu l'es encore, quel est celui qui est présent et à qui est-il présent ? Et comment, de deux, êtes-vous devenus un ? Si les deux alternatives sont fausses, comment es-tu séparé de toi-même et quelle est la cause de cette désunion ? Il est absurde de rechercher indiscretement à propos d'un être s'il est ou n'est pas présent à lui-même; on peut parler de présence quand il s'agit des autres, non à propos de soi-même. Il est plus absurde encore, crois-moi, de mettre en question, à propos de celui qui est engendré depuis toujours, s'il existait avant sa génération ou n'existait pas. Une telle question ne convient que pour les êtres soumis au morcellement du temps.

10. Mais, ajoute-t-on, ce n'est pas la même chose d'être inengendré et d'être engendré : donc, le Fils n'est pas la même chose que le Père. Ce raisonnement exclut ouvertement de la divinité le Fils ou le Père, est-il besoin de le dire ? Car si l'essence de Dieu est d'être inengendré, ce qui est engendré n'entre point dans cette essence, et inversement. Qui dira le contraire ? Choisis donc, nouveau théologien, une de ces deux formes d'impiété, puisque tu mets tout ton zèle à être impie. Comment peux-tu dire que ce n'est pas la même chose d'être inengendré et d'être engendré ? Si tu dis que c'est chose différente d'être incréé ou d'être créé, je suis de ton avis, car l'être sans principe et l'être créé n'ont pas même nature. Mais si tu prétends qu'engendrer et être engendré ce n'est pas la même chose, tu te trompes; c'est nécessairement la même chose, car la nature même de la génération, c'est l'identité de nature entre celui qui engendre et celui qui est engendré. Ou bien, prenons d'une autre façon : qu'entends-tu par inengendré et engendré ? Si c'est l'absence de génération et la génération, ce n'est pas la même chose; mais s'il s'agit des êtres auxquels conviennent ces deux mots, comment n'est-ce pas la même chose ? Ainsi, la folie et la sagesse ne sont pas la même chose, mais elles conviennent à une même chose, à l'homme; elles ne divisent pas son essence, elles sont distinctes dans la même essence. L'immortalité, l'impeccabilité et l'immutabilité, est-ce là l'essence de Dieu ? Si oui, il y aurait plusieurs essences de Dieu, et non une; ou bien la Divinité serait composée de ces éléments, car ils ne sauraient constituer un ensemble simple, s'ils étaient des essences.

11. Cela, ils ne le disent pas, car il s'agit d'éléments communs aussi à d'autres êtres, tandis que l'essence de Dieu c'est ce qu'il est seul à posséder.

Sans doute, on ne fera pas admettre que Dieu seul est inengendré à ceux qui croient que la matière et la forme, elles aussi, ne sont pas engendrées. Rejetons plus loin encore les ténèbres des Manichéens. Admettons pour l'instant qu'être inengendré n'appartient qu'à Dieu. Mais Adam ? N'est-il pas l'homme unique, directement formé par Dieu ? – Certainement, me diras-tu. – Est-il le seul qui soit un homme ? – Point du tout. Pourquoi ? – Parce qu'il n'y a pas, en fait d'homme, que celui qui fut directement formé par Dieu; on est homme aussi quand on a été engendré. – De même, être Dieu, ce n'est pas être inengendré; ce caractère est celui du Père

seul. Admets donc que celui qui est engendré est Dieu, lui aussi, car il vient de Dieu; reconnais-le, malgré ton faible pour le terme *inengendré*.

De plus, comment veux-tu désigner l'essence de Dieu par ce qu'elle n'est pas, sans indiquer ce qu'elle est ? Tu nous declares qu'elle ne comporte pas la génération; tu ne nous fais pas connaître ce qu'est cet être par sa nature, quel il est. Quelle est l'essence de Dieu ? Tu t'égaras en posant cette question et en faisant des recherches indiscretes sur la génération divine. Ce sera beaucoup pour nous de savoir cela un jour, plus tard, quand nous serons délivrés des ténèbres et de ce qui nous épaissit, suivant la promesse de *celui qui ne ment point* (Tite 1,2). Telles doivent être du moins la croyance et l'espérance de ceux qui se purifient dans l'attente. De notre côté, bornons-nous à dire que s'il est glorieux pour le Père de ne pas venir d'un autre, il n'est pas moins glorieux pour le Fils de venir d'un tel Père : il participe ainsi à la gloire de celui qui est sans cause, puisqu'il vient lui, et il a, de plus, l'honneur d'être engendré, – grand mystère, objet des adorations de ceux qui rampent pas à terre et qui n'ont pas une pensée plongée dans la matière.

12. Mais, disent-ils, si le Fils est quant à l'essence la même chose que le Père, comme ce dernier est inengendré, le Fils le sera aussi. – Ce serait exact, si l'essence de Dieu était d'être inengendré; on aurait alors un curieux mélange : l'engendré-inengendré ! Mais si c'est là une différence extérieure à l'essence, pourquoi énonces-tu cet argument comme s'il avait quelque force ? Es-tu le père de ton père, afin de ne lui être inférieur à aucun égard, puisque tu es la même chose que lui, quant à l'essence ? Ne vois-tu pas que, si nous recherchons ce qu'est l'essence de Dieu, nous devons le faire en laissant intact le caractère propre de chaque personne ? Voici maintenant ce qui te fera comprendre qu'être Dieu ce n'est pas être inengendré : il faudrait, dans cette hypothèse, que Dieu, qui est le Dieu de certains êtres, soit aussi l'inengendré de ces mêmes êtres; et puisqu'il n'est l'inengendré d'aucun être, il ne devrait être le Dieu d'aucun être; ce sont là choses identiques et corrélatives. Si Dieu n'est l'inengendré d'aucun être, évidemment, mais le Dieu de certains et même de tous, comment pourrait-on regarder ces deux termes comme équivalents ? De plus, comme l'inengendré et l'engendré s'opposent l'un à l'autre comme possession et privation, il faudrait admettre en Dieu des essences opposées, ce qui est impossible. Enfin, du moment que les possessions sont antérieures aux privations et que les privations font disparaître les possessions, il faudrait, selon tes principes, que l'essence du Fils soit non seulement antérieure à celle du Père, mais encore que le Père enlève de cette essence la possession (du caractère de génération).

13. Que reste-t-il, parmi leurs arguments invincibles ? Leur dernier refuge sera peut-être de dire : *Si Dieu n'a cessé d'engendrer, c'est que sa génération est imparfaite; et quand cessera-t-il ? Par contre, s'il a cessé d'engendrer, c'est, à n'en pas douter, qu'il a commencé*. Voilà encore les raisonnements grossiers de ces hommes grossiers ! Je ne vous dis pas si la génération du Fils est éternelle ou non, avant d'avoir examiné avec plus de soin le texte de l'Écriture : *Il m'engendre avant toutes les collines* (Pro 7,25). Mais je ne vois pas ce qu'il y a de décisif dans cet argument. Si, d'après eux, ce qui finira a commencé, il s'ensuit ce qui ne finira pas n'a pas commencé; alors, diront-ils de l'âme et de la nature angélique ? Si elles ont commencé, elles finiront; et si elles ne finiront pas, il est clair, d'après eux, qu'elles n'ont pas commencé. Pourtant elles ont commencé et elles ne finiront pas. Ils ont donc tort de dire que ce qui finira a commencé. Quant à nous, voici notre pensée : nous savons qu'on ne donne qu'une seule définition du cheval, du bœuf, de l'homme, de tous les êtres qui appartiennent à un même genre; et si un être répond à une définition déterminée, on lui en applique les termes en propre, tandis que s'il n'y répond pas, on ne lui en applique pas les termes, ou bien on le fait improprement. Il en est de même pour Dieu : il a une seule essence, une seule nature, un seul nom, bien qu'on le désigne à la fois par des termes divers, selon la diversité des points de vue; il est ce qu'on dit de lui au sens propre, et inversement on dit de lui au sens propre ce qu'il est par nature, car la vérité consiste pour nous non point dans des mots, mais dans des réalités. Eux, au contraire, craignant pour ainsi dire de ne pas remuer ciel et terre contre la vérité, reconnaissent que le Fils est Dieu lorsqu'ils s'y voient forcés par le témoignage de l'Écriture, mais pour eux, il est Dieu dans un sens équivoque, il n'en a que le nom.

14. Quand nous objectons : Eh quoi ! Le Fils n'est donc pas Dieu au sens propre, pas plus que l'animal représenté sur un tableau n'est un animal ? Comment est-il Dieu, s'il ne l'est pas au sens propre ? – Ils répondent : Qui empêche que le terme *Dieu* ne soit équivoque et ne puisse s'employer au sens propre pour le Père et pour le Fils ? Et ils vont nous citer l'exemple du mot

chien, terme équivoque, qui convient au sens propre au chien qui vit sur terre et au chien de mer. En effet, dans les équivoques, on trouve toujours quelque ressemblance, même si l'on a deux choses de nature différente qui reçoivent le même nom et qui le méritent également. J'admets bien, dans ce cas, que si tu ranges deux natures différentes sous la même appellation, tu ne considères pas que l'une est meilleure que l'autre, ni que l'une est antérieure à l'autre, ni que l'une est plus et l'autre moins ce qu'on les dit être : rien en elles ne leur impose cette nécessité; ainsi, le premier chien n'est pas plus chien que second, c'est-à-dire que le chien de mer n'est pas plus vraiment chien que celui qui vit sur terre, et inversement : pourquoi, ou d'après quel principe en serait-il autrement ? Pour les choses qui sont de rang égal, tout en étant différentes, se sert de la même appellation. Mais quand s'agit de Dieu, tu admets qu'il a droit à notre vénération, qu'il est au-dessus de toute essence et de toute nature, – ce qui n'appartient qu'à lui, car c'est, pour ainsi dire, sa nature, – puis tu reconnais ces avantages au Père et tu les refuses au Fils, tu le mets au-dessous et tu lui attribues le second rang dans les honneurs et les adorations. En paroles, tu lui accordes l'égalité; en fait, tu le dépouilles de sa divinité, et tu passes perfidement de l'équivoque impliquant l'égalité à celle qui associe des choses inégales. De la sorte, un homme peint sur un tableau et un homme vivant représentent mieux pour toi la Divinité que les chiens qui figurent dans ton exemple. Admets que ceux qui participent au même nom ont aussi égale dignité de nature, alors que tu les supposes de nature différente; et renvoie ainsi ces chiens que tu avais trouvés pour prouver l'inégalité. Bel avantage, en effet, pour ceux que tu sépares, d'avoir même nom, s'ils n'ont pas même dignité ! Ce n'était pas pour montrer leur égalité, mais bien leur inégalité, que tu t'étais réfugié vers l'équivocité et les chiens.

Pourrait-on mieux convaincre quelqu'un qu'il est en désaccord avec lui-même et en lutte contre la Divinité ?

15. Quand nous disons que le Père est plus grand que le Fils en tant que cause, s'ils ajoutent la conclusion : *La cause est par la nature*, et s'ils rapprochent ensuite les deux en disant : *Le Père est plus grand par la nature*, je ne sais qui est dupe de ce raisonnement : eux-mêmes ou bien ceux auxquels ils s'adressent ? Car tout ce que l'on dit d'un être, ne peut être dit de son principe, absolument; mais on voit à quoi se rapporte ce qui est dit, et ce qu'on veut dire de chacun. Sinon, rien ne m'empêche d'émettre, moi aussi, cette proposition : Le Père est plus grand quant à sa nature, après quoi je ferai mienne cette autre affirmation : Au point de vue de la nature, nul est plus grand, pas même le Père, et je conclus : celui qui est plus grand n'est pas plus grand, en d'autres termes : Le Père n'est pas le Père. Ou bien, si tu le veux, nous dirons : Dieu est une essence, mais cette essence n'est pas Dieu; tire toi-même la conclusion : Dieu n'est pas Dieu. Le vice de ce raisonnement, à mon sens, est de confondre ce qui est dit relativement et, qui est dit absolument, comme font souvent qui ont la pratique de cet art. En effet, puisque nous admettons que le Père est plus grand que le Fils en tant qu'il est sa cause, ils en concluent qu'il est plus grand au point de vue de la nature; c'est comme si nous leur disions : Tel homme est mort, et eux de conclure : Tout homme est mort.

16. Comment passer sous silence cet autre propos aussi admirable que les précédents : *Le Père*, disent-ils, *désigne ou bien une essence, ou bien une action*, et ils croient nous tenir des deux côtés. En effet, si nous répondons que c'est le nom d'une essence, nous reconnaissons que le Fils est d'une essence différente, puisqu'il n'y a qu'une essence de Dieu et que, d'après eux, le Père en a pris possession le premier; si le nom de Père désigne une action, nous admettons clairement que le Fils est créé et non engendré, car lorsqu'il y a un être qui agit, il y en a aussi nécessairement un autre qui subit. Et ils s'étonnent, ajoutent-ils, que celui qui crée soit la même chose que celui qui est créé. – Votre distinction m'impressionnerait fort si je devais nécessairement accepter une des deux hypothèses, au lieu de les repousser, au profit d'une troisième, qui dit avec plus d'exactitude : Le nom de Père ne désigne ni une essence, ni une action; non, grands sages, c'est le nom d'une relation, le nom de la manière dont le Père est à l'égard du Fils, ou le Fils à l'égard du Père. De même que chez nous ces noms révèlent les liens du sang et la parenté, de même en Dieu ils signifient l'identité de nature entre celui qui est engendré et celui qui engendre. A supposer même, pour vous faire plaisir, que le nom de Père désigne une essence, il impliquera le Fils au lieu de l'exclure, d'après les idées de tout le monde et la force même des mots. Supposons même si vous le voulez, que c'est un nom d'action, vous ne triompherez pas davantage, car cette action aurait produit le (Fils) consubstantiel (au Père); d'ailleurs, votre opinion sur cette action est absurde.

Vois-tu comment nous échappons à vos ruses, malgré la guerre déloyale que vous voulez nous faire ? Et maintenant que nous avons éprouvé la force invincible de tes raisonnements et de tes subterfuges, voyons l'appui que tu trouves dans les paroles divines; peut-être comptes-tu sur elles pour nous convaincre.

17. C'est en effet dans ces grandes et sublimes paroles que nous avons trouvé la divinité du Fils, et nous la proclamons. Quelles sont-elles ? Les voici : *Dieu, le Verbe, celui qui est au commencement, celui qui est avec le principe, le principe*. Il est écrit : *Au commencement était le Verbe, et le Verbe était avec Dieu, et le Verbe était Dieu* (Jn 1,1). Ailleurs : *Avec toi est le principe* (Ps 109,3). Ou encore : *Il l'appelle principe depuis les générations* (Is 41,4). Comme il est le Fils seul-engendré, nous lisons : *Le Fils seul-engendré qui est dans le sein du Père, c'est lui qui a fait connaître* (Jn 1,18). Il est la voie, la vérité, la vie, la lumière : *Je suis la voie, la vérité et la vie* (Ibid. 14,6). *Je suis la lumière du monde* (Ibid., 8,12). Il est la Sagesse, la Puissance : *Le Christ (Oint), puissance de Dieu, le Christ, sagesse de Dieu* (I Cor 1,24). Il est le rayonnement, l'empreinte, l'image, le sceau : *Il est le rayonnement de la gloire de Dieu, l'empreinte de sa substance* (Heb 1,3), l'image de sa bonté (cf. Sag 7,26), c'est lui que le Père a marqué de son sceau (Jn 6,27). Il est le Seigneur, le Roi, Celui qui est, le Tout-Puissant : *Le Seigneur fit pleuvoir le feu d'auprès du Seigneur* (Gen 19,24); *Le sceptre de ta royauté est un sceptre de droiture* (Ps 44,7); *Celui qui est, qui était et qui vient, c'est le Tout-Puissant* (Apo 1,8). Toutes ces paroles visent nettement le Fils, ainsi que toutes les autres de même valeur; et en elles on ne voit rien qui soit acquisition tardive, rien qui soit venu s'ajouter ultérieurement au Fils ou à l'Esprit, pas plus qu'au Père. Leur perfection, en effet, ne vient pas d'additions successives. Le Père n'a jamais été sans le Verbe; il n'y a pas eu un temps où il n'était pas Père, où il n'était pas Vérité, Sagesse, Puissance, Vie, Splendeur, ou Bonté.

18. A l'encontre, énumère-moi les paroles qui plaisent à ton ingratitude, comme : *mon Père et votre Père* (Jn 20,17). *Le Père est plus grand que moi* (Jn 14,28), *il m'a fondé* (Pro 8,22), *il m'a créé* (Act 2,36), *il m'a sanctifié* (Jn 10,36). Et encore, si tu le veux, les termes *esclave* (Is 42,1), *Obéissant* (Phil 2,8), les expressions : *(le Père) lui a donné* (Jn 18,9), *il a appris* (Ibid., 15,15), *il a reçu des ordres* (Ibid., 10,18), *il a été envoyé* (Ibid., 9,4), *il ne peut rien faire de lui-même* (Ibid., 5,19) *ni parler* (Ibid., 12,49), *ni juger* (Ibid., 8,15), *ni donner* (Mc 10,40), *ni vouloir* (Mt 26,39). Parle ensuite de son ignorance (Ibid., 24,36), de sa soumission (Luc 2,51), de sa prière (Ibid., 6,12), de ses questions (Ibid., 2,46), de ses progrès (Ibid., 2,52). de son perfectionnement (Ibid.,). Ajoute, si bon te semble, des détails plus humbles : dormir (Mt 8,24), avoir faim (Ibid., 4,2), être fatigué (Jn 4,6), pleurer (Ibid., 11,35), craindre la mort (Mc 14,33), être abattu par le découragement (Ibid.,). Tu lui reprocheras peut-être aussi sa croix et sa mort ! Quant à sa résurrection et à son ascension, tu les laisseras de côté, puisqu'en elles se trouve quelque élément qui favorise notre cause. Tu pourrais glaner encore quantité de textes, pour composer ce Christ qui, pour toi, n'est Dieu que d'une manière équivoque et frauduleuse; mais pour nous, il l'est vraiment et il est l'égal du Père.

Il n'est pas difficile, quand on examine en détail chacun de ces passages, de te l'expliquer dans un sens conforme à la piété, et d'éclaircir les difficultés des textes, si toutefois tu en es vraiment choqué et si tu ne chicanes pas de parti pris. En résumé, les termes plus élevés attribués à la divinité, à la nature qui est au-dessus des passions et du corps; les termes plus humbles, rapporte-les au composé, à celui qui, pour toi, s'est anéanti, incarné, ou mieux, qui est devenu homme, et qui ensuite s'est élevé pour que toi tu te dégages de tes idées charnelles et terre-à-terre, pour que tu saches t'élever et monter avec la divinité, pour que tu ne restes pas au niveau des choses visibles, mais que tu atteignes les réalités spirituelles et que tu comprennes ce qui convient à la nature divine, et ce qui se rapporte à l'économie.

19. Car celui que tu méprises maintenant était, il fut un temps, au-dessus de toi; celui qui est maintenant homme était sans composition. Ce qu'il était, il l'est demeuré; mais ce qu'il n'était pas, il se l'est adjoint. Au commencement il était, sans cause; quelle pourrait être la cause de Dieu ? – plus tard il s'est soumis à une cause. C'était pour te sauver, toi qui l'insultes, toi qui méprises la divinité parce qu'il a pris ta nature grossière. Il s'est uni à la chair par l'intermédiaire d'une âme, et l'homme d'ici-bas est devenu Dieu, puisqu'il est uni à Dieu et ne fait qu'un avec Lui; mais c'est ce qui était meilleur qui l'a emporté, afin que je devienne Dieu autant qu'il est devenu homme. Il est né, sans doute, mais il a été engendré; il est né d'une femme, mais c'était une vierge : voilà des traits, les uns humains, les autres divins. Ici-bas il est sans père, mais là-bas

il est sans mère : ces deux choses relèvent de la divinité. Il fut porté dans le sein de sa mère, mais il fut reconnu par un Prophète qui n'était pas encore né, lui non plus, et qui tressaillait de joie en présence du Verbe, son Créateur. Il fut enveloppé de langes, mais en se levant du tombeau il se débarrassa du linceul. Il fut couché dans une crèche, mais il fut glorifié par les anges, annoncé par une étoile, adoré par les Mages. Pourquoi t'heurter à ce qui apparaît, au lieu de pénétrer ce qui est spirituel ? Il a fui en Egypte, mais il a fait fuir les superstitions des Egyptiens. Il n'avait *ni forme, ni beauté* (Is 43,2) devant les Juifs, mais pour David il était *le plus beau des enfants des hommes*» (Ps 44,3), mais sur la montagne il resplendit, il devient plus éblouissant que le soleil, – initiation à sa gloire future.

20. Comme homme, il a été baptisé, mais comme Dieu il a effacé nos péchés; il n'avait pas besoin d'être purifié, mais il voulait sanctifier les eaux. Comme homme, il a été tenté, mais comme Dieu il a triomphé et il nous exhorte à la confiance, car il a *vaincu le monde* (Jn 16,33). Il a eu faim; mais il a nourri des milliers de personnes, mais il est *le pain vivant, le pain céleste* (Jn 6,41). Il a eu soif; mais il s'est écrié : *Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi et qu'il boive !* mais il a promis que les croyants deviendraient des sources d'eau vive. Il a connu la fatigue; mais il est le repos de *ceux qui sont las et trop chargés* (Mt 11,28). Il a été accablé de sommeil; mais il marche sur la mer, mais il arrête les vents, mais il soulève Pierre qui se noyait. Il paie l'impôt; mais il prend l'argent dans un poisson, mais il est le roi de ceux qui réclament sa contribution. Il s'entend appeler Samaritain et possédé du démon; mais il sauve l'homme qui descendait de Jérusalem et qui était tombé aux mains des voleurs, et d'autre part il est reconnu par le démon; il les met en fuite, il précipite dans la mer des légions d'esprits et il voit le chef des démolis *tomber comme un éclair* (Lc 10,18). On lui jette des pierres; mais on ne peut l'atteindre. Il prie; mais il exauce les prières. Il pleure; mais il fait cesser les pleurs. Il demande où on a mis Lazare, car il est homme; mais il ressuscite Lazare, car il est Dieu. Il est vendu, et à vil prix : trente pièces d'argent; mais il rachète le monde, et à grand prix : par son propre sang. Comme une brebis on le mène égorger, mais il conduit au pâturage Israël, et maintenant toute la terre. Comme un agneau, il se tait; mais il est le Verbe annoncé par la voix de celui qui crie dans le désert. Il a été languissant et blessé; mais il guérit toute maladie et toute langueur. Il a été élevé sur le bois, il y a été cloué; mais il nous rétablit grâce à l'arbre de vie, mais il sauve le larron crucifié avec lui, mais il répand des ténèbres sur toute la nature. Il est abreuvé de vinaigre, nourri de fiel; mais qui est-il ? Celui qui a changé l'eau en vin, celui qui fait disparaître nos amertumes, celui qui est notre douceur et l'objet de tous nos désirs. Il donne sa vie; mais *il a pouvoir de la reprendre* (Jn 10,18), mais le voile du Temple se déchire, – c'est la révélation des mystères d'en-haut, – mais les rochers se fendent, mais les morts ressuscitent. Il meurt; mais il fait vivre et il détruit la mort par sa propre mort. Il est enseveli; mais il ressuscite. Il descend aux enfers; mais il en ramène les âmes, mais il monte aux cieux, mais il viendra juger les vivants et les morts et éprouver la valeur de tes arguments.

Bref, si certains textes te donnent une occasion d'erreur, que les autres fassent cesser ton erreur !

21. Voilà ce que nous répondons aux faiseurs d'énigmes; ce n'est pas de notre plein gré, car les fidèles n'aiment pas les paroles inutiles et les disputes de mots, et il suffit bien d'avoir un seul adversaire à combattre; mais il fallait le faire, à cause de ceux qui nous attaquent, – car les remèdes doivent être en rapport avec les maladies, – il fallait leur faire savoir qu'ils ne sont pas d'une subtilité à toute épreuve et qu'ils ne sont pas invincibles dans leurs vains efforts pour ruiner l'Évangile. En effet, lorsque nous déclarons notre raison toute-puissante, en abandonnant la foi et en ruinant l'autorité de l'Esprit par nos recherches, la raison ne tarde pas à succomber devant la grandeur du sujet; elle succombera certainement, car elle procède de notre intelligence, faible instrument. Qu'arrive-t-il ? La faiblesse de la raison semble être celle du mystère même, et les artifices de notre langage amènent *l'anéantissement de la croix*, comme dit Paul (I Cor 1,17). En effet, la foi parachève la raison.

Ah ! si celui qui propose des subtilités, qui les domine et les résout, et qui nous a donné idée de démêler l'enchevêtrement de leurs dogmes de violence, – s'il pouvait donc les changer, faire d'eux des croyants, et non de beaux parleurs, des chrétiens, au lieu du nom qu'ils ont actuellement ! Nous vous exhortons, nous vous demandons au nom du Christ : Réconciliez-vous avec Dieu, et n'éteignez pas l'Esprit; ou plutôt : que le Christ se réconcilie avec vous, que l'Esprit, bien que tardivement, vous illumine !

Discours théologiques

Et vous persistez dans votre humeur querelleuse, puissions-nous du moins sauver pour nous mêmes la Trinité et être sauvés par la Trinité, restant purs et exempts de chute, en attendant la révélation plus complète de ce que nous désirons, dans le Christ lui-même, notre Seigneur, à qui est gloire pour les siècles. Amen.

Quatrième Discours théologique ⁴

DU FILS

1. Nous avons suffisamment battu en brèche, avec le secours de l'Esprit, les raisonnements tortueux et embrouillés de nos adversaires; nous avons détruit en bloc les objections et les difficultés qu'ils tirent des divines Ecritures, profanant les textes et abusant de leur sens, pour attirer à eux la foule et troubler le chemin de la vérité; nous avons éclairé les auditeurs les mieux disposés, j'en ai la conviction : ils savent que les expressions plus hautes et plus dignes de Dieu s'appliquent à la divinité, tandis que celles qui sont plus humbles et plus humaines conviennent au nouvel Adam, au Dieu devenu passible pour vaincre le péché. Mais nous n'avons pas traité chaque point en détail, car le temps nous manquait; et voici que tu cherches à savoir en quelques mots les différentes réponses, pour échapper à la séduction de leurs propos captieux. Nous allons donc passer en revue ces objections, en les numérotant pour aider la mémoire.

2. Un passage auquel ils ont tout naturellement recours, c'est : *Le Seigneur m'a créé au commencement de ses voies, en vue de ses œuvres* (Pro 8,22). Quelle réponse ferons-nous ? Accuserons-nous Salomon et rejetterons-nous sa parole, parce qu'à la fin de sa vie il est tombé dans le mal ? Dirons-nous que ce texte ne s'applique pas à la Sagesse par excellence, à ce qu'on peut appeler la Science et la Raison habile, modèle de tout ce qui a été fait ? Sans doute, l'Ecriture personnifie souvent nombre d'êtres inanimés; elle dit, par exemple : *La mer a dit*, telles ou telles paroles; *L'abîme a dit : Elle* (la Sagesse) *n'est pas en moi* (Job 28,14). *Les cieux racontent la gloire de Dieu* (Ps 18,1); ailleurs, on donne des ordres à une épée, (cf. Za 13,7) on demande aux montagnes et aux collines pourquoi elles bondissent.(cf. Ps 113,6) Mais nous ne disons rien de tout cela, bien que certains avant nous aient vu là une réponse solide. Admettons au contraire que c'est du Sauveur lui-même, de la véritable Sagesse, qu'il est question. Réfléchissons un peu : quelle est la seule réalité qui n'ait pas de cause ? La Divinité; nul ne peut en effet indiquer la cause de Dieu, ou alors ce serait quelque chose d'antérieur à Dieu. Et quelle est la cause de l'humanité prise par Dieu pour nous ? C'est évidemment notre salut, il ne peut y avoir d'autre raison. Dès lors, puisque nous trouvons clairement : *il m'a créé, il m'engendre*, ce langage est simple; ce qui comporte une cause, attribuons-le à l'humanité, ce qui est simple et sans cause, rapportons-le à la divinité. L'expression : *il m'a créé* implique bien, n'est-ce pas, une cause ? Le texte dit en effet : *Il m'a créé au commencement de ses voies, pour ses œuvres*; or, *Les œuvres de ses mains sont la vérité et la justice* (Ps 110,7), en vue de quoi il a reçu l'onction de la divinité, car c'est la divinité qui donne l'onction à l'humanité. Au contraire, dans les mots : *il m'engendre*, la génération n'implique point de cause; sinon, montre-nous ce qui conditionne. Comment donc ne pas admettre que la Sagesse soit dite créée quant à sa génération d'ici-bas, et engendrée quant à sa première génération, plus incompréhensible encore ?

3. Il s'ensuit que le Christ reçoit le nom de *serviteur* ! (Is 49,6), *qu'il est pour leur bien le serviteur de tous les hommes* (Ibid. 53,2), et que c'est un grand honneur pour lui d'être appelé Fils de Dieu (cf. Lc 1,35). De fait, il s'est soumis à la chair, à la naissance, aux changements qui sont les nôtres; pour nous délivrer, il a accepté tout ce qui lui a permis de sauver ceux que dominait le péché. Est-il rien de plus grand pour la bassesse de l'homme que d'être uni à Dieu, de devenir Dieu par cette union, d'être *visité d'en-haut par le soleil levant* (Ibid., 1,78), si bien que *l'être saint qui prend naissance s'appelle le Fils du TrèsHaut* (Ibid., 1,32 et 35), et qu'il reçoit *un nom qui est au-dessus de tout nom* (Phil 2,9) ? Ce nom, quel est-il, sinon celui de Dieu ? Ajoutons : *Que tout genou fléchisse* devant celui qui s'est anéanti pour nous (Ibid., 2,10) et qui a uni l'image divine à une forme d'esclave; *que toute la maison d'Israël sache que Dieu l'a fait Seigneur et Christ* (Ac 2,36). Ces mystères se sont en effet accomplis par l'action du Fils et par la bonté du Père.

4. Quelle est maintenant la seconde de leurs grandes et invincibles objections ? Il faut que le Christ *règne jusqu'à un moment donné* (I Cor 15,25), qu'il soit *reçu par le ciel jusqu'au rétablissement de toutes choses* (Ac 3,21) et qu'il s'assoie à la droite *jusqu'à ce qu'il ait triomphé de ses ennemis* (Ps 109,1). Qu'arrivera-t-il ensuite ? Son règne cessera-t-il ? Quittera-t-il le ciel ?

⁴ Migne, PG t. 36,104-133

Mais qui donc mettra fin à son règne, et pour quelle raison ? Que d'audace dans tes interprétations et quelle opposition à la royauté du Christ ! Tu sais pourtant que *son règne n'a pas de fin* (Lc 1,33). Ton erreur vient de ce que tu ne vois pas que l'expression *jusqu'à* ne s'oppose pas nécessairement à l'avenir, mais qu'elle indique seulement ce qui aura lieu jusqu'à tel moment; ce qui suivra, elle ne l'exclut pas. Autrement, – pour ne citer qu'un détail, – comment comprendre : *Je serai avec vous jusqu'à la consommation des siècles* ? (Mt 28,20) Est-ce à dire qu'ensuite il ne sera plus avec les siens ? Pour quelle raison ? Mais, de plus, tu ne fais pas la distinction entre les divers sens des mots. On dit en effet que le Christ est roi, d'abord en ce premier sens qu'il est tout-puissant et qu'il règne sur ceux qui le veulent et sur ceux qui ne le veulent pas; mais il est aussi roi en cet autre sens qu'il nous soumet et qu'il nous place sous son autorité, nous qui acceptons volontairement sa royauté. Entendu au premier sens, son règne n'aura pas de fin; au second sens, quelle en sera la fin ? Ce sera quand il nous accueillera sous sa main, comme ses élus : inutile en effet de soumettre ceux qui sont définitivement soumis. Après cela, il se lève pour juger la terre et séparer les élus des réprouvés; après cela. *Dieu se tient au milieu des dieux* (Ps 81,1), c'est-à-dire au milieu des élus, décidant et définissant quelle gloire et quelle demeure mérite chacun d'eux.

5. Parle maintenant de la soumission dans laquelle tu tiens le Fils à l'égard du Père. Que veux-tu dire en prétendant que pour le moment il ne lui est pas soumis ? Est-il nécessaire qu'il soit soumis à Dieu, lui qui est Dieu ? Tu raisones comme s'il s'agissait d'un voleur ou d'un ennemi de Dieu ! Mais examine ceci : de même que le Christ a été déclaré *maudit* (Gal 3,13) à cause de moi, lui qui met fin à ma malédiction; de même qu'il a été appelé *péché* (II Cor 5,21), lui qui enlève le péché du monde; de même qu'il devient le Nouvel Adam à la place du premier; – de même aussi, me voyant insoumis, il prend ce défaut sur lui, en tant qu'il est la tête du corps que nous formons. Aussi, tant que je suis insoumis et rebelle, tant que je nie Dieu et me livre aux passions, le Christ est dit, lui aussi, insoumis, en tant qu'il me représente. Mais quand toutes les créatures lui seront soumises, en reconnaissant Dieu et en se transformant, alors il achèvera, lui aussi, cette soumission en me présentant à Dieu comme élu. Car la soumission du Christ, c'est, à mon sens, l'accomplissement de la volonté du Père. Et si le Fils soumet les créatures au Père, le Père, à son tour, les soumet au Fils; le premier le fait par son action, le second par la complaisance qu'il a pour son Fils, comme nous l'avons déjà dit. Et ainsi celui qui a soumis toutes les choses les présente à Dieu, en faisant valoir ses droits sur nous.

C'est, je crois, de la même manière qu'il faut comprendre : *Mon Dieu, mon Dieu, regarde-moi, pourquoi m'as-tu abandonné* ? (Ps 21,2) Il n'est abandonné ni par son Père, ni, comme le croient certains, par sa divinité, comme si elle craignait la douleur et se retirait de son corps souffrant. Car nul ne l'a forcé à naître d'abord ici-bas, puis à monter sur la croix; mais il est, comme je l'ai dit, notre représentant et nous étions jadis abandonnés et méprisés. Maintenant nous sommes rétablis et sauvés par les souffrances de celui qui ne peut souffrir. Il a pris aussi sur lui notre folie et nos péchés, comme le dit la suite du psaume, car c'est manifestement au Christ que se rapporte ce Psaume 21.

6. On fera les mêmes considérations sur le texte : *Il a appris l'obéissance par ce qu'il a souffert* (Heb 5,8). On interprétera de même ses cris, ses larmes, ses supplications qui sont exaucées, sa pitié. C'est en notre nom qu'il joue ce rôle et qu'il accomplit tous ces actes d'une façon admirable. Car, en tant que Verbe, il n'était ni obéissant, ni désobéissant. Pareilles dénominations ne conviennent qu'à ceux qui dépendent d'un autre et qui sont au second rang; s'ils obéissent, c'est qu'ils sont bons, s'ils désobéissent, ils méritent un châtement. Mais, *prenant la forme d'un esclave* (Phil 2,7), il descend au niveau de ses frères de servitude, de ses esclaves, il prend une forme qui lui est étrangère et me porte en lui-même, moi tout entier, avec mes faiblesses. Ainsi fait-il disparaître en lui ce que j'ai de mauvais, comme le feu fait fondre la cire, ou comme le soleil dissipe la brume; et moi, je participe à ce qui est à lui, en vertu de cette union. C'est pourquoi il honore l'obéissance par ses actes et il en fait l'expérience : par ses souffrances : la disposition intérieure ne lui suffit pas, pas plus qu'à nous si nous n'en venions aux actes, car les actes manifestent les dispositions intérieures. On peut aussi penser qu'il veut se rendre compte de ce qui est pour nous l'obéissance et qu'il veut tout mesurer par ses souffrances, cette invention de son amour. Il peut ainsi connaître par lui-même ce que nous éprouvons, combien il nous est demandé, et quelle indulgence nous méritons, en calculant notre faiblesse d'après ses tourments. En effet, si la lumière qui, sous l'enveloppe d'un corps, brillait dans les ténèbres de cette vie, s'est

vue attaquée par ces autres ténèbres qu'est l'Esprit mauvais, le tentateur, – que dire de nous, qui sommes ténèbres, et qui sommes plus faibles ? Est-il étonnant qu'il surmonte parfaitement la tentation, et que nous y succombions plus ou moins ? Il est certes plus extraordinaire de le voir, lui, subir la tentation que de nous y voir succomber; c'est l'opinion de tous les gens sensés. J'ajouterai encore le texte suivant, qui me vient à l'esprit : *C'est parce qu'il a souffert, parce qu'il a subi lui-même la tentation qu'il peut secourir ceux qui sont tentés* (Heb 2,18). Ce passage se rapporte évidemment à la même idée. *Et Dieu sera tout en tous* (I Cor 15,28), au jour du rétablissement universel : ce n'est pas seulement du Père qu'il s'agit, le Fils étant absorbé par lui, comme une torche qu'on aurait retirée quelque temps d'un immense brasier et qu'on y jetterait ensuite; non, que les Sabelliens n'abusent pas de ce texte, il s'agit de Dieu tout entier, et nous ne serons plus, comme maintenant, divisés par des mouvements et des passions, incapables de porter Dieu en nous, ou du moins ne pouvant le porter que bien peu; nous serons, au contraire, tout entiers semblables à Dieu, nous pourrions contenir Dieu tout entier et Dieu seul; telle est la perfection que nous nous hâtons d'atteindre. Et c'est Paul lui-même qui nous en donne la preuve la plus forte, car ce que le texte en question dit de Dieu d'une manière indéterminée, un autre passage le limite clairement au Christ. En quels termes ? *Il n'y a plus ni Grec, ni Juif, ni circoncis, ni incirconcis, ni Barbare, ni Scythe, ni esclave, ni homme libre, mais le Christ est tout en tous* (Gal 3,28).

7. La troisième objection c'est le terme *plus grand* (Jn 14,28), et la quatrième c'est le texte : *Mon Dieu et votre Dieu* (Ibid., 20,17). S'il était dit que le Père est plus grand, sans que le Fils soit son égal, l'objection aurait peut-être quelque valeur; mais si nous trouvons nettement les deux affirmations. que diront-ils, ces braves ? Quelle force leur reste-t-il ? Comment verra-t-on se concilier les inconciliables ? Qu'une chose soit, à l'égard d'elle-même, à la fois plus grande et égale, c'est impossible. N'est-il pas clair que le terme *plus grand* se rapporte au Père en tant que cause, et le terme *égal* à la nature ? Voilà ce que nous reconnaissons en toute loyauté. Et l'on remarquera peut-être, en abondant dans notre sens, qu'il n'est pas moins grand de venir d'une telle cause que de n'avoir pas de cause; car c'est participer à la gloire de l'être sans principe que de venir de lui, et à cela s'ajoute la génération, dignité éminente si l'on sait comprendre, et qui mérite autant de vénération. Quant à dire que le Père est plus grand que le Fils considéré comme homme, c'est vrai, mais ce n'est pas une réponse très forte, car est-il étonnant que Dieu soit plus grand que l'homme ? Voilà donc ce qu'il faut dire à ceux qui se prévalent du terme *Plus grand*.

8. D'autre part, on peut dire que le Père est le Dieu non pas du Verbe, mais de celui qu'on voit : comment serait-il le Dieu de celui qui est Dieu dans toute la force du terme ? De même, il est le Père, non de celui qu'on voit, mais du Verbe, car le Christ avait double nature. De la sorte, l'un des termes convient au Verbe au sens propre, et l'autre improprement. Pour nous, c'est l'inverse : Dieu est notre Dieu au sens propre, et il n'est qu'improprement notre Père. Ce qui cause l'erreur des hérétiques, c'est qu'ils confondent les noms, car les noms sont associés à cause de l'union des natures. La preuve en est que si l'on sépare mentalement les natures, on distingue du même coup entre les noms. Ecoute Paul qui nous dit : *Le Dieu de notre Seigneur Jésus Christ, le Père de la gloire* (Eph 1,17). Le Christ a un Dieu et la gloire un Père, car si l'un et l'autre ne font qu'un, ce n'est pas par leur nature, c'est par leur union. Quoi de plus facile à comprendre ?

9. Mentionnons en cinquième lieu qu'il reçoit la vie, le pouvoir de juger, l'héritage des nations, la puissance sur toute chair, la gloire, la direction des disciples, et ainsi de suite, toutes choses qui sont le fait de l'humanité. Que si tu les attribuais au Dieu, tu ne tomberais point dans l'absurdité, car tu les attribuerais non comme des choses acquises, mais comme des perfections existant avec lui dès le commencement, en raison de sa nature et non d'une faveur qu'on lui aurait accordée.

10. Sixième objection : *Le Fils ne peut rien faire par lui-même, s'il ne le voit faire au Père* (Jn 5,19). Voici ce qu'il en est : *pouvoir* et *ne pas pouvoir* ne s'emploient pas que dans un seul sens, ils en ont plusieurs. On dit dans un premier sens que l'on ne peut pas quand on manque de force, étant donné le moment et les circonstances : ainsi, un petit enfant ne peut se livrer à la lutte, un petit chien ne peut pas voir, ni se battre avec un autre chien; mais le temps viendra sans doute où le petit enfant luttera, où le petit chien verra et se battra avec tel chien, sans pouvoir affronter tel autre. Un autre sens, très fréquent, c'est celui-ci, par exemple : *Une ville placée sur le haut d'une*

montagne ne peut être cachée (Mt 5,14); il n'est cependant pas impossible qu'une ville soit cachée, si une montagne plus haute la domine. On dit aussi qu'on ne peut pas, s'il s'agit d'une action déraisonnable; par exemple : *Les garçons de noce ne peuvent jeûner tant que l'époux est avec eux* (Mt 9,15); il peut s'agir soit de celui qu'on voit par les yeux du corps, – car on doit se réjouir au lieu de s'affliger tant qu'il est là, – soit du Verbe, car ont-ils besoin de faire jeûner leur corps, ceux que le Verbe purifie ? On dit encore qu'on ne peut pas quand on éprouve de la répugnance; par exemple : *A cet endroit, il ne put pas faire de miracles à cause de l'incrédulité des habitants* (Mt 13,58) : comme deux éléments étaient requis pour les guérisons, la foi du malade et la puissance du médecin, celle-ci ne pouvait s'exercer, si celle-ci faisait défaut. (Et je ne sais s'il ne faut pas ajouter ici le sens de *raisonnable*, en disant : il n'aurait pas été raisonnable de guérir des gens à qui leur incrédulité allait être funeste.) Dans le même sens : *Le monde ne peut vous haïr* (Jn 7,7), et : *Comment pouvez-vous dire des choses bonnes, vous qui êtes mauvais ?* (Mt 12,34) Comment sont-ce là des choses impossibles, sinon parce que la volonté y répugne ? On appelle encore impossibles des choses que la nature ne peut réaliser, mais que Dieu peut faire, s'il le veut : dans ce sens, il est impossible que le même homme naisse deux fois, et qu'un chameau passe par le trou d'une aiguille; mais pourquoi ces choses ne se réaliseraient-elles pas, si Dieu le voulait ?

11. En dehors de ces différents cas, il y a quelque chose d'absolument impossible et inacceptable, et c'est ce que nous cherchons maintenant. Si nous disons impossible que Dieu soit mauvais ou ne soit pas (car ce serait de sa part preuve d'impuissance plutôt que de puissance), ou encore que le néant existe et que deux et deux fassent à la fois quatre et dix, il est tout aussi impossible et inadmissible que le Fils fasse quelque chose sans que le Père le fasse. Car tout ce qui est au Père appartient au Fils, et inversement ce qui est au Fils appartient au Père. Rien n'est à l'un ou à l'autre en particulier, tout leur est commun, car l'essence même leur est commune ainsi que la gloire, mais le Fils la tient du Père. C'est ce que marque la parole : *Je vis par le Père* (Jn 6,57); non pas que la vie et l'essence du Fils dépendent du Père, mais le Fils vient du Père, en dehors du temps et de toute cause. Qu'est-ce à dire que le Fils regarde agir le Père et fait de même ? Fait-il comme ceux qui tracent des figures et des lettres, puisqu'ils ne peuvent les reproduire fidèlement sans regarder le modèle et se laisser guider par lui ? Mais comment la Sagesse a-t-elle besoin qu'on l'enseigne ? Ne fera-t-elle rien sans être enseignée ? Et comment le Père fait-il ou a-t-il fait quelque chose ? A-t-il créé un monde différent de celui où nous sommes, créera-t-il le monde à venir, et est-ce en les regardant que le Fils a créé l'un et créera l'autre ? Il y a donc, dans cette hypothèse, quatre mondes, les uns étant l'œuvre du Père, les autres celle du Fils. Quelle extravagance ! Le Fils purifie les lépreux, chasse les démons et les maladies, rend les morts à la vie, marche sur la mer, et accomplit ses autres œuvres: à quel propos ou en quel temps le Père a-t-il fait tout cela avant lui ? N'est-il pas évident que le Père sert de modèle à ces actions et que le Verbe les réalise, non point comme un esclave ou un ignorant, mais avec compétence et maîtrise: ou, plus exactement, d'après le Père ? C'est ainsi que j'entends le texte : *Ce que fait le Père, le Fils le fait aussi pareillement* : ils ne font pas des œuvres identiques, mais ils ont même puissance.

Même sens à la parole : *Le Père agit jusqu'à présent, et le Fils de même* (Jn 5,17); mais on peut l'entendre aussi du gouvernement et de la conservation des choses que Dieu a faites, comme le prouvent les textes : *Il fait ses messagers des vents* (Ps 103,4), et : *Il établit la terre sur sa base solide* (Ibid., 5); ce sont des choses qui ont été faites et qui ont eu lieu une fois; de même : *Il affermit le tonnerre* (Job 38,25), et : *Il crée le vent* (Amos 4,13); Ce sont des choses dont le premier principe a été établi, et dont l'action continue et dure encore.

12. Septième objection : *le Fils est descendu du ciel, non pour faire sa propre volonté, mais la volonté de celui qui l'a envoyé* (Jn 6,38). Si ces paroles n'avaient pas été prononcées par celui-là même qui est descendu, nous aurions dit qu'elles expriment le langage d'un homme, non pas de celui que nous considérons dans le Sauveur (car sa volonté n'est pas opposée à celle de Dieu, puisqu'elle est toute divine), mais l'un homme de notre sorte, attendu que la volonté humaine n'est pas toujours soumise à la volonté divine, souvent elle lui résiste et lutte contre elle. C'est aussi de même que nous avons compris le texte : *Père, s'il est possible, que ce calice passe loin de moi; cependant que ce ne soit pas ma volonté, mais la tienne* qui triomphe (Mt 26,39). Il est invraisemblable, en effet, que le Christ ignore si la chose était possible ou non, et qu'il oppose sa volonté à celle du Père; mais comme les paroles en question sont prononcées par celui qui a pris

notre nature, –c'est-à-dire celui qui est descendu du ciel, et non par la nature qu'il a prise, nous répondrons : ces paroles n'impliquent pas dans le Fils une volonté propre, différente de celle du Père, elles indiquent tout le contraire. L'ensemble signifie : je ne suis pas venu pour faire ma volonté, car la mienne n'est pas distincte de la tienne, elle nous est commune, à toi et à moi; comme nous n'avons qu'une divinité, nous n'avons qu'une volonté. On trouve, d'ailleurs, bien d'autres exemples de choses; qui sont exprimées de même sous forme générale, d'une façon non point affirmative, mais négative. Par exemple : *Ce n'est pas avec mesure que Dieu donne l'Esprit* (Jn 3,34); Dieu, en effet, ne donne pas l'Esprit au Fils et ne le lui donne pas avec mesure, Dieu ne mesure pas Dieu ! Autre exemple : *Ce n'est pas mon péché, ni mon iniquité* qui causent mon malheur (Ps 58,5); comprenez, non qu'il y a un péché, mais qu'il n'y en a pas. Autre exemple encore : *Ce n'est pas à cause des actes de justice que nous avons faits*, que nous supplions Dieu (Dan 9,18), car nous n'en avons pas fait. Le même sens apparaît dans le texte suivant : *Quelle est donc, dit Jésus, la volonté du Père ? Que quiconque croit au Fils soit sauvé* (Jn 6,40) et obtienne la résurrection dernière. Est-ce la volonté du Père, et nullement celle du Fils ? Est-ce à contre-cœur, que le Fils prêche l'évangile et fait que l'on croit en lui ? Qui pourrait le penser ? Car il est dit, avec la même valeur : *La parole que vous entendez, n'est pas celle du Fils, mais celle du Père* (Jn 14,24). Comment ce qui est commun à plusieurs pourrait-il être particulier, et à un seul ? J'ai beau chercher, je ne le vois pas, et personne non plus, je pense. Si tu comprends ainsi la volonté du Fils, tu auras des idées justes et de tout point conformes à la piété, c'est mon avis et c'est l'opinion de tout homme sensé.

13. Leur huitième objection c'est le passage : *Afin que l'on te connaisse, toi le seul vrai Dieu, et celui que tu as envoyé, Jésus Christ*, (Ibid., 17,3) et cet autre : *Nul n'est bon, sinon Dieu seul* (Luc 18,19). A cela, on peut, me semble-t-il, répondre bien facilement. Si tu admets que le Père est *seul vrai*, que feras-tu de celui qui est la Vérité même ? Et si tu appliques au Père les expressions : *Dieu qui est seul sage* (Jn 16,27), Dieu qui possède seul l'immortalité et qui habite la lumière inaccessible, *Dieu roi incorruptible des siècles, invisible et seul Dieu* (I Tim 1,17), tu condamnes le Fils à disparaître dans la mort ou dans les ténèbres, ou encore tu le condamnes à n'être ni sage, ni roi, ni invisible, ni vraiment Dieu, – ce qui est le principal. Et comment ne perdra-t-il pas, avec ses autres prérogatives, la bonté qui n'appartient qu'à Dieu seul, au premier chef ? Quant au texte : *Afin que l'on te connaisse, toi le seul vrai Dieu* (Jn 17,3) il a pour but, ce me semble, d'écarter ceux qui portent faussement le nom de *dieux*; autrement, on ne lirait pas ensuite : *et celui que tu as envoyé, Jésus Christ* (Ibid.), si les mots *seul vrai Dieu* excluaient le Christ et s'il n'était pas question de la divinité qui leur est commune. Enfin les mots : *Nul n'est bon, sinon Dieu seul* (Lc 18,19), sont la réponse du Christ à un Docteur de la Loi qui voulait le tenter et qui reconnaissait la bonté en lui en tant qu'homme. Il répond que Dieu seul est la Bonté suprême, ce qui n'empêche pas d'appeler l'homme bon; ainsi, par exemple : *L'homme bon tire le bien de son bon trésor* (Mt 12,35), et Dieu dit à Saül en parlant de David : *Je donnerai ton royaume à quelqu'un de meilleur que toi* (I S 15,28); on encore : *Seigneur, accorde tes bienfaits aux bons* (Ps 124,4), et toutes les paroles du même genre qui sont dites de ceux qui, parmi nous, méritent d'être loués, pour avoir reçu un afflux de la Beauté première, dérivée en eux.

Si nous t'avons convaincu, c'est bien; sinon, que répondras-tu à ceux qui disent par contre, et d'après tes principes, que le Fils seul a le titre de Dieu ? En vertu de quels textes ? Voici : *Celui-ci est ton Dieu, on n'en comptera point d'autre après lui*. Et un peu plus loin : *On l'a vu ensuite sur la terre et il a vécu avec les hommes* (Baruch 3,36 et 38). C'est du Fils qu'il s'agit, et non pas du Père, la seconde partie le montre clairement : c'est bien le Fils qui a vécu parmi nous avec son corps et qui s'est trouvé avec les hommes ici-bas. S'il fallait croire que ce texte : *On ne comptera pas d'autre dieu* est dirigé contre le Père et non contre les faux dieux, nous perdriens le Père, par zèle pour le Fils ! Quoi de plus malheureux ou de plus préjudiciable que cette victoire ?

14. Leur neuvième objection, c'est que le Christ *est toujours vivant afin de solliciter en notre faveur* (Heb 7,25). C'est bien; voilà quelque chose de vraiment mystique et favorable aux hommes. *Solliciter* implique, en effet, non pas, comme lorsqu'il s'agit du commun des hommes, qu'il cherche une protection, – ce qui comporterait une sorte de bassesse, – mais qu'il défend nos intérêts en vertu de son titre de médiateur; de même est-il dit que l'Esprit sollicite en notre faveur (cf. Rom 8,26). *Il n'y a qu'un seul Dieu et un seul médiateur entre Dieu et les hommes, Jésus Christ homme* (I Tim 2,5). Il intercède encore maintenant, en tant qu'homme, pour mon salut, car il

a toujours le corps qu'il a pris; il intercède jusqu'à ce qu'il me fasse Dieu par la vertu de son Incarnation. Toutefois ce n'est plus selon la chair qu'il se fait connaître, je veux dire : avec les infirmités corporelles qui sont les nôtres, hormis le péché.

C'est dans le même sens que *nous avons Jésus Christ pour avocat* (I Jn 2,1). Ne crois pas qu'il se prosterne pour nous devant le Père et qu'il s'abaisse comme un esclave; chasse cette pensée vraiment servile et indigne de l'Esprit. Le Père ne peut vouloir de pareils hommages, ni le Fils les accorder, et l'on n'a pas le droit de se faire de Dieu cette idée. Mais, par ce qu'il a souffert en tant qu'homme, il nous persuade la patience en tant que Verbe et conseiller. Voilà comment je comprends son rôle d'avocat.

15. Leur dixième objection, c'est l'ignorance du Fils, c'est le fait que nul, pas même le Fils, ne connaît le jour ou l'heure de la fin du monde : seul le Père les connaît. Mais comment ignore-t-il quelque chose, celui qui est la Sagesse, celui qui a créé les siècles, celui qui en peut marquer la consommation et le renouvellement, celui qui est la fin de ce qui existe, celui qui connaît les choses de Dieu aussi bien que l'esprit de l'homme connaît ce qu'il y a dans l'homme ? Peut-il y avoir connaissance plus parfaite que la sienne ? Et comment le Fils sait-il exactement ce qui est avant cette heure, et aussi ce qui est, pour ainsi dire, au moment même de la fin du monde, sans en connaître l'heure ? Cette supposition ressemble à une énigme : c'est comme si l'on prétendait percevoir exactement les objets qui se trouvent contre un mur et ignorer le mur lui-même, ou comme si l'on disait connaître la fin du jour, mais non le commencement de la nuit; dans ces cas, la connaissance d'un élément entraîne nécessairement celle de l'autre. N'est-il pas évident pour tout le monde que le Fils connaît cette heure en tant que Dieu, mais qu'il déclare l'ignorer en tant qu'homme si l'on sépare en lui ce qui est visible et ce qui est spirituel ? Comme le terme de *Fils* est employé ici d'une manière absolue, sans que l'on indique une relation, sans que l'on ajoute de qui il est le Fils, nous pouvons donner une interprétation conforme à la piété en attribuant cette ignorance à l'humanité, non à la divinité.

16. Si cette explication te suffit, nous nous en contenterons et nous ne chercherons rien de plus; dans le cas contraire, en voici une seconde : c'est que la connaissance de toutes choses, et particulièrement des choses les plus importantes, doit être rapportée par honneur au Père, comme à la cause. Aussi n'a-t-on pas tort, je le crois, si on lit le texte en question comme le fait un des savants de notre temps, c'est-à-dire en comprenant : le Fils ne connaît pas le jour ou l'heure de la fin du monde autrement que le Père. Et de là, que conclure ? Du moment que le Père a cette connaissance, le Fils l'a aussi, c'est bien évident; et c'est là une chose qui ne peut être connue ni saisie par personne, sinon par la Nature première.

Il nous reste à expliquer que le Christ reçoit des ordres, observe les commandements, et fait toujours ce qui plaît au Père; et aussi qu'il consomme son sacrifice, qu'il est élevé, qu'il a appris l'obéissance par ce qu'il a souffert, qu'il est Grand-Prêtre et qu'il fait une oblation, qu'il est livré à ses ennemis, qu'il adresse des supplications à celui qui peut le sauver de la mort, qu'il subit l'agonie, qu'il a une sueur de sang, qu'il prie, et ainsi de suite. Mais tout le monde voit bien que les expressions de ce genre se rapportent à la partie souffrante, et non à l'autre nature, inaccessible au changement et supérieure à la souffrance.

Les réponses qui viennent d'être données suffisent pour fournir un point de départ et un plan à ceux qui veulent pousser plus loin et faire un travail plus achevé. Toutefois, comme suite à cet exposé, il convient peut-être de ne pas négliger d'examiner les diverses appellations que l'on donne au Fils, car elles sont nombreuses et s'appliquent souvent quand on réfléchit sur lui. Expliquons la signification de chacune d'elles et montrons le sens mystique de ces noms.

17. Commençons par remarquer qu'on ne saurait exprimer par un nom ce qu'est la Divinité. Cela, le raisonnement nous le démontre, et les plus sages et les plus anciens Hébreux nous laissent aussi entendre. S'ils ont eu, pour honorer la Divinité, des caractères particuliers, s'ils n'ont pas supporté de voir les lettres du nom divin désigner autre chose que Dieu, ni même désigner Dieu, – pensant que la Divinité doit être à ce point sans rapport avec nous, – comment auraient-ils pu nommer par un mot instable la Nature immuable et unique ? Personne, en effet, n'a jamais respiré l'air tout entier; aucun esprit, non plus, n'a saisi complètement l'essence de Dieu, et aucun mot ne l'a exprimée parfaitement. D'après ce qui l'entoure nous nous faisons une esquisse de ce qu'il

est, et nous composons une image obscure et imprécise, qui vient d'ici ou de là. Ainsi, pour nous, le meilleur théologien ce n'est pas celui qui a découvert le tout, puisque notre lien ne peut recevoir le tout, mais c'est celui qui imagine mieux qu'un autre, qui élabore en lui-même d'une manière plus complète l'image de la Vérité, ou son ombre, ou autre chose que nous ne savons désigner.

18. Pour ce qui est à notre portée, les termes *Celui qui est* et *Dieu* sont, en quelque façon, des noms qui désignent plutôt l'essence. Et surtout le premier : d'abord parce que Dieu se nomma ainsi, en rendant ses oracles à Moïse sur la montagne, quand celui-ci lui demanda quel était son nom : il lui ordonna de dire au peuple : *Celui qui est m'a envoyé* (Ex 3,14); mais aussi nous trouvons que ce nom est le mieux approprié. C'est qu'en effet le mot *Theos* (*Dieu*), qui dérive, selon les doctes, de *Thein* (*courir*) ou de *aithein* (*brûler*), désigne un être qui est dans un perpétuel mouvement et qui consume nos inclinations perverses, – il est dit, pour cette raison, que Dieu est *un feu qui consume* (Dt 4,24); – mais c'est un mot d'un caractère relatif et non absolu. Il en va de même du terme de *Seigneur* qui est donné aussi comme désignant Dieu, par exemple : *Je suis le Seigneur ton Dieu, c'est là mon nom* (Is 42,8). ou encore : *Le Seigneur est son nom* (Ps 67,5). Or ce que nous cherchons à nommer, c'est une Nature, qui existe par elle-même, sans relation avec une autre : *l'être*, c'est ce que Dieu possède vraiment en propre et en totalité, sans qu'un autre avant ou après ne vienne le borner ou le mutiler, car ni il ne fut, ni il ne sera.

19. Quant aux autres appellations, elles font voir soit la puissance. soit l'autorité, et cette dernière est double : elle s'exerce sur les êtres incorporels ou sur les êtres corporels. – Il est le Tout-Puissant, il est le Roi : le Roi de gloire, le Roi des siècles, le Roi des puissances, le Roi du bien-aimé, le Roi des rois; il est le Seigneur; Seigneur Sabaoth, c'est-à-dire le Seigneur des armées, ou encore le Seigneur des puissances, le Seigneur des seigneurs. Voilà des noms qui marquent évidemment sa puissance. – Il est aussi Dieu; le Dieu du salut, le Dieu des vengeances, le Dieu de la paix, le Dieu de la justice, le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, de tout l'Israël spirituel et le Dieu du voyant. Voilà des noms qui marquent son autorité.

C'est que pour nous diriger interviennent trois éléments; la crainte du châtement, l'espérance du salut ainsi que de la gloire, et la pratique des vertus d'où vient le salut; ainsi, les noms de châtement produisent la crainte, les noms de salut donnent l'espérance, et les noms des vertus nous engagent à les pratiquer. De la sorte, celui qui atteint une de ces trois choses et qui porte, pour ainsi dire, Dieu en lui-même avance plus rapidement vers la perfection et vers cette parenté avec Dieu que donnent les vertus.

Tels sont donc les noms qui conviennent à la Divinité en général. Quant aux noms particuliers, celui qui est sans principe, c'est le Père; celui qui est engendré sans commencement, c'est le Fils; et celui qui a procédé, ou plutôt qui procède sans être engendré, c'est l'Esprit saint. Et maintenant, passons aux termes qui désignent le Fils, ce qui était le but de cet exposé.

20. Je crois que si on lui donne le nom de Fils, c'est parce qu'il est de la même essence que le Père, et, de plus, parce qu'il vient du Père, On l'appelle Fils seul-engendré non seulement parce qu'il est le seul Fils d'un seul Père, mais aussi parce qu'il est engendré d'une manière unique et non comme les êtres corporels. – On le dit le Verbe, parce qu'il est par rapport au Père comme la parole par rapport à l'esprit; et cela non seulement par le fait que sa génération n'est pas une cause de modification, mais encore par suite de son lien étroit avec le Père et du pouvoir qu'il a de le représenter; on pourrait dire qu'il est comme la définition par rapport à l'objet défini, puisque *définition* se dit aussi *logos* Il est dit en effet : *Celui qui conçoit le Fils* (c'est ici le sens du mot *voir*) *conçoit aussi le Père* (Jn 14,9). C'est le Fils qui fait connaître d'une manière rapide et facile la nature du Père, car tout être engendré est une définition muette de celui qui l'a engendré. – Si, d'autre part, on veut l'appeler *Verbe* parce qu'il est en toute chose, on n'aura pas tort : le Verbe n'a-t-il pas tout créé ? – On l'appelle *Sagesse* parce qu'il connaît les choses divines et humaines; et comment, lui qui a fait ces dernières, pourrait-il ne pas connaître ses œuvres ? – On l'appelle *Puissance* parce qu'il conserve les créatures et leur donne la force de subsister. – On l'appelle *Vérité* parce qu'il est d'une nature simple et non pas multiple, car le vrai est simple, tandis que le mensonge est multiple; on lui donne aussi ce nom parce qu'il est le sceau sans tache et l'empreinte véritable du Père. – On l'appelle *Image* parce qu'il est consubstantiel et qu'il vient du Père, alors que le Père ne vient pas de lui. Sans doute, toute image représente par elle-même le

modèle auquel on la rattache, mais ici il y a plus : ailleurs, c'est l'image inanimée d'un être animé, ici c'est l'image vivante d'un être vivant, une image plus ressemblante que Seth ne ressemblait à Adam (cf. Gen 4,25), et que tout enfant ne ressemble à son père. Telle est en effet la nature des choses simples qu'entre elles elles n'ont pas seulement une ressemblance partielle, jointe à des différences, mais il y a bien plus : l'image représente intégralement le modèle, elle est la même chose que lui, plutôt que la copie. – On l'appelle *Lumière* parce qu'il est la splendeur des âmes qui sont pures dans leur pensée et dans leur vie; si l'ignorance et le péché sont les ténèbres, science et la vie en Dieu seront la lumière. On l'appelle *Vie* parce qu'il est lumière, parce qu'il crée et anime toute nature raisonnable. C'est en effet *en lui que nous vivons, que nous nous mouvons et que nous sommes*» (Ac 17,28), selon la double puissance que son souffle a mise en nous. C'est de lui que nous recevons tous le souffle vital et l'Esprit saint, que notre âme contient dans la mesure où nous lui en ouvrons l'accès.⁶⁵ – On l'appelle *Justice* parce qu'il rétribue selon leur mérite et juge avec équité ceux qui vivent sous la loi et ceux qui vivent sous la grâce. C'est lui aussi qui soumet le corps à l'âme pour que celle-ci commande et que celui-là obéisse, pour que la partie supérieure de l'homme domine sur la partie inférieure et que cette dernière ne se révolte pas contre l'autre qui est la plus noble. – On l'appelle *Sanctification* parce qu'il nous purifie, afin qu'étant purs nous puissions recevoir celui qui est la Pureté. – On l'appelle *Rédemption* parce qu'il nous délivre de l'esclavage du péché et s'offre lui-même pour nous racheter et purifier le monde. – On l'appelle *Résurrection* parce qu'il nous relève et nous ramène à la vie, nous dont le péché avait fait des morts.

21. Tous ces noms conviennent aussi bien à Celui qui est au-dessus de nous, qu'à ce qu'il est à cause de nous; mais voici des noms qui sont proprement nôtres et qui conviennent seulement à ce qu'il a assumé ici-bas. Il est *homme*. Ce n'est pas seulement afin d'être accessible, grâce à son corps, à nous qui avons un corps, – sinon il nous serait inaccessible, car sa nature est insaisissable; – mais il est homme encore afin de sanctifier lui-même les hommes en devenant comme un levain pour toute la masse. Il s'est uni à ce qui fut condamné, pour délivrer le tout de la condamnation. Pour nous tous, il est devenu tout ce que nous sommes, hormis le péché; il a pris un corps, une âme, un esprit, – toutes ces choses assujetties à la mort. Il est à la fois homme à cause de ces divers éléments, et Dieu devenu visible à cause de ce que notre esprit connaît. Il est *Fils de l'homme* à cause d'Adam et à cause de la Vierge, dont il descend. Il vient d'Adam, puisque ce dernier est le père du genre humain, et de la Vierge, étant ainsi soumis à la loi d'avoir une mère, mais non à la loi ordinaire de la génération. Il est *Christ* (Oint), à cause de sa divinité; cette divinité est l'onction de son humanité, qu'elle ne sanctifie pas seulement par opération, comme dans les autres oints, mais par la présence totale de celui qui donne l'onction. C'est pourquoi lui qui donnait l'onction était appelé *homme* et il rendait Dieu celui qui recevait cette onction. Il est *la Voie* parce qu'il nous conduit lui-même. Il est *la Porte* parce qu'il nous introduit. Il est *le Pasteur* parce qu'il guide son troupeau vers le pâturage et lui fait boire une eau rafraîchissante; il lui montre la route à suivre et le défend contre les bêtes sauvages; il ramène la brebis errante, retrouve la brebis perdue, panse la brebis blessée, garde les brebis qui sont en bonne santé et, grâce aux paroles que lui inspire sa science de Pasteur, il les rassemble dans le bercail d'en-haut. Il est aussi *la Brebis* parce qu'il est victime. Il est *l'Agneau* parce qu'il est sans défaut. Il est *Pontife* parce qu'il offre le sacrifice. Il est *Melchisédech* parce qu'il est sans mère dans le ciel, sans père ici-bas et sans généalogie là-haut, car, dit l'Écriture, *qui racontera sa génération ?* (Is 53,8) Il est aussi *Melchisédech* parce qu'il est Roi de Salem, c'est-à-dire Roi de la Paix, parce qu'il est Roi de la Justice, et parce qu'il reçoit la dîme des patriarches qui ont triomphé sur les puissances du mal.

Tu connais les noms du Fils. Emploie-les en les plus élevés d'une manière qui convienne à la divinité, et d'une manière humaine ceux qui se rapportent au corps; ou plutôt traite-les tous d'une manière divine pour devenir Dieu en t'élevant d'ici-bas par celui qui est, pour nous, descendu d'en-haut. Par-dessus tout et avant tout, observe ce conseil et tu ne risqueras pas de te tromper, qu'il s'agisse des plus élevés ou des plus humbles.

Jésus Christ était hier, il est aujourd'hui le même, corporellement et spirituellement, et il le sera dans les siècles des siècles. Amen.

Cinquième discours théologique ⁵

DU SAINT ESPRIT

1. Nous avons achevé les discours qui concernaient le Fils, et nos paroles ont ainsi passé sans dommage au milieu de ceux qui voulaient les lapider. Car les paroles ne peuvent être lapidées, mais c'est elles, au contraire, qui deviennent des pierres, quand on le veut, et, lancées comme avec une fronde, elles chassent les bêtes sauvages, – je veux dire les paroles de ces méchants qui s'approchent de la montagne. Et que peux-tu nous dire sur le saint Esprit, me demande-t-on, d'où nous amènes-tu ce Dieu étranger et inconnu dans l'Écriture ? Voilà ce que disent ceux qui traitent le Fils avec plus de ménagement. Car ce que l'on peut constater à propos des routes et des fleuves, qui tantôt se séparent et tantôt se réunissent, on peut le constater ici également, tant l'impiété est féconde en ressources : ceux qui sont divisés sur certains points se rejoignent sur d'autres, si bien qu'on ne peut plus distinguer nettement en quoi ils s'accordent ou en quoi ils se combattent.

2. Il est d'ailleurs particulièrement difficile de traiter de l'Esprit, car les adversaires qui sont sortis vaincus des discussions sur le Fils retrouvent une nouvelle ardeur pour lutter contre l'Esprit; tant il est vrai qu'il leur faut absolument être impies, sinon la vie, pour eux, ne vaut plus la peine d'être vécue. De plus, accablé nous-même par la multitude des questions, nous sommes comme les malades qui ont la nausée : lorsqu'ils ont du dégoût pour un aliment quelconque, ils prennent en aversion toute espèce de nourriture; nous, de même, nous avons en horreur toute discussion. Cependant, que l'Esprit donne son assistance, et cet exposé suivra son cours et Dieu sera glorifié. Nous n'allons pas rechercher soigneusement et distinguer de combien de façons les mots *Esprit* ou *Saint* sont conçus et exprimés dans la divine Écriture, avec les témoignages utiles à la spéculation; non plus que l'union spéciale, en ces passages, des deux mots en question, je veux dire : *l'Esprit saint*; cela nous le laisserons à d'autres, à ceux qui ont déjà fait ce travail et pour eux-mêmes et pour nous, tandis que de notre côté nous travaillons pour eux. Occupons-nous donc de poursuivre ce discours.

3. Certains, croyant que nous introduisons en fraude un Dieu étranger, s'irritent et combattent de toutes leurs forces pour défendre la lettre de l'Écriture : qu'ils sachent qu'ils éprouvent de la crainte là où il n'y a rien à craindre (Ps 13,5), et qu'ils comprennent bien que leur amour de la lettre sert à déguiser l'impiété. On le verra bientôt quand nous aurons réfuté de notre mieux les objections. Pour notre part, nous sommes tellement certain de la divinité de l'Esprit, objet de notre culte, que nous allons commencer cette discussion théologique en appliquant les mêmes expressions aux trois personnes de la Trinité; et peu importe que quelques-uns trouvent là trop de hardiesse ! *Il était la vraie lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde* (Jn 1,9); c'est le Père. *Il était la vraie lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde*; c'est le Fils. *Il était la vraie lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde*; c'est le second Consolateur (Paraclet) (ibid., 14,16). Il était, et il était, et il était; mais il était un. Il était Lumière, et Lumière, et Lumière; mais une seule Lumière, un seul Dieu. C'est ce que David apercevait jadis quand il disait : *Dans ta lumière nous verrons la Lumière* (Ps 35,10). Et nous, maintenant, nous voyons et nous prêchons : de la Lumière qui est le Père, nous atteignons la Lumière qui est le Fils, dans la Lumière qui est l'Esprit, – théologie brève et simple de la Trinité. Que celui qui veut rejeter cette doctrine, la rejette; que celui qui veut se révolter, se révolte; nous, nous prêchons ce que nous connaissons. Nous monterons sur une haute montagne, et nous crierons, si d'en bas on ne nous entend pas. Nous exalterons l'Esprit, sans crainte. Ou si nous craignons, c'est de rester inactifs et non de prêcher !

4. S'il y a eu un moment où le Père n'était pas, il y en a eu un où le Fils n'était pas; s'il y a eu un moment où le Fils n'était pas, il y en a eu un où le saint Esprit n'était pas. Si tu rejettes l'un, je ne crains pas de te dire : n'admets pas non plus les deux autres. Que vaudrait en effet une Divinité incomplète ? Ou mieux, que serait la Divinité, si elle n'était pas complète ? Et comment sera-t-elle complète s'il manque quelque chose à son achèvement ? Or, il lui manque quelque chose si elle n'a pas la sainteté; et comment aurait-elle la sainteté sans l'Esprit saint ? Car si la sainteté divine

⁵ Migne, PG t. 36, col. 133-172

est autre chose que l'Esprit saint, qu'on me dise comment on la comprend ! Si, au contraire, c'est la même chose, comment l'Esprit saint n'existe-t-il pas depuis toujours ? Autant dire qu'il valait mieux pour Dieu être à un moment donné incomplet et sans l'Esprit ! Enfin, si l'Esprit saint n'a pas toujours existé, il est du même ordre que moi, quoique un peu avant moi, car c'est le temps qui nous sépare de Dieu. Et s'il est du même ordre que moi, comment me fait-il Dieu, comment m'unit-il à la Divinité ?

5. Mais je vais reprendre les choses d'un peu plus haut, car nous avons déjà parlé de la Trinité. Les Sadducéens ont nié absolument l'existence de l'Esprit saint, comme ils ont refusé de croire aux anges et à la résurrection; je ne comprends pas comment ils pouvaient rejeter tous les témoignages de l'Ancien Testament à ce sujet. Chez les Grecs, ceux qui ont le mieux pensé sur Dieu, et qui se sont le plus rapprochés de nous, ont, me semble-t-il, entrevu l'Esprit saint, mais ils ne se sont pas accordés sur la manière de le désigner : ils l'ont appelé *l'Intelligence de l'univers*, *l'Intelligence extérieure*, ou lui ont donné d'autres noms du même genre. Quant aux sages de notre époque, les uns ont pensé que l'Esprit saint est une force; d'autres, qu'il est une créature; d'autres, qu'il est Dieu; d'autres ne se sont décidés pour aucune de ces opinions, par respect pour l'Écriture qui, disent-ils, n'est explicite ni dans un sens ni dans un autre. Ils ne vénèrent donc pas l'Esprit saint, ils ne le méprisent pas non plus, ils sont à son égard dans une situation intermédiaire, ou plutôt dans une situation déplorable. Parmi ceux qui croient à la divinité de l'Esprit saint les uns se bornent à être pieux dans l'âme, les autres ont le courage d'être pieux dans leur langage. Je connais aussi d'autres sages qui mesurent la Divinité. Ils admettent, comme nous, les trois personnes que nous connaissons, mais ils mettent entre elles une grande différence : la première est infinie au point de vue de l'essence et de la puissance, la seconde est infinie au point de vue de la puissance, la troisième est limitée à ces deux points de vue. Ceux qui pensent ainsi imitent à leur manière ceux qui appellent les trois personnes *artisan*, *collaborateur* et *ministre*, en croyant que le rang et les qualités impliqués par ces noms correspondent à des différences réelles.

6. Mais nous ne nous adressons ni à ceux qui ne croient pas à l'existence de l'Esprit saint, ni aux Grecs qui délirent. Nous ne voulons pas, comme dit l'Écriture, que *l'huile des pécheurs vienne oindre* notre discours (Ps 140,5). Avec les autres, voici comment nous allons discuter : faut-il regarder l'Esprit saint comme un être qui subsiste en lui-même, ou faut-il le considérer dans un autre ? (Dans le premier cas, on a, comme disent les gens avertis, une substance, dans le second cas, un accident.) Si l'Esprit saint est un accident, il sera probablement la force de Dieu : pourrait-il en effet être autre chose, ou pourrait-il être la force d'un autre ? L'idée de force lui convient le mieux et écarte toute composition. Et s'il est une force, il obéira évidemment à une impulsion, il n'agira pas lui-même, et dès que cessera cette impulsion, il n'existera plus; c'est là le propre de l'action. Mais alors, comment agit-il, comment prononce-t-il des paroles, comment met-il certains apôtres à part des autres ? Comment s'afflige-t-il, s'irrite-t-il et fait-il tant de choses qui supposent évidemment un être doué de mouvement, et non un simple mouvement ? S'il est, au contraire, une substance et non un accident, il faudra le regarder ou bien comme une créature ou bien comme Dieu, car ceux mêmes qui inventent des monstres, comme le bouc-cerf, ne sauraient imaginer un intermédiaire, soit un être qui ne serait ni Dieu ni créature, soit un être qui serait un mélange des deux ! S'il est une créature, comment croyons-nous *en* lui, ou comment devenons-nous parfaits *en* lui ? Cela ne revient pas au même de croire *en* une chose ou de croire une chose : dans le premier cas, il s'agit de la Divinité; dans le second cas, de n'importe quoi. Si donc l'Esprit saint est Dieu, il n'est pas une créature, ou un ouvrage, ou un esclave comme nous, il ne mérite aucun nom qui marque une condition inférieure.

7. Et maintenant tu as la parole, attaque-nous, combine tes raisonnements. Il faut, dis-tu, que l'Esprit saint soit ou bien inengendré, ou bien engendré. S'il est inengendré, il y a deux personnes qui sont sans principe; s'il est engendré, il faut distinguer, car il peut être engendré par le Père ou par le Fils. S'il est engendré par le Père, il y a deux Fils, qui sont frères ! Tu peux même supposer qu'ils sont jumeaux, ou bien que l'un est l'aîné et l'autre le cadet, puisque tu tiens tant aux choses corporelles. Mais, ajoute-t-il, si l'Esprit saint est, au contraire, engendré par le Fils, cela nous donne un Dieu petit-fils. N'est-ce pas le comble du ridicule ? Voilà comment raisonnent ceux qui sont *habiles à mal faire* (Jer 4,22) et qui refusent de mettre le bien dans leurs écrits. Pour ma part, si je voyais que cette distinction fût nécessaire, je l'accepterais sans en craindre les termes. Car le Fils est *Fils* dans un sens transcendant, puisque nous n'avons pas d'autre mot pour exprimer qu'il

vient de Dieu et qu'il est consubstantiel; aussi devons-nous regarder comme indispensable d'appliquer à la Divinité dans un sens métaphorique les mots qui désignent ici-bas la parenté. A ce compte, ne pourrait-on croire que Dieu est du sexe masculin puisque c'est le mot Theos; qui le désigne, et puisqu'on le nomme *Père* ? Ne pourrait-on attribuer à la Divinité le sexe féminin en considérant le genre de ce nom ? Quant à l'Esprit, il ne serait ni du sexe masculin, ni du sexe féminin puisqu'il n'engendre pas ! Et si tu veux continuer ces enfantillages, tu diras, en reprenant les rêveries et les fables de jadis, que Dieu a engendré son Fils en s'unissant avec sa volonté, et tu nous proposeras, comme Marcion et Valentin, un dieu à la fois masculin et féminin, inventant ainsi de nouveaux éons. ⁷¹

8. Nous repoussons donc ta première distinction qui n'admettait pas d'intermédiaire entre ce qui est inengendré et ce qui est engendré. Ainsi vont disparaître à l'instant, avec cette fameuse distinction, les frères et les petits-fils dont tu parlais; ils vont disparaître, comme on voit se défaire les enchevêtrements d'un lien lorsqu'on en a dénoué le premier nœud, et il ne sera plus question d'eux dans la théologie. Ou mettras-tu, dis-moi, dans ta distinction, celui qui procède ? Il se place au milieu, et celui qui nous le révèle est un théologien plus habile que toi : c'est notre Sauveur. A moins qu'en vertu d'un troisième Testament à ton usage, tu ne supprimes de ton Evangile les mots : *L'Esprit saint qui procède du Père* ? (Jn 15,26) En tant qu'il procède du Père, il n'est pas une créature; en tant qu'il n'est pas engendré, il n'est pas Fils; en tant qu'il est entre le Père et le Fils, il est Dieu. Il échappe ainsi aux détours de tes syllogismes, et il se montre Dieu malgré tes distinctions. Tu me demandes ce qu'est cette procession ? Dis-moi ce qu'est pour le Père d'être inengendré et je t'expliquerai la génération du Fils ainsi que la procession de l'Esprit. Alors nous délirerons tous les deux en voulant porter nos regards sur les mystères divins, tandis que nous sommes incapables de connaître ce qui est à nos pieds, et que nous ne pouvons compter ni les grains de sable de la mer, ni les gouttes de la pluie, ni les jours de tous les siècles; à plus forte raison, ne pouvons-nous pénétrer les profondeurs de Dieu, ni comprendre la Nature ineffable qui dépasse notre intelligence.

9. Mais, dit-il, que manque-t-il à l'Esprit pour qu'il soit le Fils ? S'il ne lui manquait rien, il serait le Fils. – Il ne lui manque rien, répondons-nous, car il ne manque rien à Dieu; mais c'est la différence de manifestation des trois personnes, si je puis dire, ou bien la différence des relations qu'elles ont entre elles, qui amène la différence de leurs noms. Il ne manque rien au Fils pour qu'il soit le Père, car la filiation n'est pas un défaut, et il n'est pas, pour autant, le Père. Sinon, il faudrait dire qu'il manque quelque chose au Père pour qu'il soit le Fils, car le Père n'est pas le Fils. Ce n'est pas qu'il y ait des défauts ou des degrés de soumission dans l'essence divine, non, mais quand on dit : être inengendré, être engendré et procéder on désigne le Père, le Fils et l'Esprit saint dont nous parlons. De la sorte, on sauvegarde la distinction des trois personnes dans la nature unique et la dignité de la Divinité. Le Fils, en effet, n'est pas le Père, puisqu'il n'y a qu'un Père, mais il est ce qu'est le Père; l'Esprit qui vient de Dieu n'est pas le Fils, puisqu'il n'y a que le Fils unique, mais il est ce qu'est le Fils. Les trois ne sont qu'un sous le rapport de la Divinité, et l'Unité est Trinité au point de vue des propriétés. Ainsi l'unité n'est pas celle qu'admet Sabellius, et la Trinité n'est pas la pernicieuse division d'aujourd'hui.

10. Comment donc ? L'Esprit est Dieu ? – Certainement. – Alors, il est consubstantiel ? – Oui, puisqu'il est Dieu. – Eh bien, ajoute-t-il, montre-moi comment du même Père viennent celui qui est le Fils et celui qui n'est pas le Fils, comment ils sont consubstantiels, et j'admettrai qu'ils sont Dieu tous les deux. – Mais toi, montre-moi comment il y a un autre Dieu et une seule Nature divine et je te montrerai comment nous gardons la même Trinité, avec les mêmes noms et les mêmes réalités. Et s'il n'y a qu'un seul Dieu et qu'une seule Nature suprême, où veux-tu que je te prenne une comparaison? La cherches-tu encore parmi les choses d'ici-bas et qui te concernent ? C'est une honte, et non seulement une honte, mais une extrême folie que de prendre dans les choses d'en-bas une image des réalités d'en-haut, et dans les choses changeantes une image des réalités immuables; c'est comme dit Isaïe *chercher les vivants parmi les morts* (Is 8,19). Je vais toutefois m'efforcer, à cause de toi, d'étayer mon exposé par quelques comparaisons. Quoique je puisse tirer plusieurs exemples de la vie des animaux, j'en négligerai un bon nombre dont les uns sont connus de tout le monde, les autres de quelques personnes seulement. Telle est, par exemple, la variété que la nature manifeste dans la génération des êtres vivants : non seulement ils naissent semblables, dit-on, quand ils ont mêmes parents, et différents quand les parents sont différents, mais il arrive aussi que les enfants soient semblables en venant de parents différents,

et différents en venant de parents semblables; il y a encore, si l'on veut bien le croire, un autre mode de génération : celui où le même être se détruit et se fait renaître lui-même; on voit aussi certains animaux sortir en quelque sorte d'eux-mêmes, se transformer et passer à un état différent, tant la nature est féconde en ressources. On trouve enfin des êtres de même essence, et dont l'un est engendré et l'autre inengendré. C'est là, sans doute, la comparaison qui convient le mieux. Je vais donc prendre de nous-mêmes un exemple que tout le monde connaît, avant d'aborder un autre sujet.

11. Qu'était-ce donc qu'Adam ? – Un être directement façonné par Dieu. – Et Eve ? – Un être tiré d'un autre. – Et Seth ? – Un être engendré par le premier couple humain. – Ne crois-tu pas que ces trois êtres : celui qui est directement façonné, celui qui est tiré d'un autre et celui qui est engendré, sont la même chose ? – Certainement. – Sont-ils de même essence ou d'essence différente. – Ils sont de même essence. – Tu admets donc que des êtres existant de façon différente puissent être de même essence. Et si je prends ces comparaisons, ce n'est pas que j'attribue à la Divinité d'être directement façonnée, d'être tirée d'un autre, ou d'être affectée d'un de ces accidents qui concernent les corps : qu'un de ces chicaneurs ne vienne pas s'en prendre à moi ! Je veux seulement dans ces images contempler ce qui ne tombe pas sous les sens, comme on évoque la réalité sur une scène de théâtre, car il n'est pas possible qu'une comparaison exprime pleinement toute la vérité. – Mais, me dit-on, il quoi bon ces raisonnements ? L'un est engendré et l'autre provient d'une autre manière, mais ils ne viennent pas du même être. – Comment ? Eve et Seth ne viennent-ils pas tous les deux d'Adam ? De qui viendraient-ils donc ? Et sont-ils tous les deux engendrés ? Pas du tout ! – Mais que sont-ils ? – Eve est tirée du corps d'Adam, Seth est son fils, et pourtant ils sont de même essence puisqu'ils sont des êtres humains; personne ne dira le contraire ! Cesse donc d'attaquer l'Esprit en prétendant qu'il est ou bien engendré, ou bien ni consubstantiel ni Dieu. L'exemple pris dans l'humanité t'a montré que notre opinion est admissible. Te voilà venu, je pense, à des idées justes, à moins que tu ne t'obstines à disputer et à combattre contre l'évidence.

12. Mais, reprend-il, qui a jamais adoré l'Esprit ? Qui l'a adoré, parmi les anciens ou les modernes ? Qui lui a adressé des prières ? Où est-il écrit qu'il faut l'adorer et le prier ? Sur quoi te fondes-tu pour avoir cette croyance ? – Nous donnerons ultérieurement l'explication plus complète, quand nous parlerons des dogmes non écrits; pour le moment, il suffira de dire : c'est dans l'Esprit que nous adorons et c'est par lui que nous prions. *Car, dit l'Écriture, Dieu est Esprit et ceux qui l'adorent doivent l'adorer en Esprit et en vérité* (Jn 4,24). Et ailleurs : *Nous ne savons comment il faut prier, mais l'Esprit lui-même intercède pour nous par des gémissements inexprimables* (Rom 8,26). Ailleurs : *Je prierai par l'Esprit, mais je prierai aussi par mon intelligence, c'est-à-dire : je prierai et avec mon intelligence et avec l'Esprit*. Par conséquent, les expressions *adorer* ou *prier par l'Esprit* ont pour but d'indiquer que l'Esprit se présente à lui-même la prière et l'adoration. Notre manière de voir n'a-t-elle pas l'approbation de tous les hommes qui vivent en Dieu et qui savent bien qu'adorer un seul c'est adorer les trois, puisque la dignité est égale dans les trois, comme la Divinité ?

Je ne crains pas non plus ce texte : *Tout a été fait par le Fils* (Jn 1,3), comme si le saint Esprit était inclus dans cette universalité. Car il y est dit *tout ce qui a été fait*, et non pas *tout* sans restriction, ce qui exclut le Père et tout ce qui n'a pas été fait. Prouve-moi donc que le saint Esprit a été fait, et tu pourras alors lui donner le Fils pour auteur, et le mettre au rang des créatures. Tant que tu n'auras pas fait cette preuve, l'universalité que tu allègues ne prouvera rien en faveur de l'impiété. S'il a été fait, c'est évidemment par le Christ, je ne veux pas le lier; mais s'il n'a pas été fait, comment est-il une des créatures, ou comment est-il par le Christ ? Cesse donc d'honorer le Père bien mal à propos en méprisant son Fils seul-engendré, car ce n'est pas rendre honneur au Père que de le priver de son Fils en faisant de ce dernier une créature, fût-elle d'un ordre supérieur. Garde-toi aussi d'honorer le Fils aux dépens de l'Esprit; car le Fils n'est pas l'auteur d'un être qui serait son compagnon de servitude, il partage la gloire d'un être qui est son égal en dignité. Garde-toi donc d'admettre qu'il y a quelque chose de créé dans la Trinité, si tu ne veux pas t'écarter toi-même de la Trinité. Garde-toi d'amputer d'une manière quelconque cette Nature une et également vénérable. Car enlever quelque chose aux trois, c'est tout détruire, ou, plus exactement, c'est te mettre en dehors de toute la Trinité. Mieux vaut se contenter d'avoir de l'unité une image imparfaite que d'oser aller jusqu'au comble de l'impiété.

13. Nous arrivons enfin au point capital de la discussion, et je gémis de voir se renouveler en ce moment une difficulté morte depuis longtemps et éteinte par le secours de la foi. Il est cependant indispensable de tenir tête à certains bavards et de ne pas nous laisser vaincre par défaut, nous qui avons le Verbe et qui sommes les défenseurs de l'Esprit. On nous dit : S'il y a un Dieu, puis un Dieu, et encore un Dieu, comment cela ne fait-il pas trois dieux ? Comment n'est-ce pas plusieurs maîtres que vous honorez ? Et quels sont ceux qui parlent de la sorte ? Ceux qui sont des impies achevés, mais aussi ceux qui occupent le second rang dans l'impiété, je veux dire ceux qui pensent assez exactement sur le Fils. Dans ma réponse, une partie vaudra pour les uns et les autres, une autre partie sera spécialement destinée à ceux du second groupe. Je dis d'abord à ces derniers : Pourquoi nous appelez-vous *trithéistes* (adorateurs de trois dieux), vous qui honorez le Fils tout en rejetant l'Esprit ? N'êtes-vous pas vous-mêmes *dithéistes* (adorateurs de deux dieux) ? Si vous refusez aussi d'adorer le Fils seul-engendré, vous vous mettez clairement du côté de nos adversaires, et alors pourquoi vous traiterions-nous avec bonté, comme des gens qui ne sont pas tout à fait morts ? Mais si vous honorez le Fils, si vos dispositions salutaires vont jusque-là, nous vous demanderons : Comment expliquez-vous que vous n'adorez pas deux dieux, si l'on vous accuse de le faire ? Si vous connaissez une réponse habile, faites-la et donnez-nous ainsi le moyen de répondre de notre côté; car les raisons par lesquelles vous vous défendez d'adorer deux dieux nous suffiront pour nous défendre d'en adorer trois. Ainsi nous gagnons notre cause en vous prenant pour défenseurs, vous qui nous accusez ! Peut-on avoir plus de générosité ?

14. Et maintenant, comment luttons-nous à la fois contre les deux catégories d'adversaires ? Que répondons-nous ? Pour nous, il n'y a qu'un seul Dieu, puisqu'il n'y a qu'une seule Divinité, et ceux qui viennent de l'Unité retournent à elle, bien que nous croyions qu'ils sont trois : car l'un n'est pas plus Dieu, ni l'autre moins Dieu; l'un n'est pas avant, ni l'autre après; ils ne sont pas divisés en volonté, ni partagés en puissance; rien de ce que l'on rencontre chez les êtres divisés ne peut se trouver ici; et, pour tout dire d'un mot, la Divinité est sans division dans ceux qui sont distincts : ainsi, dans trois soleils se pénétrant mutuellement, unique serait la fusion de la lumière. Ainsi donc, quand nous considérons la Divinité, la Cause première et la Puissance unique, c'est l'unité qui nous apparaît; et quand nous considérons ceux en qui est la Divinité, ceux qui viennent de la Cause première sans intervalle de temps et avec égalité de gloire, c'est les trois que nous adorons.

15. Eh quoi ! dira-t-on peut-être, les Grecs n'admettent-ils pas, comme l'enseignent leurs meilleurs philosophes, une seule divinité, et une seule humanité chez nous, laquelle comprend tout le genre humain ? N'empêche qu'il y a pour eux plusieurs dieux, de même qu'il y a plusieurs hommes. – Mais dans l'exemple en question, ce qui est commun n'est un que si on le considère en pensée, et les individus sont pleinement différents les uns des autres, étant divisés par le temps, par leurs passions et par leurs facultés. Nous sommes en effet non seulement composés, mais opposés, opposés aux autres et à nous-mêmes; nous ne restons pas complètement les mêmes pendant un seul jour, bien moins encore pendant toute la vie, nous subissons en nos corps et en nos âmes un flux et des mutations perpétuelles. Je ne sais s'il en est de même pour les anges et les natures supérieures qui viennent après la Trinité; toujours est-il que leur nature est simple et qu'ils sont plus fermement orientés vers la Beauté, étant proches de cette Beauté suprême.

16. Mais les dieux que vénèrent les Grecs, et ceux qu'ils appellent les *démons*, nous n'avons pas besoin de les accuser, car leurs propres théologiens les convainquent d'être, – et il quel point ! – sujets aux passions, séditions, remplis de défauts et soumis au changement. Ils luttent non seulement entre eux, mais encore contre les causes premières qui se nomment Océan, Téthys, Phanès et je ne sais comment. Enfin nous voyons un dieu que son amour de la puissance amène à haïr ses enfants : il les dévore tous avidement, pour devenir ensuite le père des hommes et des dieux qu'il a misérablement mangés et vomis ! S'il faut ne voir là que des mythes et des allégories, comme les païens le disent eux-mêmes pour éviter la honte que leur causent de tels récits, que répondront-ils à propos du texte : *L'univers est divisé en trois parties* ? Ces trois divinités ne commandent-elles pas chacune à une partie de l'univers, et ne sont-elles pas divisées, de par leurs éléments et au point de vue de la dignité ?

Mais tel n'est pas notre cas. *Ce n'est pas la part de Jacob*, dit mon théologien. Non, chacun des trois n'a pas moins d'unité avec celui auquel il s'unit qu'il n'en'a avec lui-même, car ils ont même essence et même puissance; c'est là ce qui fait leur unité, pour autant que nous puissions le comprendre. Si cette explication est bonne, remercions Dieu de ces réflexions; sinon, cherchons-en une meilleure.

17. Je ne sais si nous devons prendre tes arguments comme ceux d'un homme qui plaisante ou d'un homme qui parle sérieusement, quand tu veux détruire l'unité que nous admettons. Comment raisones-tu, en effet ? Les choses qui sont de même essence, dis-tu, peuvent se compter (tu veux dire par ces mots qu'on peut les réunir dans un même nombre) : mais celles qui ne sont pas de même essence ne peuvent se compter. De la sorte, ajoutes-tu, vous ne pouvez éviter de dire qu'il y a trois dieux, en vertu du principe ci-dessus; nous, nous ne risquons pas de le faire, puisque nous n'admettons pas la consubstantialité. – Ainsi donc, tu t'es débarrassé des difficultés par un seul mot et tu es vainqueur, mais c'est pour ton mal; tu as agi comme ceux qui s'étranglent par crainte de la mort. Pour n'avoir pas la peine de défendre l'unité, tu as nié la divinité et tu as livré ainsi à tes ennemis ce qu'ils cherchent. Mais moi, je ne livrerai pas ce que j'adore, quelque peine qu'il m'en coûte. Je ne vois pas, d'ailleurs, d'où me viendrait cette peine.

18. Les choses qui sont de même essence peuvent se compter, dis-tu; et celles qui ne sont pas de même essence se désignent séparément. D'où tiens-tu cela ? Quel docteur ou quel conteur de fables t'a si bien instruit ? Ne sais-tu pas que le nombre indique toujours la quantité des choses qu'il désigne, et non pas leur nature ? Pour moi, je suis si naïf ou si ignorant que j'emploie le chiffre *trois* quand j'ai affaire à trois choses, même si elles sont de nature différente; et je puis dire au contraire *un* et *un*, et encore *un*, c'est-à-dire autant d'unités différentes, même pour désigner des choses de même nature; car je considère moins la nature des choses que leur quantité, quand il s'agit de nombre. Et puisque tu tiens avec tant d'opiniâtreté à l'Écriture, – tout en combattant, d'ailleurs, contre cette même Écriture, – examine les exemples que voici. On nous dit dans le *Livre des Proverbes* : *Ils sont trois qui ont belle allure: le lion, le bouc et le coq* et on ajoute en quatrième lieu : *le roi haranguant ses sujets* (Pro 30,29-30).

Il y a encore dans le même passage d'autres groupes de quatre que je pourrais citer et qui réunissent des êtres de nature différente. Par contre, je trouve mentionnés dans le livre de Moïse, deux chérubins qui sont comptés séparément. Comment, si l'on applique tes principes, peut-on compter dans un même nombre des êtres aussi différents que le lion, le bouc et le coq ? Et comment peut-on séparer deux êtres aussi semblables et aussi unis que deux chérubins ? Et si je te citais le cas de Dieu et de Mammon, ces deux maîtres qui sont comptés dans un même groupe, malgré toute la différence qui les sépare, je me rendrais peut-être encore par là plus ridicule à tes yeux.

19. Mais, dit-il, les choses peuvent se compter et sont dites de même essence quand elles sont désignées par le même nom; on a, par exemple, trois hommes, trois dieux, mais non un groupe de trois composé de choses différentes. – Que signifie cette réponse ? C'est celle d'un homme qui légifère sur les mots sans tenir compte de la réalité. Alors, Pierre, Paul et Jean ne seront pas trois et n'auront pas même nature tant qu'on n'aura pas trois Pierre, trois Paul et autant de Jean ! Car le principe que tu as retenu pour les noms d'une signification générale, nous en réclamons l'usage, conformément à ton sophisme, pour les noms d'une signification particulière; sinon, tu feras une injustice en nous refusant ce dont tu as profité toi-même.

Mais que dit l'apôtre Jean ? Il affirme dans ses Epîtres catholiques, *Ils sont trois qui rendent témoignage : l'Esprit, l'eau et le sang*" (I Jn 5,8). Crois-tu qu'il déraisonne ? Il a, en effet, l'audace de compter ensemble des choses qui ne sont pas de même essence; or, d'après toi, il n'est permis de compter que les choses de même essence (qui prétendra, en effet, que les trois témoins en question aient la même essence ?). De plus, il ne met pas entre les mots le rapport voulu : il commence par *trois*, au masculin, et il ajoute trois neutres : Esprit, eau, sang; c'est là quelque chose qui va contre les règles et les lois grammaticales que tu défends. Et pourtant, quelle différence y a-t-il de commencer par mettre *trois* (au masculin) et d'ajouter *un*, puis *un*, et encore *un* (au neutre), on au contraire de dire *un*, puis *un*, et encore *un* (au masculin) et d'appeler l'ensemble *trois* (au neutre), et non pas *trois* (au masculin) ? Et c'est cela que tu refuses quand il s'agit de la Divinité !

Prenons l'exemple du mot *karkinos* : n'est-ce pas à la fois un animal, un outil et une constellation ? Et le mot *chien* n'est-ce pas à la fois le chien qui vit sur terre, le chien de mer et la constellation du chien ? Ne crois-tu pas que l'on parle de trois karkinoi et de trois chiens ? Oui, évidemment. Mais sont-ils pour autant, de même nature ? Quel homme sensé osera le prétendre ? Vois-tu comment toutes nos réfutations ont fait crouler ton argument tiré du fait que l'on ne peut compter ensemble que les choses de même essence ? En effet, si les choses de même essence ne se comptent pas nécessairement ensemble, si, par contre, les choses qui n'ont pas même essence peuvent se compter ensemble, alors que l'on garde les mêmes noms dans les deux cas, que reste-t-il de tes opinions ?

20. Une remarque encore, et qui n'est peut-être pas inutile : *un* et *un* ne font-ils pas *deux* si on les additionne, et le nombre *deux* ne se résout-il pas en *un* et *un* ? – Evidemment. – Alors, si, comme tu le prétends, les choses que l'on additionne sont de même essence, et si les choses que l'on sépare sont d'essence différente, qu'arrive-t-il ? C'est que les mêmes choses ont à la fois de même essence et d'essence différente ! Je ris quand je te vois compter dans un ordre, puis dans un autre, et être tout fier de cette méthode, comme si la nature des choses dépendait de la place des mots ! Dans ces conditions, puisque la divine Ecriture nomme les mêmes tantôt dans un ordre, tantôt dans un autre, à cause de la commune dignité de leur nature, il s'ensuivrait qu'ils sont tantôt plus dignes, tantôt moins dignes. Et je fais la même remarque au sujet des mots *Dieu* et *Seigneur*, ainsi qu'au sujet des prépositions *de* qui, *par* qui et *en* qui : tu prétends, à ce propos, assujettir la Divinité à tes principes, en attribuant la première expression au Père, la seconde au Fils et la troisième au saint Esprit. Qu'aurais-tu donc fait si chacune d'elles était appliquée invariablement à une personne déterminée, puisque même quand tu vois ces expressions désigner indifféremment chaque personne, – et c'est clair si l'on y prête attention, – tu veux pourtant introduire entre elles une telle inégalité de dignité et de nature ?

Voilà qui suffit pour convaincre ceux qui ne sont pas trop mal disposés. Mais il t'est difficile, une fois que tu t'es attaqué à l'Esprit, de t'arrêter en chemin, de ne pas vouloir chicaner jusqu'au bout et de ne pas imiter ces sangliers farouches qui foncent sur l'épée jusqu'à ce qu'ils se soient enferrés complètement; aussi allons-nous examiner ton dernier argument.

21. Tu reviens encore à ton objection : il n'est pas question dans l'Ecriture de la divinité de l'Esprit saint. Ce dernier n'est pourtant pas un dieu étranger qu'on aurait introduit en fraude; c'est un Dieu connu et dévoilé aussi bien par les hommes d'autrefois que par ceux d'aujourd'hui. C'est un point qu'ont déjà démontré bien des savants, qui ont lu les divines Ecritures non avec nonchalance, ni d'une manière superficielle, mais en pénétrant au delà de la lettre et en considérant ce qu'elle enveloppe. Aussi ont-ils mérité de voir la beauté qui y était cachée, et d'être éclairés par la lumière de la science.

Reprenons néanmoins leur démonstration, brièvement, autant que faire se peut, pour qu'on ne nous accuse pas d'être des esprits légers, ou d'être trop ambitieux en construisant sur une base empruntée à autrui. L'Esprit n'est pas appelé Dieu dans l'Ecriture d'une manière expresse, parfaitement claire et à maintes reprises, comme c'est le cas pour le Père d'abord, et ensuite pour le Fils; si c'est là ce qui provoque tes blasphèmes, ainsi que ta démangeaison de parler et ton impiété, nous allons faire disparaître cette difficulté en donnant quelques explications sur la manière de désigner les choses, spécialement dans l'usage de l'Écriture.

22. Il y a des choses qui n'existent pas réellement, mais dont on parle; d'autres qui existent, mais dont on ne parle pas; d'autres qui n'existent pas et dont on ne parle pas non plus; d'autres, enfin qui existent et dont on parle. Tu veux des exemples ? Je suis prêt à t'en donner. L'Ecriture dit que Dieu dort (cf. Ps 77,65), qu'il se réveille (cf. Dan 9,14), qu'il s'irrite (cf. Is 5,25), qu'il marche (cf. Gen 3,8), qu'il a pour trône les chérubins (cf. Is 37). Mais Dieu a-t-il jamais été soumis à ces faiblesses ? As-tu jamais entendu dire qu'il ait un corps ? Ce sont là des choses qui n'existent pas, sinon dans notre imagination : nous avons désigné, tant bien que mal, les choses de Dieu en partant des choses humaines. Lorsque Dieu se tient loin de nous et cesse, en quelque sorte, de s'occuper de nous, pour des raisons qu'il sait, il dort; car, pour nous, le sommeil est la cessation de toute activité, de toute action. Lorsque, changeant subitement d'attitude, il nous accorde ses bienfaits, il se réveille; car se réveiller c'est cesser de dormir, comme regarder vers quelqu'un c'est cesser de se détourner de lui. Lorsqu'il châtie, nous supposons qu'il est en colère; car, chez

nous, le châtement est une conséquence de la colère. Comme il agit tantôt ici, tantôt là, on dit qu'il marche; car passer d'un endroit à un autre, c'est marcher. Comme il se repose parmi les saintes Puissances, comme il aime, pour ainsi dire, à demeurer parmi elles, on dit qu'il est assis et qu'il a un trône; c'est une image prise chez nous. En effet, la Divinité ne se repose en personne autant que dans les saints. Pour exprimer la rapidité de son action, on dit qu'il vole; s'il veille sur nous, c'est qu'il a un visage; s'il donne et reçoit c'est qu'il a une main. Bref, chacune des puissances et des activités de Dieu est figurée pour nous par une réalité de l'ordre corporel.

23. Et toi, où as-tu trouvé les termes *inengendré* et *sans principe*, qui sont pour toi comme des citadelles; et nous-mêmes où avons-nous trouvé le terme *immortel* ? Montre-nous ces mots dans l'Écriture; sinon nous les rejetterons, puisqu'ils ne s'y trouvent pas, ou nous les effacerons de notre langage. Te voilà mort en vertu même de tes principes, car tu perds ces deux termes, tu n'as plus le rempart derrière lequel tu t'abritais avec tant de confiance. Ne vois-tu pas que les termes dont nous parlons se déduisent d'expressions qui les impliquent, bien qu'ils ne soient pas dits eux-mêmes ? Quelles sont ces expressions ? *Je suis le premier et je serai après cela*; (Is 41,4); *Avant moi il n'y a pas d'autre Dieu et après moi il n'y en aura pas* (Ibid., 43,10), car tout ce qui est est à moi, sans commencement ni fin. Si tu admets cette idée qu'il n'y a rien avant Dieu et qu'il n'y a aucune cause antérieure à lui, tu as dit par le fait même qu'il est sans principe et inengendré; et d'autre part si tu crois que Dieu ne cessera jamais d'exister, tu l'as dit du même coup immortel et impérissable. Voilà ce qu'il y a à remarquer au sujet des deux premiers groupes.

Quelles sont maintenant les choses qui n'existent pas et dont on ne parle pas non plus ? Ce sont des choses telles que : la méchanceté de Dieu, la quadrature d'une sphère, l'identification du passé et du présent, l'absence de composition en l'homme. As-tu jamais connu quelqu'un d'assez déraisonnable pour se permettre de penser ou de déclarer rien de tel ?

Il reste à indiquer quelles sont les choses qui existent et dont on parle; ce sont, par exemple, Dieu, l'ange, l'homme, le jugement; quant à tes raisonnements, ils sont vanité, destruction de la foi et anéantissement du mystère.

24. Du moment qu'il y a de telles différences parmi les noms et les choses, pourquoi restes-tu si servilement attaché à la lettre ? Veux-tu imiter la sagesse juive qui tient opiniâtrement à des syllabes, tout en négligeant les choses essentielles ? Si je t'entendais dire : deux fois cinq, ou : deux fois sept, et si de tes paroles je concluais : dix, ou : quatorze, croirais-tu que je badine ? De même, si je t'entendais parler d'un être animé raisonnable et mortel, et si je concluais qu'il s'agit d'un homme, croirais-tu que je radote ? Et comment le croirais-tu, puisque je dirais la même chose que toi ? Les paroles ne sont pas moins le fait de celui qui les prononce que de celui qui l'oblige à les dire. Et de même que dans ces deux derniers cas je prête plus d'attention à ta pensée qu'à tes paroles, de même si je trouve dans l'Écriture une vérité qui ne soit pas dite expressément et signifiée en termes tout à fait nets, je n'hésiterai pas à la proclamer, sans craindre tes ruses de sycophante.

Telle est notre réponse à ceux dont les idées sont partiellement justes.

Pour toi, on ne peut dire de même, car, refusant de reconnaître les expressions si claires et si fréquentes qui concernent le Fils, tu ne ferais pas meilleur accueil à celles qui désignent l'Esprit, même si tu les savais bien plus explicites et plus nombreuses. Je vais donc vous expliquer, il vous qui êtes si savants, la raison de toute cette obscurité. Pour cela, je reprends les choses d'un peu plus haut.

25. Il y a eu dans le cours des âges deux célèbres changements : ce sont les deux Testaments que l'Écriture appelle deux *tremblements de terre*, (Heb 12,26) tant ils sont connus. Le premier, ce fut le passage de l'idolâtrie à la Loi; le second, c'est le passage de la Loi à l'Évangile. Et un troisième tremblement de terre nous est annoncé, qui sera le passage de ce monde à l'autre, à cet autre qui n'est sujet ni au mouvement, ni aux secousses. Les deux Testaments se sont présentés de même façon. Qu'est-ce à dire ? Ce n'est pas instantanément que les changements se sont opérés, ni dès le premier mouvement de cette œuvre. Pourquoi ? Il faut en sa voir la raison. C'est que les hommes devaient être non pas contraints, mais persuadés. Car la contrainte ne produit pas un résultat durable, comme il arrive quand on contrarie le cours d'une rivière ou la croissance d'une plante, – tandis que la persuasion est plus durable et plus sûre. Dans le premier

cas, le résultat est l'œuvre de celui qui a exercé la contrainte; dans le second cas, il est l'œuvre de celui qui a été persuadé. Une de ces méthodes convient à la bonté de Dieu, l'autre relève d'une puissance tyrannique. Dieu a donc jugé qu'il ne fallait pas faire du bien aux hommes malgré eux, mais leur accorder ses bienfaits quand ils les accepteraient. Tel un pédagogue ou un médecin, il abolit certaines coutumes, sans cesser d'en tolérer d'autres, faisant aux hommes quelques concessions pour leur plaisir; ainsi font les médecins pour les malades, en adoucissant habilement leurs remèdes, grâce à des substances d'un goût agréable, pour les faire accepter. Car ce n'est pas chose facile que de changer des usages établis et respectés depuis un temps considérable. De quoi veux-je parler ? Le premier Testament supprima les idoles, mais toléra les sacrifices; le second fit cesser les sacrifices, mais n'interdit pas la circoncision; puis, une fois la suppression acceptée, les hommes renoncèrent à ce qui était toléré : les uns abandonnèrent les sacrifices, puis les autres la circoncision. Ils devinrent de païens, Juifs, et de Juifs, chrétiens, amenés insensiblement à l'Évangile par des changements successifs. Écoute à ce sujet le témoignage de Paul qui avait d'abord pratiqué la circoncision et les purifications, (cf. Ac 16,3) et qui disait ensuite : *Quant à moi, frères, si je prêche la circoncision, pourquoi suis-je encore persécuté ?* (Gal 5,2) Sa première attitude était de la condescendance; la seconde était conforme à la perfection.

26. A cette progression je puis comparer ce qui a eu lieu pour la doctrine de Dieu, avec cette différence qu'il s'agit d'une marche inverse : là-bas, le changement se faisait par suppression; ici, la perfection se réalise par adjonction. Voici comment : l'Ancien Testament a clairement annoncé le Père, et le Fils d'une manière obscure. Le Nouveau a révélé le Fils et fait entrevoir la divinité de l'Esprit. Maintenant l'Esprit habite parmi nous et se manifeste plus clairement. Quand la divinité du Père n'était pas encore reconnue, il n'aurait pas été prudent d'annoncer ouvertement celle du Fils; et quand la divinité du Fils n'était pas encore admise, il ne fallait pas imposer, si j'ose dire, un nouveau fardeau aux hommes en leur parlant de l'Esprit saint. Sinon, tels des gens qui sont fatigués par une nourriture trop lourde ou qui ont regardé la lumière du soleil avec des yeux encore malades, ils auraient risqué de perdre les forces déjà acquises. Il fallait donc procéder par des perfectionnements successifs, par des *ascensions*, suivant le mot de David (Ps 83,6); il fallait s'avancer de clarté en clarté, par des progrès et des poussées toujours plus brillantes, pour voir luire la lumière de la Trinité. C'est pour cette raison, n'est-il pas vrai, qu'il se communique progressivement aux apôtres, se mesurant à leur capacité : suivant qu'on est aux premiers temps de l'Évangile, après la Passion, ou après l'Ascension, il perfectionne leurs aptitudes, il leur est insufflé, ou il apparaît sous forme de langues de feu. Et Jésus ne révèle l'Esprit que peu à peu; tu le remarqueras, si tu prêtes attention aux textes. Il dit d'abord : *Je demanderai au Père et il vous enverra un second Consolateur (Paraclet), l'Esprit de vérité* (Jn 14,16-17). Il s'exprime de la sorte pour qu'on ne croie pas qu'il est en désaccord avec Dieu et qu'il parle sous l'influence d'une puissance étrangère. Il dit ensuite : *Le Père l'enverra, mais en mon nom* (Ibid., 26); il laisse ainsi de côté la demande pour retenir seulement que le Père enverra l'Esprit. Après quoi, il déclare : *Je l'enverrai* (Jn 16,7), montrant ainsi sa propre autorité. Il dit enfin : *Il viendra* (Ibid., 8), ce qui indique la puissance de l'Esprit.

27. Tu vois les illuminations successives qui ont éclairé notre esprit, et l'ordre qu'il convient de garder en théologie, en évitant de révéler la vérité d'une façon indiscrete, mais sans s'obstiner à la cacher. La première manière de faire serait maladroit; la seconde, contraire à la piété; l'une pourrait froisser ceux qui sont étrangers à notre foi, l'autre pourrait nous aliéner ceux qui sont des nôtres.

Je veux maintenant ajouter une idée, qui est peut-être venue à d'autres, mais je crois qu'elle est un fruit de mes réflexions. Le Sauveur avait sans doute enseigné bien des choses, mais il restait certaines vérités dont les disciples, disait-il, ne pouvaient porter le fardeau (Ibid., 12), probablement pour les raisons que j'ai indiquées ci-dessus. Il ne les révélait donc pas, mais l'Esprit enseignerait tout quand il serait venu parmi nous (Ibid., 13). L'un de ces mystères était, je le crois, la divinité même de l'Esprit : elle devait être révélée plus tard, lorsqu'on serait mieux préparé à accepter ce dogme, lorsque le Sauveur se serait rétabli dans sa gloire, car on ne pourrait lui refuser créance après ce miracle. Y avait-il, en effet, quelque chose de plus grand qu'il pût promettre ou que l'Esprit pût enseigner ? S'il est quelque chose que l'on doit regarder comme grand et comme digne de la magnificence divine, c'est bien ce que le Christ promettait et ce que l'Esprit devait enseigner.

28. Tels sont mes sentiments. Puissions-nous, mes amis et moi, les conserver toujours, et vénérer Dieu le Père, Dieu le Fils, Dieu l'Esprit saint, trois par leurs propriétés, mais une seule Divinité, sans division de gloire, ni d'honneur, ni d'essence, ni de souveraineté, comme l'a expliqué récemment un des hommes en qui Dieu habite. Au contraire, puisse-t-il ne pas voir se lever l'étoile du matin, dont parle l'Écriture (cf., Il Pi 1,19), puisse-t-il ne pas contempler là-haut la gloire et la lumière, celui qui a des sentiments contraires, ou qui se plie aux circonstances en prenant tantôt une attitude, tantôt une autre, conduite pernicieuse quand il s'agit de ce qu'il y a de plus important ! Car si l'Esprit ne doit pas être adoré, comment me divinise-t-il par le baptême ? Et s'il doit être adoré, ne doit-il pas être l'objet d'un culte particulier ? Enfin, si nous lui devons un culte, n'est-il pas Dieu ? Ces trois vérités sont liées l'une à l'autre, comme par une chaîne d'or, une chaîne salutaire. C'est l'Esprit qui nous donne la régénération; cette régénération nous rétablit dans notre premier état, et ce retour à notre premier état nous fait connaître la dignité de celui qui nous a rétablis.

29. Tels sont les arguments que l'on pourrait faire valoir si l'on concédait qu'il n'est pas question dans l'Écriture de la divinité de l'Esprit. Mais voici une foule de témoignages qui prouveront que cette vérité se trouve fréquemment dans l'Écriture, – à ceux, du moins, qui ne sont pas déraisonnables ni trop étrangers à l'Esprit. Regarde : le Christ naît, l'Esprit le précède; il est baptisé, l'Esprit rend témoignage; il est tenté, l'Esprit le fait revenir en Galilée; il accomplit des miracles, l'Esprit l'accompagne; il est élevé au ciel, l'Esprit lui succède. Y a-t-il un des prodiges accomplis par Dieu auquel l'Esprit ne participe ?

Parmi les noms que l'on donne à Dieu, en est-il un qui ne convienne à l'Esprit ? Il faut exclure ceux d'engendré et d'inengendré, car le Père et le Fils doivent garder leurs propriétés distinctives, pour qu'il n'y ait pas de confusion dans la Divinité qui fait régner l'ordre et l'harmonie en toutes choses. Je frémis, pour ma part, en songeant à la richesse des appellations que l'on outrage, et à tous les noms divins que l'on blasphème quand on attaque l'Esprit ! Car l'Écriture l'appelle : Esprit de Dieu, Esprit du Christ, Intelligence du Christ, Esprit du Seigneur, Seigneur lui-même, Esprit d'adoption, de vérité, de liberté, Esprit de sagesse, d'intelligence, de conseil, de force, de science, de piété, de crainte de Dieu; il est, en effet, auteur de toutes choses, emplissant tout de son essence; il contient tout; il emplit le monde par son essence, mais le monde ne peut borner sa puissance; il est bon, il est droit, il dirige, il sanctifie par nature et non par une faveur; il mesure, mais il n'est pas mesuré; il se communique, mais il ne participe pas aux autres; il emplit les choses, mais les choses ne l'emplissent pas; il contient, mais il n'est pas contenu; il est reçu en héritage, il est glorifié, il est compté avec le Père et le Fils, à son sujet on fait une menace redoutable, il est le doigt de Dieu, il est un feu, comme Dieu, pour montrer, sans doute, qu'il est consubstantiel; il est l'Esprit qui crée, qui donne une seconde naissance par le baptême, par la résurrection; il est l'Esprit qui connaît toutes choses, qui enseigne, qui souffle où il veut et autant qu'il veut, qui conduit, qui parle, qui envoie, qui met à part certains apôtres, qui s'irrite, qui est tenté, qui révèle, qui illumine, qui donne la vie, ou plutôt, qui est lui-même lumière et vie. Il fait de nous ses temples, il nous défie, il est notre perfection, si bien qu'il précède le baptême et qu'on a besoin de lui après le baptême; il fait tout ce que fait Dieu; il s'est manifesté sous forme de langues de feu, il distribue ses dons, il fait les apôtres, les prophètes, les évangélistes, les pasteurs et les docteurs; il est intelligent, multiple, clair, pénétrant, sans souillure, il ne connaît pas d'obstacle, – ou, en d'autres termes, il est la Sagesse suprême, il manifeste son action sous mille formes, il explique et révèle tout, il est son propre maître, il est immuable. Il est aussi tout-puissant, il veille sur toutes choses, il pénètre tous les esprits, ceux qui sont intelligents, purs, subtils, – je veux dire les puissances angéliques, aussi bien que les esprits des prophètes et des apôtres, et cela au même instant et dans les lieux les plus divers, puisque ces esprits sont dispersés ici et là. Il est donc certain qu'il n'est limité par aucun lieu.

30. Quand on emploie toutes ces expressions et qu'on les enseigne, quand on y ajoute les appellations de second Consolateur (Paraclet) et, pour ainsi dire, de second Dieu, quand on sait que le blasphème contre l'Esprit est le seul péché irrémissible, quand on connaît la flétrissure sévère qui marqua Ananie et Saphire parce qu'ils avaient menti à l'Esprit saint, c'est-à-dire menti à Dieu et non aux hommes, – crois-tu qu'alors on proclame la divinité de l'Esprit ou quelque chose d'autre ? Combien faut-il que tu aies l'intelligence épaisse et que tu sois loin de l'Esprit, si tu doutes de cela et s'il faut qu'on te l'enseigne ! Tu vois donc à quel point ces noms sont nombreux et vivants. Pourquoi faut-il te citer à la lettre ces témoignages ?

Quant aux termes plus humbles qu'on lit dans l'Écriture : l'Esprit est donné, il est envoyé, il est distribué, il est une grâce, il est un don, il est un souffle, il est une promesse, il est un intercesseur, et d'autres expressions du même genre, – car je ne veux pas tout énumérer, – il faut rapporter tous ces termes à la Cause première. On voit ainsi de qui vient l'Esprit et l'on ne risque pas d'admettre trois principes distincts, ce qui ferait plusieurs dieux. Car c'est une égale impiété de confondre (les personnes) comme Sabellius ou de séparer (les natures) (comme Arius).

31. J'ai, pour ma part, longuement réfléchi, en m'appliquant avec toute ma curiosité, et en envisageant la question sous toutes ses faces, pour chercher une image d'un aussi grand mystère; et je n'ai pu découvrir à quelle chose d'ici-bas il faut comparer la nature divine. A peine ai-je trouvé quelque ressemblance partielle, je sens aussitôt que la plus grande partie m'échappe et je reste au-dessous de ma tâche dans l'exemple que je choisis. Je me suis représenté, comme d'autres l'ont fait, une source, un ruisseau et un fleuve, et j'ai cherché une analogie entre le Père et la source; entre le Fils et le ruisseau, entre l'Esprit saint et le fleuve. Ces choses ne sont pas, en effet, divisées par le temps, ni séparées l'une de l'autre puisqu'elles sont continues; néanmoins elles, semblent se distinguer en quelque sorte par leurs propriétés. Mais j'ai craint d'abord que cet exemple ne fit admettre je ne sais quel écoulement de la Divinité, qui exclurait la stabilité; j'ai craint aussi qu'on ne se représentât une personne unique, car la source, le ruisseau et le fleuve sont une seule et même chose qui revêt des formes diverses.

32. J'ai songé alors au soleil, au rayon et à la lumière. Mais cette comparaison n'est pas non plus sans danger : si l'on prend cet exemple du soleil et de ses propriétés, on risque d'imaginer je ne sais quelle composition dans la Nature parfaitement simple. On peut être tenté aussi d'attribuer toute la substance au Père et de croire que les autres n'en sont que des accidents, qu'ils sont des puissances qui existent en Dieu, mais qui ne subsistent pas par elles-mêmes. Car le rayon et la lumière ne sont pas d'autres soleils, mais des émanations, des qualités substantielles du soleil. Enfin cet exemple a le défaut de nous donner à penser que Dieu peut exister ou ne pas exister, ce qui est encore plus absurde que tout le reste.

Je connais quelqu'un qui esquisse une autre explication : il se représente sur un mur une tache de lumière, venant du soleil reflété par l'eau qui tremble; le mouvement de cette eau se communique au rayon qui, traversant les couches d'air intermédiaires, se trouve animé d'une vibration extraordinaire quand il rencontre un corps solide. Ces mouvements sont si nombreux et si pressés que l'on ne distingue pas si c'est une ou plusieurs taches de lumière qui s'unifient et se divisent avec tant de rapidité, et qui disparaissent avant que l'œil puisse les saisir.

33. Mais je ne puis me contenter de cette comparaison. D'abord on ne voit que trop ce qui met cette lumière en mouvement; or, il n'existe rien d'antérieur à Dieu, rien d'où il tire le mouvement, il est lui-même la cause de tout et n'a pas de cause antérieure à lui. Un second défaut, c'est que cet exemple nous fait, lui aussi, soupçonner les mêmes idées de composition, d'émanation, de nature changeante et instable, et rien de tel ne peut se concevoir à propos de la Divinité. En somme, je ne trouve aucune image qui me donne pleine satisfaction pour illustrer le concept de la Trinité; il faudrait que l'on ait assez de sagesse pour n'emprunter à l'exemple choisi que certains traits et rejeter le reste. Aussi ai-je fini par me dire que le mieux était d'abandonner les images et les ombres, qui sont trompeuses et qui demeurent très loin de la vérité; je préfère m'attacher aux pensées les plus conformes à la piété, me contenter de peu de mots et prendre pour guide l'Esprit, pour garder jusqu'à la fin la lumière que j'ai reçue de lui. Il est mon compagnon naturel, mon familier, et je traverse cette vie en persuadant aux autres, autant que je le puis, d'adorer le Père, le Fils et l'Esprit saint, une seule Divinité et une seule Puissance, à qui sont toute gloire, tout honneur, tout pouvoir dans les siècles des siècles. Amen.

Discours théologique 27 ⁶

Adresse aux disciples d'Eunome

1. Je m'adresse ici à ceux qui sont si habiles à parler. Et, pour commencer, je citerai ce mot de l'Écriture : «Me voici contre toi, insolente» (Jr 50,31) – au point de vue de votre enseignement, de votre manière d'écouter, de vos réflexions. Il y a en effet des hommes, oui, il y en a qui, à nos paroles, sentent des démangeaisons aux oreilles (cf. 2 Tm 4,3), à la langue et même, je le vois, aux mains; ils n'aiment que les paroles profanes et vides, les discussions qui proviennent d'une fausse science et les disputes de mots qui ne mènent à rien d'utile. C'est par ces termes que l'apôtre Paul désigne tout ce qu'il y a dans les paroles de superflu et d'indiscret, lui le héraut et le défenseur de la parole concise, lui le disciple et le maître de simples pêcheurs. Les hommes dont je parle, qui ont une langue agile et habile à choisir des paroles recherchées et agréables, que ne s'occupent-ils plutôt de l'action ! Au bout de quelque temps peut-être seraient-ils moins des sophistes, des gens bizarres et extravagants qui font des pirouettes sur les mots, pour employer une expression grotesque dans un sujet grotesque.

2. Ils ont banni de leur conduite toute piété et n'ont en vue qu'une seule chose : les difficultés qu'ils pourront soulever ou résoudre (cf. 1 Tm 6,4), comme ces gens qui, sur les théâtres, se livrent à des combats devant le public, non point pour vaincre selon les règles de la lutte, mais pour en imposer aux ignorants et pour arracher les applaudissements. Il faut que toutes les places publiques résonnent du bourdonnement de leurs paroles, que tous les banquets soient rendus fatigants par un ennuyeux bavardage, que toutes les fêtes ne soient plus des fêtes, mais qu'elles soient pleines de tristesse, que dans toutes les afflictions on ait pour se consoler un malheur plus grand : celui de leurs discussions, que l'on voie le trouble dans tous les gynécées, habitués pourtant à la simplicité, que la pudeur se fane et disparaisse dans l'empressement pour la discussion.

Puisque telle est la situation, puisque le mal est absolument intolérable et que notre grand mystère risque de se réduire à une misérable dextérité de langage – allons ! que les espions qui sont ici nous supportent, nous dont le cœur paternel est ému et dont les sens sont troublés, selon l'expression du divin Jérémie (cf. Jr 4, 19). Qu'ils reçoivent, sans protester, ce que nous allons dire; qu'ils retiennent quelque temps leur langue, s'ils le peuvent, et qu'ils nous prêtent l'oreille.

D'ailleurs, vous n'avez aucun dommage à craindre. En effet, ou bien notre parole frappera vos oreilles et produira quelque fruit pour votre bien (car le semeur sème la parole dans toute intelligence, mais c'est seulement l'intelligence belle et féconde qui porte des fruits), ou au contraire vous vous en irez en rejetant dédaigneusement notre parole, en trouvant plus ample sujet de nous contredire et de nous insulter, et cela augmentera votre régal. Ne vous étonnez pas s'il m'arrive de dire quelques paroles qui vous déconcertent et qui soient contraires à vos usages, vous qui vous faites fort de tout savoir et de tout enseigner, avec tant de bravoure et de générosité – je ne dis pas : avec tant d'ignorance et d'arrogance, pour ne pas vous peiner.

3. Ce n'est pas à tout le monde, sachez-le, ce n'est pas à tout le monde qu'il appartient de discuter sur Dieu; ce n'est pas quelque chose qui s'achète à bas prix et qui est le fait de ceux qui se traînent à terre. J'ajouterai : ce n'est ni toujours, ni devant n'importe qui, sur toute chose que l'on peut discuter, mais à certains moments, devant certaines personnes et dans une certaine mesure. Ce n'est point à tout le monde qu'il appartient de discuter sur Dieu, mais à ceux qui sont déjà éprouvés, qui sont avancés dans la contemplation et qui, avant tout, ont purifié leur âme et leur corps, ou tout au moins travaillent à les purifier. En effet, toucher la Pureté, sans être pur, c'est peut-être aussi imprudent que de regarder un rayon de soleil avec des yeux malades.

A quel moment peut-on discuter ? Lorsque la boue et le trouble du monde extérieur nous laissent du répit, lorsque la partie qui doit commander en nous n'est pas mêlée aux images pleines de soucis et fuyantes; car ce serait comme si nous mélangions une belle écriture à des griffonnages ou des parfums à de la boue. Il faut en effet avoir vraiment du loisir, et ainsi connaître Dieu et, lorsqu'on aura fixé le temps pour cela (cf. Ps 74, 3), apprécier l'exactitude de la doctrine de Dieu. Devant qui peut-on discuter ? Devant ceux qui traitent ces choses sérieusement et non pas

⁶ Migne : Discours 27 Source : Gallay 1995

comme une affaire banale; il ne faut pas en discuter devant ceux qui ne voient là qu'un bavardage agréable après les courses, les spectacles, les chansons, les festins, les débauches, et qui considèrent comme un élément de leurs plaisirs les propos futiles tenus sur ces questions et l'habileté des objections. Sur quoi faut-il discuter, et dans quelle mesure ? Sur les questions qui sont à notre portée et en tenant compte des habitudes d'esprit et de la capacité de l'auditoire; sinon, de même que les sons trop aigus ou les aliments trop lourds fatiguent les oreilles ou le corps – ou, si vous préférez, de même que les fardeaux trop pesants font mal à ceux qui les portent et que les pluies trop abondantes sont nuisibles à la terre, de même les auditeurs, accablés et surchargés par des paroles en quelque sorte trop lourdes, perdront même les forces qu'ils avaient auparavant.

4. Je ne dis point, évidemment, qu'il ne faut jamais penser à Dieu; j'y insiste, car ceux qui sont toujours enclins à s'irriter promptement pourraient s'en prendre encore à nous ! Il faut rappeler à son esprit la pensée de Dieu plus souvent que l'on ne respire; il faut, si l'on peut dire, ne faire que cela.

Oui, je suis de ceux qui approuvent la recommandation qui nous est faite de nous exercer à penser à Dieu jour et nuit (Ps 1,2), de le célébrer «le soir, le matin et à midi» (Ps 54,18), de «bénir le Seigneur en tout temps» (Ps 33,2), ou encore, s'il faut reprendre la parole de Moïse, de travailler à nous purifier par ce souvenir «en nous couchant, en nous levant, en voyageant» (Dt 6,7), dans toutes nos actions.

Ainsi, je ne défends pas de penser continuellement à Dieu, mais de discuter sur Dieu; je ne défends même pas de discuter sur Dieu, comme si c'était là un acte d'impiété, mais de le faire hors de propos; je ne défends pas d'enseigner, mais de dépasser la mesure. Le miel, tout miel qu'il soit, ne provoque-t-il pas des vomissements si on l'absorbe en trop grande quantité (Pr 25,27) ? N'y a-t-il pas un temps pour toute chose (Qo 3,1), comme je le crois avec Salomon ? Les belles choses ne cessent-elles pas d'être belles quand elles ne viennent pas à point : par exemple, une fleur est, en hiver, tout à fait insolite, de même une parure d'homme pour des femmes ou une parure de femme pour des hommes, de même la géométrie quand on est dans l'affliction et les larmes dans un festin. Et nous dédaignerons d'attendre le moment favorable uniquement quand il faut le plus tenir compte de l'opportunité ?

5. Non, mes amis et mes frères; car je vous appelle encore frères, bien que vous n'ayez pas des sentiments fraternels; non, ne pensons pas ainsi ! N'imitons pas les chevaux fougueux et rétifs en rejetant notre cavalier, qui est la réflexion, en repoussant la prudence, qui nous sert heureusement de frein, en courant loin de la borne.

Mais discutons en restant dans nos limites; ne nous précipitons pas en Égypte, ne nous laissons pas entraîner en Assyrie, ne chantons pas le cantique du Seigneur sur une terre étrangère (cf. Ps 136,4), je veux dire devant n'importe quels auditeurs, étrangers ou de chez nous, amis ou ennemis, réfléchis ou irréfléchis, qui observent nos oeuvres avec le plus grand soin, qui voudraient voir nos maux se transformer d'étincelle en flamme; cette flamme, ils l'allument en cachette, ils l'attisent, l'élèvent de leur souffle jusqu'au ciel et la font monter plus haut que la flamme de Babylone – laquelle brûlait tout ce qui l'entourait (cf. Dn 3,22). Ne trouvant pas la force dans leurs dogmes, ils la cherchent dans nos points faibles : voilà pourquoi, comme les mouches sur les plaies, ils s'attachent à ce qu'il faut appeler nos malheurs ou nos fautes.

Nous, du moins, cessons de nous méconnaître et ne dédaignons pas la réserve en ce domaine. S'il n'est pas possible de mettre fin à nos dissentiments, accordons-nous au moins pour parler d'une manière mystique des choses mystiques et d'une manière sainte des choses saintes, pour ne pas jeter à des oreilles profanes ce qu'on ne doit pas livrer au public, et pour éviter que les adorateurs des divinités, les serviteurs des fables et des pratiques honteuses paraissent plus respectueux que nous, car ils donneraient leur sang plutôt que de livrer quelques mots à des non-initiés. Sachons que s'il y a une réserve à garder dans le vêtement, la conduite, le rire, la démarche, il y en a une aussi à garder dans la parole et dans le silence, car nous vénérons la Parole entre les autres noms et les autres puissances de Dieu. Que notre amour de la discussion reste donc en de justes limites.

6. Pourquoi un auditeur malveillant entendra-t-il parler de la génération ou de la création de Dieu, de Dieu tiré du néant, de séparation, de division et d'analyse ? Pourquoi établissons-nous comme juges nos accusateurs ? Pourquoi mettons-nous l'épée dans la main de nos adversaires ? A ton avis, de quelle façon et dans quel esprit accueillera-t-il des propos sur la Divinité, celui qui approuve que l'on commette l'adultère et que l'on corrompe les enfants, celui qui adore les vices, celui dont la pensée ne peut s'élever au dessus du corps, celui qui hier et avant-hier s'est donné des dieux célèbres par leurs turpitudes ? Ne les accueillera-t-il pas d'une façon toute matérielle, honteuse, stupide, suivant son habitude ? Ne fera-t-il pas servir ta théologie à la défense de ses dieux et de ses passions à lui ? Si en effet nous discréditons nous-mêmes les mots que nous employons, nous aurons bien de la peine à persuader aux païens de devenir philosophe avec nous ! Et si d'eux-mêmes ils savent inventer le mal, quand éviteront-ils celui que nous leur présentons ?

Voilà le résultat de la guerre que nous nous sommes faite les uns aux autres; voilà ce que nous ont valu ces gens qui défendent le Verbe plus que le Verbe ne le veut; ils sont comme des fous qui mettent le feu à leurs maisons, déchirent leurs enfants ou chassent leurs parents, les prenant pour des étrangers.

7. Après avoir éloigné ceux qui sont étrangers à notre foi, après avoir envoyé dans le troupeau des pourceaux la nombreuse légion (cf. Lc 8,26-39) qui se jette à la mer, portons en second lieu notre regard sur nous-mêmes, et perfectionnons en nous le théologien, comme on donne la beauté à une statue en la polissant. Réfléchissons d'abord sur les points suivants : Que signifient une pareille émulation pour discuter, une pareille démangeaison de parler ? Qu'est-ce que cette maladie, cette fringale d'un nouveau genre ? Pourquoi, si nous avons attaché les mains, avons-nous armé les langues ?

Au lieu de louer ceux qui pratiquent l'hospitalité; au lieu d'admirer ceux qui observent l'amour fraternel ou l'amour conjugal, ceux qui gardent la virginité, ceux qui nourrissent les pauvres, ceux qui chantent des Psaumes, ceux qui passent des nuits entières debout, ceux qui versent des larmes; au lieu de réduire notre corps par le jeûne; au lieu de nous élever vers Dieu par la prière; au lieu de soumettre la partie inférieure de notre être à la partie supérieure, je veux dire la poussière à l'esprit, comme doivent le faire ceux qui jugent équitablement le composé que nous sommes; au lieu de faire de la vie une méditation de la mort; au lieu de maîtriser nos passions en nous souvenant de la noblesse que nous tenons d'en-haut au lieu de réfréner la colère, quand elle s'enfle et s'exaspère, et de contenir le désir de nous élever qui nous jette à bas (cf. Ps 72,18), la tristesse inconsidérée, le plaisir grossier, le rire impudique, les regards désordonnés, l'avidité de tout entendre, le bavardage, les pensées absurdes, et tout ce que l'Esprit mauvais prend en nous pour s'en servir contre nous – lui qui essaye de faire entrer la mort par nos fenêtres, comme dit l'Écriture (Jr 9,20), c'est-à-dire par nos sens.

Au lieu donc d'agir de la sorte, nous faisons tout le contraire : nous assurons la liberté aux passions des autres, comme les rois accordent des congés après la victoire; il suffit qu'on se mette de notre parti et qu'on attaque Dieu avec plus d'audace ou plus d'impiété; nous payons le mal d'une récompense mauvaise : en échange de l'impiété, nous permettons de tout dire.

8. Et maintenant, toi qui es raisonneur et bavard, je vais t'interroger quelque peu. «Réponds», comme dit à Job celui qui rend ses oracles au milieu de la tempête et des nuages (cf. Jb 38,1). Y a-t-il plusieurs demeures auprès de Dieu, comme tu le sais, ou une seule ? – Plusieurs, concéderas-tu évidemment, et non une seule. – Toutes doivent-elles être occupées, ou seulement quelques-unes, si bien qu'il y en aurait qui seraient vides et préparées inutilement ? – Toutes doivent être occupées, car Dieu ne fait rien en vain. – Pourrais-tu me dire quelle idée tu te fais de cette demeure : la considères-tu comme le repos et la gloire réservés là-haut aux bienheureux, ou autrement ? – Je ne la considère pas autrement.

Puisque nous voilà d'accord sur ce point, continuons notre recherche. Ce qui nous fait recevoir dans ces demeures, est-ce quelque chose, comme je le crois, ou n'est-ce rien ? – C'est quelque chose, certainement ! – Qu'est-ce donc ? – C'est qu'il y a différents genres de vie que l'on peut choisir et qui, en accord avec la foi, mènent soit à une demeure, soit à une autre, c'est ce que nous appelons des «voies». – Doit-on passer par toutes ces voies ou par quelques-unes ? – Si le même homme le pouvait, il serait bon qu'il passât par toutes les voies; sinon, par le plus grand

nombre possible, ou tout au moins par quelques-unes; et même ce serait beaucoup, je crois, d'en suivre une seule parfaitement. – Bien jugé.

Mais quand tu entends dire qu'il n'y a qu'une seule voie et qu'elle est étroite, que signifient ces mots, à ton avis ? – Il n'y a qu'une voie, du point de vue de la vertu; elle est unique, même si elle se divise en plusieurs branches; elle est étroite à cause des sueurs qu'elle fait répandre et parce que peu de gens la suivent, si on les compare avec la foule de ceux qui suivent la voie opposée, celle du mal.

C'est aussi mon avis. Alors, mon ami, s'il en va de la sorte, pourquoi condamnez-vous notre doctrine, comme étant trop pauvre, et pourquoi laissez-vous de côté toutes les autres voies pour vous porter et vous jeter sur une seule, que vous croyez celle de la discussion et de la spéculation, et que j'appelle, moi, celle du bavardage et du charlatanisme ? Écoutez les réprimandes de Paul qui, après avoir énuméré les différents dons spirituels, fait d'amers reproches sur ce sujet : «Tout le monde est-il apôtre, s'écrie-t-il, tout le monde est-il prophète ?» et la suite (1 Co 12,29).

9. Mais, soit. Tu es un être supérieur, tu es plus que supérieur, tu es au-dessus des nuages, si tu le veux, tu contemples les réalités invisibles, tu entends «des paroles ineffables» (2 Co 12,4); tu es enlevé dans les airs après Élie, tu as l'honneur de voir Dieu après Moïse, tu es ravi au ciel après Paul; mais comment peux-tu, en un jour, former les autres à la sainteté, choisir des théologiens, leur insuffler, pour ainsi dire, ta science et faire siéger tant d'assemblées de savants improvisés ? Pourquoi captives-tu les simples dans tes [PAGE 36] toiles d'araignées comme si tu faisais preuve ainsi d'habileté et de noblesse ? Pourquoi excites-tu les gûêpes contre notre foi ?

Pourquoi nous opposes-tu à la hâte une nuée de raisonneurs, qui rappellent les géants des fables de jadis ? Pourquoi as-tu rassemblé tous les hommes légers et lâches que tu as pu trouver, comme un tas d'immondices dans un même égout ? Pourquoi les as-tu rendus encore plus efféminés par tes flatteries et as-tu fondé une officine d'un nouveau genre, où tu tires habilement profit de leur folie ? Tu me contredis encore ? Il n'y a donc que la contradiction qui compte pour toi ? Il faut maîtriser ta langue ! Ne peux-tu donc retenir les paroles que tu es prêt à enfanter ? Tu as bien d'autres sujets de discussions où tu pourras t'illustrer; fais dériver ta maladie de ce côté si tu veux faire quelque chose d'utile.

10. Attaque-moi plutôt le silence prescrit par Pythagore, les fèves orphiques et cette nouvelle arrogance qu'ils mettent dans la formule : «Le maître l'a dit.» Attaque les Idées de Platon, les passages et les voyages de nos âmes dans différents corps, la réminiscence et les vilaines amours que les beaux corps font naître dans les âmes. Attaque chez Épicure l'athéisme, les atomes et le plaisir indigne d'un philosophe; chez Aristote, la Providence si mesquine, la subtilité, l'affirmation que l'âme est mortelle et les dogmes qui sont à la portée des humains; chez les philosophes du Portique, la gravité hautaine; chez les cyniques, l'avidité et le vagabondage. Attaque le vide et le plein, et tous les radotages qu'ils débitent sur les sacrifices, les idoles, les génies bienfaisants et malfaisants, la divination, l'évocation des dieux et des morts, la puissance des astres.

Si tu refuses de t'occuper de ces questions parce qu'elles ont peu d'importance ou qu'on en a souvent parlé; si tu te retournes vers toi-même et cherches à t'illustrer de ce côté, là encore je te montrerai de larges voies. Étudie donc le monde ou les mondes, la matière, l'âme, les êtres raisonnables bons et mauvais, la résurrection, le jugement, la rétribution, les souffrances du Christ. Dans ce domaine, si tu réussis, ce sera une œuvre utile; et si tu échoues, cela ne présente pas de dangers. D'ailleurs, notre but est d'atteindre Dieu, maintenant d'une manière partielle, mais un peu plus tard peut-être d'une manière plus complète, dans le Christ Jésus lui-même, notre Seigneur à qui est la gloire pour les siècles. Amen.